

Sound & Science: Digital Histories

Doegen, Wilhelm, Paul Milléquant. Auswahl französischer Poesie und Prosa. Berlin: Lautverlag, 1928.

<https://acoustics.mpiwg-berlin.mpg.de/node/919>



Scan licensed under: [CC BY-SA 3.0 DE](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/de/) | Max Planck Institute for the History of Science

KULTURKUNDLICHE LAUTBÜCHEREI
IN VERBINDUNG MIT LAUTPLATTEN FÜR UNTERRICHT
UND WISSENSCHAFT

EINGERICHTET UND HERAUSGEGEBEN
VON

WILHELM DOEGEN

BAND II

AUSWAHL
FRANZÖSISCHER POESIE
UND PROSA

ZUSAMMENGESTELLT UND BEARBEITET
VON DR. PAUL MILLÉQUANT

MIT

einer Intonationstafel
DARGESTELLT VON WILHELM DOEGEN



BERLIN-LEIPZIG
LAUTVERLAG

1928

Kulturkundliche Lautbücherei

in Verbindung mit Lautplatten für Unterricht und Wissenschaft
eingrichtet und herausgegeben von Wilhelm Doegen.

Band I. Auswahl englischer Prosa und Poesie mit Anhang: drei Tafeln zur Intonation.

In den amtlichen Richtlinien für die Lehrpläne der höheren Schulen wird gefordert: die Gewöhnung an richtige Aussprache der einzelnen Sprachlaute und Wortverbindungen, die Aneignung der der fremden Sprache eigentümlichen Satzmelodie (Intonation), die auch als syntaktisches Mittel von außerordentlicher Bedeutung ist, wozu zur Schulung des Ohres von Lehrern und Schülern neben Auslandsreisen auch die Sprachplatten gehören.

Diesen Anforderungen versucht der erste Band unserer
„Kulturkundlichen Lautbücherei“
(**Englisches Lautlesebuch**, eine Auswahl englischer Prosa und Poesie mit Anhang: drei Tafeln zur Intonation, herausgegeben von Wilhelm Doegen) gerecht zu werden.

**Doegens Lautlesebuch ist bereits in
über 100 Lehranstalten
mit allergrösstem Erfolge eingeführt!**

Frantz Lib. II 632

P 1927. 6546

Avertissement.

Au seuil de ce petit livre, il sied d'indiquer brièvement dans quel esprit nous l'avons conçu. Marcel Prévost, dans ses «Lettres à Françoise», en parlant d'une anthologie, dit: «Il y a beaucoup de «morceaux choisis» très mal choisis. Rien n'est plus aisé, en effet, pour un paresseux ou un sot, que de fabriquer un bouquin en taillant à tort et à travers dans les œuvres illustres.»

Ce n'est pas «à tort et à travers» que nous avons taillé dans les œuvres des grands écrivains. Nous avons tenté de présenter un raccourci de l'histoire littéraire au XIX^e siècle. Le XVIII^e siècle n'étant pas un siècle de poésie lyrique, nous n'avons pas hésité à frapper d'ostracisme tous ces versificateurs adroits et élégants, «ingénieux travailleurs en expressions poétiques» et disciples méticuleux de Boileau, que l'on trouve encore aujourd'hui dans un grand nombre d'anthologies: l'emphatique et raide Le Brun-Pindare*), l'inépuisable Delille, l'artificiel J. B. Rousseau, Roucher, Gilbert, Chênédollé, l'ennuyeux Casimir Delavigne**) avec ses procédés de vieille rhétorique et tant d'autres à peine connus en France et dont les œuvres reposent dans la poussière des bibliothèques.

Dans le prodigieux ruissellement de poésie lyrique qui caractérise le XIX^e siècle, nous avons dû, malgré notre désir de ne négliger aucune manifestation littéraire, choisir les poèmes qui paraissent le mieux offrir un aspect d'ensemble de la poésie de ce siècle. C'est ce désir de donner une vue d'ensemble et la recherche désintéressée du Beau qui nous ont guidé dans la composition de ce recueil.

Nous n'avons pas craint d'introduire le délicieux et subtil Gérard de Nerval, le compliqué, l'exquis Mallarmé, Rimbaud, le voyant de génie, tous les trois avec Verlaine les précurseurs

*) Il s'agit d'Ecouchard Le Brun, que ses contemporains considéraient comme un maître et qu'ils appelaient Le Brun-Pindare. Pour nous, ce n'est plus qu'un surnom qui le distingue de ses homonymes.

**) On a dit de lui qu'il ressemblait à un poète lyrique «comme un garde national à un grenadier de la grande armée».

de la poésie moderne, Moréas, le Ronsard du symbolisme, Paul Fort, le chantre de la claire beauté des paysages de l'Île de France, l'admirable trio vers libriste: Vielé Griffin, le chantre de la Vie, Henri de Régnier, le plus grand poète français de notre génération, celui qui a su tirer de deux instruments, le vers libre et l'alexandrin, d'incomparables mélodies, Verhaeren, le visionnaire des campagnes flamandes, le poète de l'élan, de l'essor, de l'audace prométhéenne, — Paul Valéry, «le joaillier des princes», dont la poésie est un étincellement de pierreries, la Comtesse de Noailles, «la muse des jardins», la poétesse de la Jeunesse et de l'Amour.

Nous avons accordé une plus grande place à Baudelaire, «le prophète d'un art nouveau^{*)}», le père intellectuel de la génération symboliste, à Paul Verlaine, le mélodiste subtil et vague, et nous avons essayé de montrer que François Coppée n'avait pas été seulement le chantre des pauvres diables, des petits bourgeois, du petit épicier de Montrouge qui rêve en cassant son sucre, mais un poète sensitif, exprimant dans des vers admirablement ciselés et infiniment savoureux les tendresses, les frissons, les odeurs, le replié et le compliqué de la passion.

On s'étonnera peut-être de voir figurer parmi les grands poètes de ce siècle le nom du barde breton: Théodore Botrel. Botrel touche au génie par la profondeur de sa sensibilité, par une imagination riche et souple et surtout par ce don, devenu si rare à notre époque, d'exprimer des sentiments délicats, des pensées fines, dans des vers simples et harmonieux.

Pour ne pas grossir ce recueil outre mesure nous avons supprimé, de propos délibéré, les extraits des chefs d'œuvres classiques que, dans chaque classe, les élèves lisent à part et dans leur intégrité.

On nous reprochera peut-être d'avoir fait la part trop belle à la poésie^{**}). Outre que la poésie est plus mnémotechnique, il est plus aisé de montrer la «manière» d'un poète dans un simple sonnet, que celle d'un prosateur dans un nombre égal de lignes de prose. Enfin, romans et pièces de théâtre perdent trop à être lus par fragments.

Et maintenant introduisons le lecteur dans le jardin enchanté de poésie. Qu'il s'attarde dans les allées fleuries, qu'il

^{*)} M. Barrès.

^{**}) Tout ce qui vient de l'homme est rapide et fragile;
Mais le vers est de bronze et la prose d'argile.

Lamartine

aspire à pleins poumons les subtils parfums qui s'exhalent des fleurs de poésie, qu'il écoute

«le tintement de l'eau dans les porphyres roux»,

la plainte mystérieuse de la brise et la longue élégie du vent. Dans les parfums des fleurs, dans le susurrement de l'eau et dans le murmure éolien des fraîches frondaisons, il retrouvera un peu de l'âme des grands poètes de France.

Berlin, Octobre 1927.

Paul Milléquant.



Vorwort.

Nachdem von meiner kulturkundlichen Lautbücherei der erste Band: «Auswahl englischer Prosa und Poesie» von Fachgelehrten und Schulmännern anerkannt und bereits an über hundert Universitäten und Bildungsanstalten erfolgreich benutzt wird, gebe ich hiermit den von Fachkreisen längst erwarteten und versprochenen 2. Band: «Auswahl französischer Poesie und Prosa» heraus. Die Auswahl wurde unter mühseliger Arbeit des Herrn Dr. Milléquant, von der Universität Frankfurt a. M., getroffen. Bei der Auswahl der Stücke hat Herrn Dr. Milléquant der Gedanke geleitet, nur solche Proben herauszufinden, in denen sich nicht nur das historische Frankreich sondern auch das Frankreich von heute offenbart. Man vergleiche hierzu im besonderen Herrn Dr. Milléquants Vorrede.

Der vorliegende Band soll aber nicht nur eine rein buchmäßige Lektüre französischer Poesie und Prosa enthalten, sondern sämtliche vorliegenden Stücke werden in lebendiger Sprache mit Hilfe der Lautplatte verkörpert. Darum mußte bei der Auswahl der Stücke auch auf sprechtechnische Eignung Bezug genommen werden.

Es ist bekannt, daß nach den «Richtlinien für die Lehrpläne der höheren Schulen» des Ministeriums für Unterricht, Kultur und Volksbildung die Lautplatte ein wichtiges Hilfsmittel geworden ist, um die naturgetreue Sprache in ihren fremdsprach-

lichen Idiomen zu studieren, zu lehren und zu lernen. Nur aus der Lautplatte kann man die charakteristischen Feinheiten der lebendigen Sprache: Lauthöhe, Lautlänge, Lautstärke, Tempo, Intonation, Sprechtakt und Sprechpausen objektiv studieren.

Bereits vor dem Erscheinen dieses französischen Bandes wurde eine große Anzahl von Lautplatten von mir für den französischen Sprachunterricht geschaffen. Deshalb mußte versucht werden, diese Platten und Texte, die immerhin noch einigen literarischen Wert besitzen, zu berücksichtigen. Diese Gedichte sind als Anhang dem Bande angefügt. Der Bearbeiter, Herr Dr. Milléquant, und der Herausgeber, wir sind uns darüber einig, daß die volle Verantwortung für die Auswahl in dem Anhang nicht Herr Dr. Milléquant sondern der Herausgeber trägt. Der Herausgeber glaubt die Verantwortung umsomehr tragen zu können, weil es der ausdrückliche Wunsch von Fachkreisen war, diese Texte und Platten weiter zu benutzen.

Da die Intonationstafeln in meinem englischen Bande reichen Beifall ernteten, habe ich mich entschlossen, die Probe einer «Lautanalyse der französischen Prosasprache» beizufügen. Sie soll lediglich veranschaulichen, wie schwierig es ist, die Intonationen mit dem Ohr allein wahrzunehmen. Ferner will sie versuchen, den Nichteingeweihten in den typisch französischen Tonfall einzuführen. Ich hoffe, meine Arbeiten auf diesem Gebiete in großem Umfange demnächst in einem besonderen Werke: «Versuch einer praktischen Einführung in das lebendige Sprachstudium der Intonation, der Sprachmelodie überhaupt», herauszugeben.

Besonders herzlichen Dank spreche ich Herrn Professor Max Kuttner dafür aus, daß er mit dem bekannten, nie zu übertreffenden Fleiße und der ihm eignen Gründlichkeit allerlei Mängel der Texte beseitigt und mancherlei Anregungen für die Auswahl der Stücke gegeben hat.

Möge der 2. Band hinausgehen und wie der erste Band sich zahlreiche Freunde erwerben. Mögen die Benutzer mir weiterhin ihr Vertrauen schenken, mögen sie, wofür ich immer herzlichst dankbar bin, mir weiterhin allerlei Anregungen und Wünsche für neue Lautaufnahmen übermitteln.

Berlin-Zehlendorf, im Oktober 1927.

Wilhelm Doegen.

Table des Matières.

POÉSIE.

XVII^e SIÈCLE.

Jean de La Fontaine, 1621—1695.	Seite
1. La Cigale et la Fourmi	15
2. Le Corbeau et le Renard	15
3. Le Renard et la Cigogne	16
4. Le Loup et l'Agneau	17
5. Le Lion et le Rat	18
6. La Colombe et la Fourmi	18
7. Le Laboureur et ses Enfants	19
8. Le Rat de Ville et le Rat des Champs	19
9. La Laitière et le Pot au Lait	20
10. Le Savefier et le Financier	21
11. Le Coche et la Mouche	22
12. Le Héron	23
13. Les deux Pigeons	24
14. Les Animaux Malades de la Peste.	25

XVIII^e SIÈCLE.

André Chénier, 1762—1794.

1. La Jeune Captive	27
2. La Jeune Tarentine	28
3. A la Poésie	29

XIX^e et XX^e SIÈCLE.

I. La Période Romantique.

Alphonse de Lamartine, 1790—1869.

1. Un Nom	30
2. Le Lac	30
3. L'Isolement	32
4. L'Automne	32
5. Le Vallon	33
6. Invocation	34

Victor Hugo, 1802—1886.

1. Les Djinns	35
2. Ecrit sur la Vitre d'une Fenêtre flamande	38
3. La Saison des Semailles. Le Soir	39
4. Quand nous habitions tous ensemble	39
5. Si mes Vers avaient des Ailes	41
6. Oceano Nox	41
7. Les Pauvres Gens	43
8. L'Enfant	43
9. L'Expiation	44
10. Lui	46
11. Après la Bataille	47

	Seite
Alfred de Musset, 1810—1857.	
1. Lucie	48
2. La Souffrance, le Pardon et l'Oubli	50
3. La chaumière frappée de la Foudre	51
4. Rappelle-toi	52
5. Marie	52
6. Le Rideau de ma Voisine	53
7. Tristesse	53

Alfred de Vigny, 1797—1863.	
1. Le Cor	54
2. La Mort du Loup	55
3. Le Poète devant l'impassible Nature	57

Pierre-Jean de Béranger, 1780—1857.	
1. Mon habit	58
2. Le Roi d'Yvetot	59
3. Le vieux Vagabond	60

Gérard de Nerval (Labrunie), 1808—1855.	
1. Fantaisie	61
2. Epitaphe	62

II. Le Parnasse.

Théophile Gautier, 1811—1872.	
1. Premier Sourire du Printemps	62
2. Les Colombes	63
3. Le Merle	64
4. Lamento	64
5. L'Art	65
6. Souvenir et rêverie	66
7. Moyen-Age	67
8. Noël	67

Charles-Marie Leconte de Lisle, 1820—1894.	
1. Midi	68
2. La Mort du Soleil	69
3. Les Elfes	70
4. La Vérandah	71
5. Les Eléphants	72
6. La chanson du Rouet	73

Sully Prudhomme, 1839—1907.	
1. Un Songe	74
2. Le Vase brisé	75
3. Le Cygne	75
4. Les Yeux	76
5. Le long du Quai	77
6. Prière	77

Alphonse Daudet, 1840—1897.	
Aux Petits Enfants	78

José-Maria de Heredia, 1842—1905.

Seite

1. L'Oubli	79
2. Maris Stella	80
3. La belle Viole	80
4. Epigramme funéraire	81

François Coppée, 1842—1908.

1. L'Un ou l'Autre	81
2. La Marchande de Journaux	83
3. Promenades et Intérieurs:	
I. C'est vrai, j'aime Paris	88
II. Un rêve de bonheur	88
III. L'allée est droite et longue	88
IV. Il a neigé la veille	89
4. Intimités	89
5. Sérénade du Passant	89
6. Rifournelle	90
7. Janvier	90

Jean Richepin, 1849—1926.

1. La Glu	91
2. Le chemin creux	92
3. Achetez mes belles Violettes	93
4. Oceano nox	94

Charles Baudelaire, 1821—1867.

1. L'Albatros	94
2. Correspondances	95
3. Elévation	95
4. Les Chats	96
5. La cloche fêlée	97
6. Que diras-tu ce soir	97
7. Harmonie du soir	98
8. Hymne	98
9. Recueillement	99

Deux Chansonniers:**Pierre Dupont, 1821—1870.**

Les Boeufs	99
----------------------	----

Gustave Nadaud, 1821—1893.

1. Les trois Hussards	101
2. La Garonne	102

III. Le Symbolisme et les Poètes d'aujourd'hui.**1. Les Initiés.****Charles Baudelaire (Voir: Parnasse).****Paul Verlaine, 1844—1896.**

1. Mon rêve familial	103
2. Soleils Couchants	104
3. Chanson d'automne	104
4. Mandoline	105
5. Avant que tu ne t'en ailles	105

	Seite
6. La Lune blanche	106
7. Le bruit des cabarets	106
8. Ariette	107
9. Un grand sommeil noir	107
10. En Prison	107
Arthur Rimbaud, 1854—1891.	
1. Le Buffet	108
2. Ophélie	108
3. Sensation	109
Stéphane Mallarmé, 1842—1898.	
1. Soupir	109
2. Apparition	110
2. La première génération symboliste.	
Georges Rodenbach, 1855—1898.	
1. Les Lampes	110
2. Douceur du Soir	111
3. Les Cloches	112
Emile Verhaeren, 1855—1916.	
1. Le Moulin	112
2. Les Complaintes	113
3. Décembre	114
4. Les Horloges	114
5. La Pluie	115
6. Le Vent	117
7. Les Saints, les Moris, les Arbres	118
8. Un Matin	120
Francis Vielé-Griffin, né en 1864.	
1. Ces heures là	121
2. Chanson	122
3. Octobre	122
Albert Samain, 1859—1900.	
1. Soir	124
2. Il est d'étranges soirs	124
Henri de Régnier, né en 1864.	
1. Vers le Passé	125
2. Le mauvais Soir	126
3. Scène au Crépuscule	126
4. Odelette	127
5. L'onde ne chante plus	128
3. Un Romantique attardé:	
Edmond Rostand, 1868—1920.	
1. A Sarah Bernhardt	129
2. Chanson de Joffroy Rudel	129
3. Ballade du Duel	130
4. Les Cadets de Gascogne	131

4. Le Néo-Classicisme.

Seite

Jean Moréas, 1856—1910.

1. Conte d'Amour	132
2. Stances	133
I. Quand pourrai-je, quittant	133
II. Nuages qu'un beau jour	133
III. La rose du jardin.	133
IV. Quand reviendra l'automne	134
V. Par ce soir pluvieux	134

Fernand Gregh, né en 1873.

1. Musique lontaine	135
2. Menuet	136
3. Le Silence de l'Eau	136
4. Il pleut	137
5. Cloches d'Automne	138

5. Le Néo-Symbolisme.

Paul Fort, né en 1872.

Ballades françaises:

I. Si toutes les filles du monde	139
II. Cette fille, elle est morte	139
III. La mer de vague en vague	139
IV. La grande Ivresse	140
V. Ballade de la Nuit	140
VI. Le lien d'amour	141

Francis Jammes, né en 1868.

1. La Salle à manger	141
2. Il y a un petit cordonnier	142
3. Prière pour qu'un enfant ne meure pas	143

Paul Valéry, né en 1872.

1. Les Grenades	144
2. La Fileuse	144

6. L'Abbaye.

Charles Vildrac, né en 1882.

Les deux buveurs	145
----------------------------	-----

Jules Romains (Louis Farigoule), né en 1885.

1. Le Violoniste	146
2. Je cesse lentement d'être moi	147
3. Ode	148

7. Poésie féminine.

Anna de Noailles, née en 1876.

1. Les Ombres	149
2. Le temps de vivre	150

8. Un Poète régionaliste.

Théodore Botrel, 1868—1925.

1. Ma douce Annette	151
2. L'Echo	152
3. Le gai Retour	153
4. Comme l'Alouette	154

PROSE.

François René Vicomte de Chateaubriand, 1768—1848.		<i>Suite</i>
La Vie au château de Combourg		156
Victor Hugo, 1802—1885.		
Les deux petits abandonnés		158
Alfred de Musset, 1810—1857.		
Mademoiselle Ursule		159
Stendhal (Henri Beyle), 1783—1842.		
La Voix de la Conscience		162
Honoré de Balzac, 1799—1850.		
La Mort de l'Avare		163
Une Servante de Province		165
Gustave Flaubert, 1821—1880.		
Une Noce en Normandie		166
Les Comices agricoles d'Yonville-l'Abbaye		167
Edmond de Goncourt, 1822—1896.		
Jules de Goncourt, 1830—1870.		
L'Hôpital		169
Emile Zola, 1840—1902.		
L'Émeute		171
Guy de Maupassant, 1850—1893.		
Au Bord de la Mer		172
Une Ferme normande		173
Deux Pêcheurs		174
Alphonse Daudet, 1840—1897.		
La chèvre de Monsieur Seguin		175
Le Sous-Préfet aux champs		180
Pierre Loti (Julien Viaud), 1850—1923.		
Les Pêcheurs d'Islande		182
Anatole France (A. Thibault), 1840—1924.		
La Fée Imagination		184
Maurice Barrès, 1862—1923.		
Il est des lieux où souffle l'esprit		185
Romain Rolland, né en 1866.		
Le Fleuve et les Cloches		187
André Gide, né en 1869.		
La Porte Étroite		188
Georges Duhamel, né en 1884.		
Visage		190

AN H A N G.

	Seite
Jean de La Fontaine, 1621—1695.	
1. Le Gland et la Citrouille	192
2. Le Méunier, son Fils et l'Ane	193
3. Le Bûcheron et Mercure	194
Jean-Pierre Claris De Florian, 1755—1794.	
Le Grillon	195
Antoine-Vincent Arnault, 1766—1834.	
La Feuille	196
François Andrieux, 1759—1833.	
Un Trait de Louis XII.	197
François-Juste-Marie Raynouard, 1761—1836.	
La Mort des Templiers.	198
Casimir Delavigne, 1793—1843.	
La Mort de Jeanne d'Arc.	199
Pierre Jean Béranger, 1780—1857.	
1. Ma Vocation.	201
2. Les Hirondelles.	202
3. Adieux de Marie Stuart.	203
Victor Hugo, 1802—1886.	
Waterloo	205
Alphonse Daudet, 1840—1897.	
La Vierge à la Crèche	206
François Coppée, 1842—1908.	
La Grève des Forgerons	207
.	
La harangue	212
Henri-Frédéric Amiel, 1821—1881.	
Le bon Camarade	213
Joseph Rouget de Lisle, 1760—1836.	
La Marseillaise	214

POÉSIE.
XVII^e SIÈCLE.

Jean de La Fontaine
(1621—1695.)

1. **La Cigale et la Fourmi.**

La Cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
«Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'août, foi d'animal,
Intérêt et principal.»
La Fourmi n'est pas prêteuse:
C'est là son moindre défaut.
«Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaît-elle.
— Vous chantiez? J'en suis fort aise:
Eh bien! dansez maintenant!»

2. **Le Corbeau et le Renard.**

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:

«Hé! Bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.»

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit: «Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.»

Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

3. Le Renard et la Cigogne.

Compère le Renard se mit un jour en frais,
Et retint à diner commère la Cigogne.
Le régal fut petit et sans beaucoup d'appâts;
Le galant, pour toute besogne,
Avait un brouet clair; il vivait chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là la Cigogne le prie.
«Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.»
A l'heure dite, il courut au logis
De la Cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit surtout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire était d'autre mesure.

Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

4. Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure:
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un Agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
«Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'Agneau, que votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'Elle;
Et que par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'Agneau; je tette encore ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.»

Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

5. Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

6. La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une Colombe,
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis y tombe,
Et dans cet océan l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la Fourmis arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La Fourmis le pique au talon.
Le vilain retourne la tête;
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole:
Point de pigeon pour une obole.

7. Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses Enfants, leur parla sans témoins.
«Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver: vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'ôut:
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.»
Le Père mort, les Fils vous retournent le champ.
Deçà, delà, partout: si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

8. Le Rat de Ville et le Rat des Champs.

Autrefois le Rat de ville
Invita le Rat des Champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête:
Rien ne manquait au festin;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le Rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
«Achevons tout notre rôl.

— C'est assez, dit le rustique;
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi;

Mais rien ne vient m'interrompre:
Je mange tout à loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre!»

9. La Laitière et le Pot au Lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
«Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable:
J'aurais, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?»
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée!
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait;
On l'appela le Pot au Lait.

10. Le Savetier et le Financier.

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir;
C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encore.
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le Financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le Chanteur, et lui dit: «Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an? Ma foi, Monsieur,
Dit, avec un ton de rieur,
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre: il suffit qu'à la fin
J'attrappe le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu' il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.»
Le Financier, riant de sa naïveté,
Lui dit: «Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.»
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant: il perdit sa voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines;
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus:
«Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus.»

11. Le Coche et la Mouche.

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu;
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une Mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée; il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La Mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire;
Il prenait bien son temps! une femme chantait:
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame Mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le Coche arrive au haut:

«Respirons maintenant! dit la Mouche aussitôt;
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, Messieurs les Chevaux, payez-moi de ma peine.»
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires:
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

12. Le Héron.

Un Jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière,
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la Carpe y faisait mille tours,
Avec le Brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit:
Tous approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit:
Il vivait de régime et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint: L'Oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux,
Comme le Rat du bon Horace.
«Moi, des tanches! dit-il; moi, Héron, que je fasse
Une si pauvre chère? Et pour qui me prend-on?»
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
«Du goujon! c'est bien là le dîner d'un Héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux Dieux ne plaise!»
Il l'ouvrit pour bien moins: tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit; il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles:
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.

13. Les deux Pigeons.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre:
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit: «Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor, si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyr: qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste?»
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit: «Ne pleurez point;
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite:
Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai: J'étais là: telle chose m'avint:
Vous y croirez être vous-même.»
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un las
Les menteurs et traîtres appas.
Le las était usé; si bien que, de son aile,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
 Quelque plume y périt; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour, à la serre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,
 Semblait un forçat échappé.
 Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
 Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,
 Crut pour ce coup que ses malheurs
 Finiraient par cette aventure;
 Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
 La volatile malheureuse,
 Qui, maudissant sa curiosité,
 Traînant l'aile et tirant le pied,
 Demi-morte, et demi-boiteuse,
 Droit au logis s'en retourna:
 Que bien, que mal, elle arriva
 Sans autre aventure fâcheuse.
 Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
 De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.
 Amants, heureux amants, voulez-vous voyager?
 Que ce soit aux rives prochaines.
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau.

14. Les Animaux Malades de la Peste.

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
 On n'en voyait point d'occupés
 A chercher le soutien d'une mourante vie;
 Nul mets n'excitait leur envie;
 Ni loups, ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie.

Les tourterelles se fuyaient;
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit: «Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
 Car on doit souhaiter, selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse.»
 «Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien! manger moutons, canaille, sottise espèce,
 Est-ce un péché? Non, non: vous leur fites, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur;
 Et, quant au berger, l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.»
 Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances
 Les moins pardonnables offenses:
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour, et dit: «J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.»

A ces mots, on cria haro sur le baudet.
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévorer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

XVIII^e SIÈCLE.

André Chénier

(1762—1794.)

1. La Jeune Captive.

«L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'Aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

«Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

«L'illusion féconde habite dans mon sein;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'Espérance:
Echappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

«Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque la joie.

«Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine.

«Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

«O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi, Palès encore a des asiles verts,
Les Amours, des baisers, les Muses, des concerts.
Je ne veux point mourir encore.»

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive.
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle:
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours.
Ceux qui les passeront près d'elle.

2. La Jeune Tarentine.

Pleurez, doux alcyons! ô vous, oiseaux sacrés,
Oiseaux chers à Téthys, doux alcyons, pleurez!
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine!
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine:

Là, l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement
Devaient la reconduire au seuil de son amant.
Une clef vigilante a, pour cette journée,
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,
Et l'or dont au festin ses bras seront parés,
Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,
Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
L'enveloppe: étonnée et loin des matelots,
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
Son beau corps a roulé sous la vague marine.
Téthys, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.
Par ses ordres bientôt les belles Néréides
L'élèvent au-dessus des demeures humides,
Le portent au rivage, et dans ce monument
L'ont au cap du Zéphyr déposé mollement;
Puis de loin, à grands cris appelant leurs compagnes,
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,
Toutes frappant leur sein et traînant un long deuil,
Répétèrent, hélas! autour de son cercueil:
«Hélas! chez ton amant tu n'es point ramenée,
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux.»

3. A la Poésie.

Nymphes tendres et vermeilles, ô jeune Poésie!
Quel bois est aujourd'hui ta retraite choisie?
Quelles fleurs près d'une onde où s'égarer tes pas,
Se courbent mollement sous tes pieds délicats?
Où te faut-il chercher? Vois la saison nouvelle:
Sur son visage blanc quelle pourpre étincelle!
L'hirondelle a chanté; Zéphire est de retour:
Il revient en dansant; il ramène l'amour;
L'ombre, les prés, les fleurs, c'est sa douce famille,
Et Jupiter se plaît à contempler sa fille,
Cette terre où partout, sous tes doigts gracieux,
S'empressent de germer des vers mélodieux.
Le fleuve qui s'étend dans des vallons humides

Roule pour toi des vers doux, sonores, liquides;
Des vers, s'ouvrant en foule au regard du soleil,
Sont ce peuple de fleurs au calice vermeil;
Et les monts, en torrents qui blanchissent leurs cimes,
Lancent des vers brillants dans le fond des abîmes.

XIX^e et XX^e SIÈCLE.

I. La Période Romantique.

Alphonse de Lamartine

(1795—1869.)

1. Un Nom.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus, au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété.
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit: «Elle avait seize ans, c'est bien tôt pour mourir!»

2. Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! L'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? Nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laisa tomber ces mots:

«O temps, suspends ton vol! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!»

«Assez de malheureux ici-bas vous implorent;
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
Oubliez les heureux».

— — — — —
O lac! rochers muets! grotte! forêt obscure!
Vous que le temps épargne, ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: «Ils ont aimé!»

3. L'Isolement.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vapoureux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une âme errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: «Nulle part le bonheur ne m'attend.»

4. L'Automne.

Salut! bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissants sur les gazons épars!
Salut! derniers beaux jours! Le deuil de la nature
Convient à ma douleur, et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire;
J'aime à revoir encore, pour la dernière fois,
Ce soleil pâissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits;
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ces biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau.
L'air est si parfumé! la lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

5. Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallon de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscur vallée:
Du flanc de ces coteaux pendent des bois épais,
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
Je viens chercher vivant le calme du Léthé.
Beaux lieux, soyez pour moi ces bords où l'on oublie;
L'oubli seul désormais est ma félicité.

— — — — —
D'ici je vois la vie, à travers un nuage,
S'évanouir pour moi dans l'ombre du passé;
L'amour seul est resté, comme une grande image
Survit seule au réveil dans un songe effacé.

Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne
Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux;
L'amitié te trahit, la pitié t'abandonne,
Et, seule, tu descends le sentier des tombeaux.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime;
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.
Quand tout change pour toi, la nature est la même,
Et le même soleil se lève sur tes jours.

6. Invocation.

Toi qui donnas sa voix à l'oiseau de l'aurore,
Pour chanter dans le ciel l'hymne naissant du jour;
Toi qui donnas son âme et son gosier sonore
A l'oiseau que le soir entend gémir d'amour;

Toi qui dis aux forêts: Répondez au zéphyre!
Aux ruisseaux: Murmurez d'harmonieux accords;
Aux torrents: Mugissez; à la brise: Soupire!
A l'océan: Gémis en mourant sur tes bords!

Et moi, Seigneur, aussi, pour chanter tes merveilles,
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,
Plus forte que les vents, les ondes et les bois!

Les cieux l'appellent Grâce, et les hommes Génie;
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël,
Un écho dans mon sein, qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel!

Mais c'est surtout ton nom, ô roi de la nature,
Qui fait vibrer en moi cet instrument divin;
Quand j'invoque ce nom, mon cœur plein de murmure
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin!

Comme un temple rempli de voix et de prières,
Où d'échos en échos le son roule aux autels;
Eh quoi! Seigneur, ce bronze, et ce marbre, et ces pierres
Retentiraient-ils mieux que le cœur des mortels?

Non, mon Dieu, non, mon Dieu, grâce à mon saint partage,
Je n'ai point entendu monter jamais vers toi
D'accords plus pénétrants, de plus divin langage,
Que ces concerts muets qui s'élèvent en moi!

Mais la parole manque à ce brûlant délire,
Pour contenir ce feu tous les mots sont glacés;
Eh! qu'importe, Seigneur, la parole à ma lyre?
Je l'entends, il suffit; tu réponds, c'est assez!

Victor Hugo

1. Les Djinns. (1802—1886.)

Murs, ville,
Et port,
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise,
Tout dort.

Dans la plaine
Nait un bruit:
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit.

La voix plus haute
Semble un grelot.
D'un nain qui saute
C'est le galop:
Il fuit, s'élançe,
Puis en cadence
Sur un pied danse
Au bout d'un flot.

La rumeur approche;
L'écho la redit.
C'est comme la cloche
D'un couvent maudit,
Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'éroule
Et tantôt grandit.

Dieux! la voix sépulcrale
Des Djinns! . . . — Quel bruit ils font!
Fuyons sous la spirale
De l'escalier profond!
Déjà s'éteint ma lampe;
Et l'ombre de la rampe,
Qui le long du mur rampe,
Monte jusqu'au plafond.

C'est l'essaim des Djinns qui passe,
Et tourbillonne en sifflant.
Les ifs, que leur vol fracasse,
Craquent comme un pin brûlant.
Leur troupeau lourd et rapide,
Volant dans l'espace vide,
Semble un nuage livide
Qui porte un éclair au flanc.

Ils sont tout près! — Tenons fermée
Cette salle où nous les narguons.
Quel bruit dehors! Hideuse armée
De vampires et de dragons!
La poutre du toit descellée
Ploie ainsi qu'une herbe mouillée,
Et la vieille porte rouillée
Tremble à déraciner ses gonds.

Cris de l'enfer! voix qui hurle et qui pleure!
L'horrible essaim, poussé par l'aiglon,
Sans doute, ô ciel! s'abat sur ma demeure.
Le mur fléchit sous le noir bataillon.
La maison crie et chancelle penchée,
Et l'on dirait que, du sol arrachée,
Ainsi qu'il chasse une feuille séchée,
Le vent la roule avec leur tourbillon!

Prophète! si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs!
Fais que sur ces portes fidèles
Meure leur souffle d'étincelles,
Et qu'en vain l'ongle de leurs ailes
Grince et crie à ces vitraux noirs!

Ils sont passés! — Leur cohorte
S'envole et fuit, et leurs pieds
Cessent de battre ma porte
De leurs coups multipliés.
L'air est plein d'un bruit de chaînes,
Et dans les forêts prochaines
Frissonnent tous les grands chênes,
Sous leur vol de feu pliés!

De leurs ailes lointaines
Le battement décroît,
Si confus dans les plaines,
Si faible, que l'on croit
Oùir la sauterelle
Crier d'une voix grêle,
Ou pétiller la grêle
Sur le plomb d'un vieux toit.

D'étranges syllabes
Nous viennent encor:
Ainsi, des Arabes
Quand sonne le cor,
Un chant sur la grève
Par instants s'élève,
Et l'enfant qui rêve
Fait des rêves d'or.

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas;
Leur essaim gronde:
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord;
C'est la plainte
Presque éteinte
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit . . .
J'écoute: —
Tout fuit,
Tout passe;
L'espace
Efface
Le bruit.

2. Ecrit sur la Vitre d'une Fenêtre flamande.

J'aime le carillon de tes cités antiques,
O vieux pays gardien de tes mœurs domestiques,
Noble Flandre où le nord se réchauffe engourdi
Au soleil de Castille, et s'accouple au Midi.
Le carillon, c'est l'heure inattendue et folle,
Que l'œil croit voir, vêtue en danseuse espagnole,
Apparaître soudain par le trou vif et clair,
Que ferait en s'ouvrant une porte de l'air.
Elle vient, secouant sur les toits léthargiques
Son tablier d'argent plein de notes magiques,
Réveillant sans pitié les dormeurs ennuyés,
Sautant à petits pas comme un oiseau joyeux,

Vibrant, ainsi qu'un dard qui tremble dans la cible,
Par un frêle escalier de cristal invisible,
Effarée et dansante, elle descend des cieux,
Et l'esprit, ce veilleur fait d'oreilles et d'yeux,
Tandis qu'elle va, vient, monte et descend encore,
Entend de marche en marche errer son pied sonore!

3. La Saison des Semailles. Le Soir.

C'est le moment crépusculaire,
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours.
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence.
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

4. Quand nous habitons tous ensemble.

Quand nous habitons tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche au bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante,
Sous les arbres profonds et verts!

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu.
Lorsqu'elle me disait: «Mon père,»
Tout mon cœur s'écriait: «Mon Dieu!»

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux,
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse
Quand je la tenais par la main;
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasa à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin!
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin.

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieus, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
Etoilant le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des splendeurs du ciel.
Je composais cette jeune âme
Comme l'abeille fait son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant . . . —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent!

5. Si mes Vers avaient des ailes.

Mes vers fuiraient, doux et frêles,
Vers votre jardin si beau,
Si mes vers avaient des ailes
Comme l'oiseau!

Ils voleraient, étincelles,
Vers votre foyer qui rit,
Si mes vers avaient des ailes
Comme l'esprit . . .

Près de vous, purs et fidèles,
Ils accourraient nuit et jour,
Si mes vers avaient des ailes
Comme l'amour!

6. Oceano Nox.

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perduës!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos front morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

On demande: «Où sont-ils? sont-ils rois dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile?»
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre Océan jette le sombre oublié.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur coeur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond;
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

7. Les Pauvres Gens.

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.
L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille:
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille.
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir.
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur! tout est noir, tout est froid; rien ne luit . . .

8. L'Enfant.

Les Turcs ont passé là; tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil.
Chio, qu'ombrageaient les charmillés,
Chio, qui dans ses flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert: mais non, seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
 Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur, comme lui
 Dans le grand ravage oubliée.

Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
 Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que dans leur azur, de larmes orageux,
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
 Pour relever la tête blonde,

Que veux-tu? bel enfant, que te faut-il donner
Pour rattacher gaïment et gaïment ramener
 En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
 Comme les feuilles sur le saule?

Qui pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
 Qui d'Iran borde le puits sombre?
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met, toujours en courant,
 Cent ans à sortir de son ombre?

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
 Plus éclatant que les cymbales?
Que veux-tu? fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
«Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
 Je veux de la poudre et des balles.»

9. L'Expiation.

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! L'empereur revenait lentement,
Laisant derrière lui brûler Moscou fumant.

Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
 Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
 On ne distinguait plus les ailes ni le centre:
 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
 Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
 On voyait des clairons à leur poste gelés,
 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
 Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
 Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise
 Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
 Une procession d'ombres sur le ciel noir.
 La solitude, vaste, épouvantable à voir,
 Partout apparaissait, muette vengeresse.
 Le ciel faissait sans bruit avec la neige épaisse
 Pour cette immense armée un immense linceul;
 Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
 — Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
 Deux ennemis! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
 On jetait les canons pour brûler les affûts.
 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
 Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
 Voir que des régiments s'étaient endormis là.
 O chutes d'Annibal! Lendemain d'Attila!
 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
 Ney, que suivait naguère une armée, à présent
 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
 Toutes les nuits, qui vive! alerte! assauts! attaques!
 Ces fantômes prenaient leurs fusils, et sur eux
 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.

L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée:
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu; l'homme de gloire
Trembla; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose, peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées:
«Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées?»
Alors il s'entendit appeler par son nom,
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit: «Non.»

10. Lui.

Toujours lui! lui partout! — Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
Il verse à mon esprit le souffle créateur.
Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles,
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides;
Là, massacrant le peuple au nom des régicides;
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs;
Là, consul jeune et fier, amaigri par des veilles
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,
Gouvernant un combat du haut de la colline,

Promettant une étoile à ses soldats joyeux,
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,
Promenant sur un roc où passent les orages
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout! quand, puissance brisée,
Des porte-clefs anglais misérable risée,
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,
Et, mourant dans l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois!

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême!
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,
Et prenant pour linceul son manteau militaire,
Du lit de camp passe au cercueil!

11. Après la Bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure de pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: «A boire! à boire par pitié!»
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,

Et dit: «Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé.»
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant: «Caramba!»
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
«Donne-lui tout de même à boire», dit mon père.

Alfred de Musset

(1810—1857.)

1. Lucie.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage exploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle,
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laisait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure: on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit; la croisée entr'ouverte
Laisait venir à nous les parfums du printemps;
Les vents étaient muets; la plaine était déserte;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait; je n'aimais qu'elle au monde,
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur!

Nous nous tîmes longtemps; ma main touchait la sienne,
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son visage;
Son sourire semblait d'un ange: elle chanta.

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie,
Qui nous vins d'Italie, et qui lui vins des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois.

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
Sentais-tu dans ton cœur Desdémona gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;
Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fis hésiter Faust au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?
Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!

Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus . . .

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

2. La Souffrance, le Pardon et l'Oubli.

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Épargne-toi du moins le tourment de la haine;
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.
Les morts dorment en paix dans le sein de la terre,
Ainsi doivent dormir nos sentiments éteints.
Ces reliques du coeur ont aussi leur poussière,
Sur leurs restes sacrés ne portons pas les mains.
Pourquoi, dans ce récit d'une vive souffrance,
Ne veux-tu voir qu'un rêve et qu'un amour trompé?
Est-ce donc sans motif qu'agit la Providence?
Et crois-tu donc distraît le Dieu qui t'a frappé?
Le coup dont tu te plains t'a préservé peut-être,
Enfant; car c'est par là que ton coeur s'est ouvert.
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée;
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin des pleurs;
La joie a pour symbole une plante brisée,
Humide encor de pluie et couverte de fleurs.
Ne te disais-tu pas guéri de ta folie?
N'es-tu pas jeune, heureux, partout le bienvenu,
Et ces plaisirs légers qui font aimer la vie,
Si tu n'avais pleuré, quel cas en ferais-tu?
Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,

Avec un vieil ami tu bois en liberté,
Dis-moi, d'aussi bon cœur lèverais-tu ton verre,
Si tu n'avais senti le prix de la gaité?
Aimerais-tu les fleurs, les prés et la verdure,
Les sonnets de Pétrarque et le chant des oiseaux,
Michel-Ange et les arts, Shakspeare et la nature,
Si tu n'y retrouvais quelques anciens sanglots?
Comprendrais-tu des cieux l'ineffable harmonie,
Le silence des nuits, le murmure des flots,
Si quelque part là-bas la fièvre et l'insomnie
Ne t'avaient fait songer à l'éternel repos? . . .
De quoi te plains-tu donc? L'immortelle espérance
S'est retrempée en toi sous la main du malheur
Pourquoi veux-tu haïr ta jeune expérience,
Et détester un mal qui t'a rendu meilleur?

3. La chaumière frappée de la Foudre.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre, et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère,
Et viennent lui conter comme leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux;
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine,
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

4. **Rappelle-toi.**

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté;
Rappelle-toi, lorsque la nuit pensive
Passe en rêvant sous son voile argenté;
A l'appel du plaisir lorsque ton sein palpite,
Aux doux songes du soir lorsque l'ombre t'invite,
Écoute au fond des bois
Murmurer une voix:
Rappelle-toi!

Rappelle-toi, lorsque les destinées,
M'auront de toi pour jamais séparé;
Quand le chagrin, l'exil et les années
Auront flétri ce cœur désespéré;
Songe à mon triste amour, songe à l'adieu surprême
L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime!
Tant que mon cœur battra,
Toujours il te dira:
Rappelle-toi!

Rappelle-toi, quand sous la froide terre
Mon cœur brisé pour toujours dormira;
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira.
Tu ne me verras plus; mais mon âme immortelle
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle;
Écoute, dans la nuit,
Une voix qui gémit:
Rappelle-toi!

5. **Marie.**

Ainsi, quand la fleur printanière
Dans les bois va s'épanouir,
Au premier souffle du zéphyr
Elle sourit avec mystère;

Et sa tige fraîche et légère,
Sentant son calice s'ouvrir,
Jusque dans le sein de la terre
Frémit de joie et de désir.

Ainsi, quand ma douce Marie
Entr'ouvre sa lèvre chérie
Et lève en chantant ses yeux bleus,

Dans l'harmonie et la lumière
Son âme semble tout entière
Monter en tremblant vers les cieux.

6. Le Rideau de ma Voisine.

(Imité de Goethe.)

Le rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
Prendre l'air un moment.

On entr'ouvre la fenêtre:
Je sens mon cœur palpiter,
Elle veut savoir peut-être
Si je suis à guetter.

Mais, hélas! ce n'est qu'un rêve;
Ma voisine aime un lourdaud,
Et c'est le vent qui soulève
Le coin de son rideau.

7. Tristesse.

J'ai perdu ma force et ma vie
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la Vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Alfred de Vigny

(1797—1863.)

1. Le Cor.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

2. La Mort du Loup.

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires;
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,

Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas, en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvraient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche.
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Hélas! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.

— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait: «Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler »

3. Le Poète devant l'impassible Nature.

Elle me dit: «Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations . . . »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois . . .

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Pierre-Jean de Béranger

(1780—1857.)

1. Mon habit.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis:
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu, nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

2. La Roi d'Yvetot.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! etc.

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table, et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! etc.

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple, qui l'enterra,
Pleura.
Oh! oh! etc.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince:
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.

Les jours de fête, bien souvent,
La foule s'écrie en buvant

Devant:

Oh! oh! etc.

3. Le vieux Vagabond.

Dans ce fossé cessons de vivre;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire: il est ivre.
Tant mieux! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin;
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez: Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non: mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes,
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! Plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Gérard de Nerval (Labrunie)

(1808—1855.)

1. Fantaisie.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets;

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit;
C'est sous Louis Treize . . . Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit;

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs;

Puis une dame, à sa haute fenêtré,
Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens,
Que dans une autre existence, peut-être
J'ai déjà vue, et dont je me souviens!

2. Epitaphe.

Il a vécu, tantôt gai comme un sansonnet,
Tour à tour amoureux, insoucieux, et tendre,
Tantôt sombre et rêveur, comme un triste Clitandre;
Un jour, il entendit, qu'à sa porte on sonnait;

C'était la mort. Alors, il la pria d'attendre
Qu'il eût posé le point à son dernier sonnet:
Et puis, sans s'émouvoir, il s'en alla s'étendre
Au fond du coffre froid où son corps frissonnait.

Il était paresseux, à ce que dit l'histoire,
Et laissait trop sécher l'encre dans l'écritoire;
Il voulut tout savoir, mais il n'a rien connu . . .

Et, quand vint le moment où, las de cette vie,
Un soir d'hiver, enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla, disant: «Pourquoi suis-je venu?»

II. Le Parnasse.

Théophile Gautier

(1811—1872.)

1. Premier Sourire du Printemps.

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars, qui rit malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houpe de cygne
Poudrer à frimas l'amandier.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine,
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Il te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va finir,
Au seuil d'Avril tournant la tête,
Il dit: «Printemps, tu peux venir!»

2. Les Colombes.

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert,
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches:
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

3. Le Merle.

Un oiseau siffle dans les branches
Et sautille gai, plein d'espoir,
Sur les herbes, de givre blanches,
En bottes jaunes, en frac noir.

C'est un merle, chanteur crédule,
Ignorant du calendrier,
Qui rêve soleil, et module
L'hymne d'avril en février.

Pourtant il vente, il pleut à verse,
L'Arve jaunit le Rhône bleu,
Et le salon, tendu de perse,
Tient tous ses hôtes près du feu.

Lustrant son aile qu'il essuie,
L'oiseau persiste en sa chanson:
Malgré neige, brouillard et pluie,
Il croit à la jeune saison.

Il gronde l'aube paresseuse
De rester au lit si longtemps,
Et, gourmandant la fleur frileuse,
Met en demeure le printemps.

A la nature il se confie,
Car son instinct pressent la loi.
Qui rit de ta philosophie,
Beau merle, est moins sage que toi!

4. Lamento.

Connaissez-vous la blanche tombe
Où flotte avec un son plaintif
L'ombre d'un if?
Sur l'if, une pâle colombe,
Triste et seule, au soleil couchant,
Chante son chant;

Un air maladivement tendre,
A la fois charmant et fatal,
 Qui vous fait mal,
Et qu'on voudrait toujours entendre;
Un air, comme en soupire aux cieux
 L'ange amoureux.

On dirait que l'âme éveillée
Pleure sous terre à l'unisson
 De la chanson,
Et du malheur d'être oubliée
Se plaint dans un roucoulement
 Bien doucement.

Sur les ailes de la musique
On sent lentement revenir
 Un souvenir;
Une ombre de forme angélique
Passe dans un rayon tremblant,
 En voile blanc.

Les belles-de-nuit, demi-closes,
Jettent leur parfum faible et doux
 Autour de vous.
Et le fantôme aux molles poses
Murmure en vous tendant les bras:
 Tu reviendras?

Oh! jamais plus, près de la tombe
Je n'irai, quand descend le soir
 Au manteau noir,
Écouter la pâle colombe
Chanter sur la branche de l'if
 Son chant plaintif!

5. L'Art.

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
 Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail.

Point de contraintes fausses!
Mais que pour marcher droit
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit.

Fi du rythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend!

.....
Tout passe. — L'art robuste
Seul a l'éternité,
Le buste
Survit à la cité.

Et la médaille austère
Que trouve un laboureur
Sous terre
Revèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent,
Plus forts que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!

6. Souvenir et rêverie.

Aux vitraux diaprés des sombres basiliques
Les flammes du couchant s'éteignent tour à tour;
D'un âge qui n'est plus précieuses reliques,
Leurs dômes dans l'azur tracent un noir contour.

Et la lune paraît, de ces rayons obliques
Argentant à demi l'aiguille de la tour,
Et les derniers rameaux des pins mélancoliques
Dont l'ombre se balance et s'étend alentour.

Alors les vibrations de la cloche qui tinte
D'un monde aérien semblent la voix éteinte
Qui, par le vent portée, en ce monde parvient;

Et le poète, assis près des fleurs sur la grève,
Écoute ces accents fugitifs comme un rêve,
Lève ses yeux au ciel, et triste se souvient.

7. Moyen-Age.

Quant je vais poursuivant mes courses poétiques,
Je m'arrête surtout aux vieux châteaux gothiques.
J'aime leurs toits d'ardoise aux reflets bleus et gris,
Aux faites couronnés d'arbustes rabougris;
Leurs pignons anguleux, leurs tourelles aiguës,
Dans les réseaux de plomb leurs vitres exigües,
Légendes du vieux temps où les preux et les saints
Se groupent dans l'ogive en fantasques dessins;
Avec ses minarets moresques, la chapelle,
Dont la cloche qui tinte à la prière appelle.
J'aime leurs murs verdis, par l'eau du ciel lavés,
Leurs cours où l'herbe croît à travers les pavés;
Au sommet des donjons leurs girouettes frêles
Que la blanche cigogne effleure de ses ailes;
Leurs ponts-levis tremblants, leurs portails blasonnés,
De monstres, de griffons bizarrement ornés;
Leurs larges escaliers aux marches colossales,
Leurs corridors sans fin et leurs immenses salles,
Où, comme une voix faible, erre et gémit le vent,
Où, recueilli dans moi, je m'égare en rêvant,
Paré de souvenirs d'amours et de féerie,
Le brillant moyen âge et la chevalerie.

8. Noël.

Le ciel est noir, la terre est blanche;
— Cloches, carillonnez gaîment! —
Jésus est né, — la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.

Pas de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid;
Rien que les toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.

Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche
L'âne et le bœuf soufflent dessus.

La neige au chaume coud ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le ciel
Et tout en blanc, le chœur des anges
Chante aux bergers: «Noël! Noël!»



Charles-Marie Leconte de Lisle

(1820—1894.)

1. Midi.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,
Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.
Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine;
La terre est assoupie en sa robe de feu.

L'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre.
Et la source est tarie où buvaient les troupeaux;
La lointaine forêt, dont la lisière est sombre,
Dort là-bas, immobile, en un pesant repos.

Seuls, les grands blés mûris, tels qu'une mer dorée,
Se déroulent au loin, dédaigneux du sommeil;
Pacifiques enfants de la terre sacrée,
Ils épuisent sans peur la coupe du soleil.

Parfois, comme un soupir de leur âme brûlante,
Du sein des épis lourds qui murmurent entre eux,
Une ondulation majestueuse et lente
S'éveille, et va mourir à l'horizon poudreux.

Non loin, quelques bœufs blancs, couchés parmi les herbes,
Bavent avec lenteur sur leurs fanons épais,
Et suivent de leurs yeux languissants et superbes
Le songe intérieur qu'ils n'achèvent jamais.

Homme, si le cœur plein de joie ou d'amertume,
Tu passais vers midi dans les champs radieux,
Fuis! la nature est vide et le soleil consume:
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

Mais si, désabusé des larmes et du rire,
Altéré de l'oubli de ce monde agité,
Tu veux, ne sachant plus pardonner ou maudire,
Goûter une suprême et morne volupté;

Viens! Le soleil te parle en paroles sublimes;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

2. La Mort du Soleil.

Le vent d'automne, aux bruits lointains des mers pareil,
Plein d'adieux solennels, de plaintes inconnues,
Balance tristement, le long des avenues,
Les lourds massifs rougis de ton sang, ô soleil!

La feuille en tourbillons s'envole par les nues;
Et l'on voit osciller, dans un fleuve vermeil,
Aux approches du soir inclinés au sommeil,
De grands nids teints de pourpre au bout des branches nues.

Tombe, astre glorieux, source et flambeau du jour!
Ta gloire, en nappes d'or coule de ta blessure,
Comme d'un sein puissant tombe un suprême amour.

Meurs donc, tu renaîtras. L'espérance en est sûre!
Mais qui rendra la vie et la flamme et la voix
Au cœur qui s'est brisé pour la dernière fois.

3. Les Elfes.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Du sentier des bois aux daims familier,
Sur un noir cheval, sort un chevalier.
Son éperon d'or brille en la nuit brune;
Et, quand il traverse un rayon de lune,
On voit resplendir, d'un reflet changeant,
Sur sa chevelure un casque d'argent.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ils l'entourent tous d'un essaim léger
Qui dans l'air muet semble voltiger.
— Hardi chevalier, par la nuit sereine,
Où vas-tu si tard? dit la jeune Reine.
De mauvais esprits hantent les forêts;
Viens danser plutôt sur les gazons frais.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Non! ma fiancée aux yeux clairs et doux
M'attend, et demain nous serons époux.
Laissez-moi passer, Elfes des prairies,
Qui foulez en rond les mousses fleuries;
Ne m'attardez pas loin de mon amour,
Car voici déjà les lueurs du jour.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

— Reste, chevalier. Je te donnerai
L'opale magique et l'anneau doré,
Et, ce qui vaut mieux que gloire et fortune,
Ma robe filée au clair de la lune.

— Non! dit-il. — Va donc! — Et de son doigt blanc
Elle touche au cœur le guerrier tremblant.

Couronnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Et sous l'éperon le noir cheval part.
Il court, il bondit et va sans retard;
Mais le chevalier frissonne et se penche;
Il voit sur la route une forme blanche
Qui marche sans bruit et lui tend les bras:
— Elfe, esprit, démon, ne m'arrête pas!

Couonnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

Ne m'arrête pas, phantôme odieux!
Je vais épouser ma belle aux doux yeux.
— O mon cher époux, la tombe éternelle
Sera notre lit de noce, dit-elle.
Je suis morte! — Et lui, la voyant ainsi,
D'angoisse et d'amour tombe mort aussi.

Couonnés de thym et de marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine.

4. La Vérandah.

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tandis que l'oiseau grêle et le frelon jaloux,
Sifflant et bourdonnant, mordent les figues mûres,
Les rosiers de l'Iran mêlent leurs frais murmures
Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

Sous les treillis d'argent de la vérandah close,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmîns,
Où la splendeur du jour darde une flèche rose,
La Persane royale, immobile, repose,
Derrière son col brun croisant ses belles mains,
Dans l'air tiède, embaumé de l'odeur des jasmîns,
Sous les treillis d'argent de la vérandah close.

Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor,
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Qui monte en tourbillons légers et prend l'essor,

Sur les coussins de soie écarlate, aux fleurs d'or,
La branche du hûka rôde comme un reptile
Du cristal d'où s'échappe une vapeur subtile
Jusqu'aux lèvres que l'ambre arrondi baise encor.

Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi;
Un songe l'enveloppe, un souffle la caresse;
Et parce que l'effluve invincible l'opresse,
Parce que son beau sein qui se gonfle a frémi,
Sortent de ses longs yeux entr'ouverts à demi
Deux rayons noirs, chargés d'une muette ivresse.

Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux,
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et les ramiers rêveurs leurs roucoulements doux.
Tout se tait. L'oiseau grêle et le frelon jaloux
Ne se querellent plus autour des figues mûres.
Les rosiers de l'Iran ont cessé leurs murmures,
Et l'eau vive s'endort dans les porphyres roux.

5. Les Eléphants.

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'ancre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Le voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et, creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume,
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé?
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

6. La chanson du Rouet.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Je vous aime mieux que l'or et l'argent!
Vous me donnez tout, lait, beurre et farine,
Et le gai logis, et le vêtement.
Je vous aime mieux que l'or et l'argent,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux;
Été comme hiver, chanvre ou laine fine,
Par vous, jusqu'au soir, charge les fuseaux.
Vous chantez dès l'aube avec les oiseaux,
O mon cher rouet, ma blanche bobine.

O mon cher rouet, ma blanche bobine,
Vous me filerez mon suaire étroit,
Quand, près de mourir et courbant l'échine,
Je ferai mon lit éternel et froid.
Vous me filerez mon suaire étroit,
O mon cher rouet, ma blanche bobine!

Sully Prudhomme

(1839—1907.)

1. Un Songe.

Le laboureur m'a dit en songe: «Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème.»
Le tisserand m'a dit: «Fais tes habits toi-même.»
Et le maçon m'a dit: «Prends la truelle en main.»

Et seul, abandonné de tout le genre humain
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout dans mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle:
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

2. Le Vase brisé.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurer à peine:
Aucun bruit ne l'a révélé,

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Le suc des fleurs s'est épuisé;
Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Personne encore ne s'en doute;
N'y touchez pas: il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le coeur, le meurtrit;
Puis le coeur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé: n'y touchez pas.

3. Le Cygne.

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,

Il va d'une tardive et languissante allure;
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent: il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule;
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre, où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

4. Les Yeux.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours,
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants;
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus et noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux,
Les yeux qu'on ferme voient encore.

5. Le long du Quai.

Le long du quai les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux;
Car il faut que les femmes pleurent
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

6. Prière.

Ah! si vous saviez comme on pleure
De vivre seul et sans foyers,
Quelquefois devant ma demeure
Vous passeriez.

Si vous saviez ce que fait naître
Dans l'âme triste un pur regard,
Vous regarderiez ma fenêtre
Comme au hasard.

Si vous saviez quel baume apporte
Au cœur la présence d'un cœur,
Vous vous assoiriez sous ma porte
Comme une sœur.

Si vous saviez que je vous aime,
Surtout si vous saviez comment,
Vous entreriez peut-être même
Tout simplement.



Alphonse Daudot

(1840—1897.)

Aux Petits Enfants.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes.
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Pour le bonheur que vous donnez
A vous voir dormir dans vos langes,
Espoir des nids,
Soyez bénis,
Chers anges!

Pour vos grands yeux effarouchés
Que sous vos draps blancs vous cachez,
Pour vos sourires, vos pleurs même,
Tout ce qu'en vous,
Etes si doux,
On aime;

Pour tout ce que vous gazouillez,
Soyez bénis, baisés, choyés,
Gais rossignols, blanches fauvettes!
Que d'amoureux
Et que d'heureux
Vous faites!

Lorsque sur vos chauds oreillers,
En souriant vous sommeillez,
Près de vous, tout bas, ô merveille!
Une voix dit:
«Dors, beau petit;
Je veille.»

C'est la voix de l'ange gardien;
Dormez, dormez, ne craignez rien;
Rêvez, sous ses ailes de neige,
Le beau jaloux
Vous berce et vous
Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
Au paradis, d'où vous venez,
Un léger fil d'or vous rattache.
A ce fil d'or
Tient l'âme, encor
Sans tache.

Vous êtes à toute maison
Ce que la fleur est au gazon,
Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
Ce qu'un peu d'eau
Est au roseau
Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
Ce que n'a pas l'étoile d'or,
Ce qui manque aux fleurs les plus belles:
Malheur à nous!
Vous avez tous
Des ailes.

José-Maria de Heredia

(1842—1905.)

1. L'Oubli.

Le temple est en ruine au haut du promontoire.
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux,
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

2. Maris Stella.

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,
Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz.

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,
Vers le Nord sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas!

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Étoile sainte, espoir des marins en péril;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

3. La belle Viole.

Accoudée au balcon d'où l'on voit le chemin
Qui va des bords de Loire aux rives d'Italie,
Sous un pâle rameau d'olive son front plie.
La violette en fleur se fanera demain.

La viole que frôle encor sa frêle main
Charme sa solitude et sa mélancolie,
Et son rêve s'envole à celui qui l'oublie
En foulant la poussière où git l'orgueil romain.

De celle qu'il nommait sa douceur Angevine,
Sur la corde vibrante erre l'âme divine
Quand l'angoisse d'amour étreint son coeur troublé;

Et sa voix livre aux vents qui l'emportent loin d'elle,
Et le caresseront peut-être, l'infidèle,
Cette chanson qu'il fit pour un vanneur de blé.

4. Epigramme funéraire.

Ici git, Étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation de gouttes de rosée.

François Coppée

(1842—1908.)

1. L'Un ou l'Autre.

C'était en Thermidor, à la Conciergerie.

Ils étaient là deux cents, parqués pour la tuerie,
Pêle-mêle, arpentant le sinistre préau,

La Terreur redoublait. Derniers coups du fléau
Sur les épis! Derniers éclairs de la tempête!
Sur Paris consterné, la sanglant coupe-tête
Fonctionnait sans trêve. Ils étaient là deux cents,
Condamnés ou du moins suspects, tous innocents!
Chaque matin, un homme à figure farouche
Entrait, puis, retirant sa pipe de sa bouche
Et lisant bien ou mal ses immondes papiers,
Appelait, par leurs noms souvent estropiés,
Ceux qu'attendait dehors la fatale charrette.
Mais l'âme de chacun à partir était prête;
Le nouveau condamné, sans même avoir frémi,
Se levait, embrassait à la hâte un ami
Et répondait: «Présent!» à l'appel sanguinaire.
Mourir était alors une chose ordinaire;
Et tous, les gens du peuple et les gens comme il faut,
Du même pas tranquille allaient à l'échafaud.
Le Girondin mourait comme le royaliste.

Or, un jour de ces temps affreux, l'homme à la liste,
En faisant son appel dans le troupeau parqué,
Venait de prononcer ce nom: «Charles Leguay!»
Quand, parlant à la fois, deux voix lui répondirent;
Et du rang des captifs deux victimes sortirent.

L'homme éclata de rire en disant:

«J'ai le choix.»

L'un des deux prisonniers était un vieux bourgeois,
Débris de quelque ancien parlement de province,
En poudre, et qui gardait, sous son habit trop mince,
L'air digne et froid qu'avaient les députés du tiers;
L'autre, un jeune officier, au front calme, aux yeux fiers,
Très beau sous les haillons de son vieil uniforme.
L'homme à la liste, ayant poussé son rire énorme,
Reprit:

«Vous avez donc tous deux le même nom?

— Nous sommes prêts tous deux, fit le vieillard.

— Non, non,

Dit le greffier, il faut s'expliquer, quand je parle.»

Tous les deux se nommaient Leguay; tous les deux,

Charle,

Tous les deux de la veille ils étaient condamnés.

Alors l'autre, roulant ses gros yeux avinés:
»Du diable si je sais qui des deux je préfère!
Citoyens, arrangez entre vous cette affaire,
Mais sans perdre de temps, car Samson n'attend pas.»

Le jeune vint au vieux et lui parla tout bas;
L'héroïque marché fut très court à débattre:
»Marié, n'est-ce pas?

— Oui.

— Combien d'enfants?

— Quatre.»

Le greffier répétait en riant:

«Dépêchons!

— C'est moi qui dois mourir, dit l'officier. Marchons!»

2. La Marchande de Journaux.

«Demandez les journaux du soir . . . la *Liberté* . . .
La *France* . . . » A cet appel, sans cesse répété
Par la vieille marchande à la voix âpre et claire,
Je faisais halte au coin du faubourg populaire
Dont les vitres flambaient dans le soleil couchant,
Et prenais un journal pour le lire en marchant.
Ce n'est pas que je sois ardent en politique:
Les révolutions rendent un peu sceptique;
Mais, par vieille habitude et besoin machinal,
Je parcours volontiers, tous les soirs, un journal,
Pour savoir si l'on va changer ou non de maître,
Comme avant de sortir on voit le baromètre.
— «Demandez les journaux . . . le *Temps* . . . le *Moniteur* . . . »
Et, prenant le paquet tout frais que le porteur
Lui jetait, en courant, dans sa pauvre boutique,
La bonne femme, active à servir la pratique,
Derrière un vasistas ouvert sur le trottoir,
Se démenait, cherchait des sous dans son tiroir
Et vendait, d'une humeur absolument égale,
Papier conservateur ou feuille radicale;
Et, lorsque je prenais un journal, au hasard:
— «Ah! vous voilà, monsieur! Vous arrivez bien tard,
Disait-elle gaiement. Voyez, ma vente est faite.

Je n'ai plus qu'un *Pays* et que deux *Estafettes* . . .
 Et c'est toujours ainsi lorsque les députés,
 Comme ils ont fait hier, se sont bien disputés,
 Et quand on dit qu'on va changer de ministère.»
 Quelquefois je causais, auprès de l'éventaire,
 Avec la brave vieille aux yeux intelligents;
 Car mon goût est très vif pour les petites gens.
 Et, tout en déployant la *Presse* ou la *Patrie*,
 Qui m'envoyait sa bonne odeur d'imprimerie,
 J'avais pour mes trois sous un instant d'entretien.
 — «Mon Dieu! pour le moment, ça ne va pas trop bien . . .
 C'est la morte saison, vous savez . . . et la Chambre
 Ne se réunira que vers la mi-novembre.
 Les grands formats sont nuls, et les petits journaux
 N'ont que les faits divers et que les tribunaux . . .
 Vous autres, les messieurs, vous chassez ou vous êtes
 Aux bains de mer, aux eaux
 Pour écouler ce tas de papiers qu'on imprime,
 C'est triste à dire, mais il faudrait un gros crime . . .
 Je ne désire pas qu'il arrive, grand Dieu!
 Mais, du temps du procès Billoir, quel coup de feu!
 Quand on a publié toutes ces infamies,
 Monsieur, j'étais au bout de mes économies;
 Mais, en un mois et rien qu'avec les *illustrés*,
 Eh bien, j'ai pu payer deux termes arriérés . . .
 Mais ce n'est qu'un hasard . . . tandis que les tapages
 A Versailles, voilà le temps des forts tirages!
 Ça ne peut pas manquer et ça revient vingt fois . . .
 Aussi, lorsque je fais un billet pour mon bois,
 Pendant la session j'en fixe l'échéance,
 Et je m'acquitte après une bonne séance.

Je m'éloignais, trouvant singulier le destin
 Qui voulait que ce fût le crime du matin
 Ou le tumulte fait dans les Chambres, la veille,
 Qui donnât quelque aisance à cette pauvre vieille.
 Je trouvais un plaisir ironique à savoir
 Que l'antique combat du peuple et du pouvoir
 Et tout leur vain travail pour mettre en équilibre
 Le besoin d'être fort et l'ardeur d'être libre,
 Le prétoire vibrant à la voix des tribuns,
 L'Assemblée en démence et les cris importuns
 Qu'on poussera toujours autour du Capitole,
 Et tout ce que produit, aux jours de rage folle,

Le parlementarisme et son jeu régulier,
Aidassent cette femme à payer son loyer.
Il me plaisait assez que le bruit de la presse
Assurât par hasard le pain d'une pauvre,
Et que tout ce scandale eût ce bon résultat
Qu'elle pût vivre, à bord du vaisseau de l'État
Durement ballotté sur la mer politique,
Ainsi qu'une souris dans un transatlantique.

Un soir, — les premiers froids étaient déjà venus, —
Au fond de la chétive échoppe, j'aperçus
Un spectacle nouveau, qui me fit de la peine.
C'était un pauvre enfant, — huit ou dix ans à peine, —
Blond, pâle, l'air malade, habillé tout en deuil,
Qui se tenait assis dans un petit fauteuil,
Ayant sur ses genoux un vieux dictionnaire
Et regardant avec des yeux de poitrinaire.
Je demandai: — «Quel est donc ce petit garçon?
— Mais c'est mon petit-fils; il apprend sa leçon,
Me répondit, d'un air tout orgueilleux, la vieille . . .
Et les frères en sont très contents! — A merveille!
Repris-je . . . Ses parents l'ont envoyé vous voir?
— Hélas, mon bon monsieur, voyez . . . il est en noir.
Pauvre enfant! il n'a plus sa mère ni son père . . .
Mais sa bonne-maman l'élèvera, j'espère.
Maintenant, il n'a plus que moi, cher innocent!
Il a coûté la vie à ma fille en naissant . . .
Et voilà des malheurs qu'on ne peut pas comprendre . . .
Des orphelins d'un jour! . . . Quant à mon pauvre gendre,
Il était étameur de glaces; et les gens,
Dans ce vilain métier, ne durent pas dix ans,
S'ils n'ont pas les poumons comme un soufflet de forge . . .
A cause du mercure . . . — Allons! un sucre d'orge,
Dis-je à l'enfant, qui vint pour me remercier,
Prit mes sous et courut, joyeux, chez l'épicier.
— Et, quand je fus resté seul avec la marchande:
— L'enfant se porte bien? — J'attendais la demande,
Monsieur, répondit-elle avec un gros soupir.
C'est le chagrin que j'ai tous les jours à subir.
Non, il ne va pas bien . . . Que je suis malheureuse! . . .
Avec ses yeux cernés et sa figure creuse,
C'est tout son père . . . Il souffre, hélas! le cher petit!
Il tousse, il dort à peine, il n'a pas d'appétit.
Enfin le médecin dit que c'est la croissance! . . .

C'est qu'il est si mignon et d'une obéissance! . . .
 Et tout ce qu'il voudrait, il l'apprendrait, je crois,
 Mon Joseph . . . à l'école il a toujours la croix . . .
 Mais sa santé . . . voilà ce qui me désespère!
 — Courage! dis-je. — Enfin mon commerce prospère,
 Continua l'aïeule, et de telle façon,
 Monsieur, que rien ne manque à mon pauvre garçon.
 Le bon Dieu, quand j'ai trop de mal me vient en aide.
 Tenez, j'ai cru l'enfant malade sans remède,
 Voilà tantôt trois ans . . . Le docteur ordonna
 Des médicaments chers, du vin de quinquina . . .
 Mais, juste en ce moment, je m'en souviens encore,
 La Chambre renversa le cabinet Dufaure,
 Et j'ai pu, — je gagnais des douze francs par jour, —
 Donner ce qu'il fallait à mon petit amour . . .
 Au Seize Mai, — la vente allait, je vous assure, —
 J'ai fourni mon Joseph de linge et de chaussure;
 Et quand le Maréchal à la fin est tombé,
 J'ai fait faire un habit tout neuf à mon bébé . . . »
 Le retour de Joseph finit la causerie;
 Mais je sortis de là, l'âme tout attendrie,
 Et j'avais le cœur pris par le simple roman
 De cet enfant malade et de sa grand'maman.
 Le lendemain, je dus partir pour la province,
 Mais sans les oublier; et l'intérêt fort mince
 Qu'aux choses de l'Etat jusqu'alors j'avais mis
 Grandit, quand je songeais à mes humbles amis.
 Car je ne pouvais plus juger la politique
 Qu'au point de vue étroit de leur pauvre boutique;
 Et quand, par un hasard devenu bien banal,
 J'apprenais, en voyant les pages du journal
 Pleines d'alinéas et de rappels à l'ordre,
 Que nos législateurs avaient failli se mordre
 Et qu'en plein parlement ils s'étaient outragés,
 Rêveur, tout en lisant leurs discours prolongés,
 Où le bon sens souffrait autant que la grammaire,
 Je me disais: — «Tant mieux pour la pauvre grand'mère!»
 A mon retour, j'appris que l'enfant était mort.
 — «Ah! monsieur, me disait en sanglotant bien fort,
 La vieille, devenue en peu de jours caduque,
 Quand on perd, à mon âge, un enfant qu'on éduque,
 C'est trop dur! . . . Et bientôt j'en mourrai, Dieu merci! . . .
 Je ne sais pas pourquoi je reste encore ici;

Car je perds la mémoire, un rien me bouleverse,
Et je n'ai plus la tête à mon petit commerce.
Autrefois, si j'étais âpre à gagner du pain,
C'était pour partager avec mon chérubin . . .
Maintenant mon chagrin me nourrit . . . Que m'importe
Le reste? . . . Voyez-vous, je suis à moitié morte;
J'aurais cent ans, monsieur, que je serais moins bas! . . .
Un client, qui me prend tous les jours des *Débats*,
Un bien brave homme, allez, qui plaint les misérables,
M'a promis de me faire admettre aux Incurables . . .
Eh bien, soit! . . . J'irai là mourir un de ces jours . . . »
Que pouvais-je répondre à ce navrant discours?
Que faire pour calmer une douleur si grande?
Hélas! rien. Et depuis, chez la pauvre marchande,
Quand j'entraîs acheter quelques journaux du soir,
J'étais muet devant cet affreux désespoir.

.
Six semaines après, le cabinet tomba.
Ah j'étais furieux, cette fois. Mettre à terre
Des gens si bien pensants, un si bon ministère!
C'est à désespérer de tout gouvernement! . . .
Et, maudissant le vain besoin de changement
Qui, ce jour-là, venait de troubler les cervelles,
Levé de très bonne heure, avide de nouvelles,
J'allai chez ma marchande acheter le journal.
Paris avait été plus que moi matinal;
Il ne restait plus rien qu'un *Siècle* de la veille.
Mais je fus stupéfait en regardant la vieille;
Car je lui retrouvai l'air joyeux qu'elle avait,
Les jours de gain, du temps que son enfant vivait.
— «Le pauvre mort — pensai-je en mon humeur stupide, —
Est oublié. Ce n'est qu'une femme cupide.»
Mais, devant mon regard, l'aïeule avait compris.
— «Ah! fit-elle, monsieur, ne soyez pas surpris,
Si j'ai le cœur content de ce bon jour de vente.
Moi, je n'ai plus besoin de rien, et je m'en vante . . .
Mais, pour Joseph, avec de l'argent emprunté,
J'ai pu prendre un terrain à perpétuité,
Et j'ai fait des billets, et l'huissier me menace . . .
Puis, si vous pouviez voir son coin, à Montparnasse?
Un vrai jardin! . . . Je vais prier là, tous les mois . . .
Ça me coûte bien cher; mais aussi, quand je vois

Son tombeau tout couvert de fleurs et de verdure,
Il me semble que c'est ma prière qui dure!»

Je lui serrai les mains, honteux de mon soupçon;
Et, depuis lors, ayant médité la leçon,
Je suis tout consolé, quand un ministre tombe;
Car, ces jours-là, l'enfant a des fleurs sur sa tombe.

3. Promenades et Intérieurs:

I.

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié malsaine;
J'ai partout le regret des vieux bords de la Seine.
Devant la vaste mer, devant les pics neigeux,
Je rêve d'un faubourg plein d'enfance et de jeux,
D'un coteau tout pelé d'où ma Muse s'applique
A noter les tons fins d'un ciel mélancolique,
D'un bout de Bièvre, avec quelques champs oubliés,
Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers,
Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
Ou d'un coin pour pêcher dans l'île de Grenelle.

II.

Un rêve de bonheur qui souvent m'accompagne,
C'est d'avoir un logis donnant sur la campagne,
Près des toits, tout au bout du faubourg prolongé,
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier rangé.
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait un bon livre:
En hiver, l'horizon des coteaux blancs de givre;
En été, le grand ciel et l'air qui sent les bois;
Et les rares amis, qui viendraient quelquefois
Pour me voir, de très loin pourraient me reconnaître,
Jouant du flageolet, assis à ma fenêtre.

III.

L'allée est droite et longue, et sur le ciel d'hiver
Se dressent hardiment les grands arbres de fer,
Vieux ormes dépouillés dont le sommet se touche.
Tout au bout, le soleil, large et rouge, se couche.
A l'horizon il va plonger dans un moment.
Pas un oiseau. Parfois un lointain craquement
Dans les taillis déserts de la forêt muette;
Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,
Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,
D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

IV.

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.
Le toit, les ornements de fer et la margelle
Du puits, le haut des murs, les balcons, le vieux banc,
Sont comme ouatés, et, dans le jardin, tout est blanc.
Le grésil a figé la nature, et les branches
Sur un ciel perlé dressent leurs gerbes blanches.
Mais regardez. Voici le coucher du soleil.
A l'occident plus clair court un sillon vermeil.
Sa soudaine lueur, féerique, nous arrose
Et les arbres d'hiver semblent de corail rose.

4. Intimités:

I.

Le crépuscule est triste et doux comme un adieu.
A l'orient déjà, dans le ciel sombre et bleu
Où lentement la nuit monte étend ses voiles,
De timides clartés, vagues espoirs d'étoiles,
Contemplant l'occident clair encore, y cherchant
Le rose souvenir d'un beau soleil couchant.
Le vent du soir se tait. Nulle feuille ne tremble,
Même dans le frisson harmonieux du tremble;
Et l'immobilité se fait dans les roseaux
Que l'étang réfléchit au miroir de ses eaux.
En un parfum ému chaque fleur s'évapore
Pure, et les rossignols ne chantent pas encore.

5. Sérénade du Passant.

Mignonne, voici l'avril!
Le soleil revient d'exil;
Tous les nids sont en querelles,
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

Fuis le miroir séduisant
Où tu nattes à présent
L'or de tes cheveux de fée;
Laisse là rubans et nœuds,
Car les buissons épineux
T'auront bientôt décoiffée.

Prends, pour que nous nous trouvions,
Le chemin des papillons
Et des frêles demoiselles;
Viens, car tu sais qu'on t'attend
Sous le bois, près de l'étang,
Où vont boire les gazelles!

6. Ritournelle.

Dans la plaine blonde et sous les allées,
Pour mieux faire accueil au doux messidor,
Nous irons chasser les choses ailées,
Moi, la strophe, et toi, le papillon d'or.

Et nous choisirons les routes tentantes,
Sous les saules gris et près des roseaux,
Pour mieux écouter les choses chantantes,
Moi, le rythme, et toi, le chœur des oiseaux.

Suivant tous les deux les rives charmées
Que le fleuve bat de ses flots parleurs,
Nous nous trouverons, choses parfumées,
Moi, glanant des vers, toi, cueillant des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,
Fera ce jour-là l'été plus charmant:
Je serai poète, et toi, poésie,
Tu seras plus belle, et moi plus aimant.

7. Janvier.

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver,

Qu'après cette automne clémente,
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente,
Ont pris leur vol vers le Midi;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lasses d'avoir voyagé;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé;

Et que, perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmaït nos courses dans les bois?

Hélas! comme il faut qu'en meure
De ces émigrés grelottants!
Y songes-tu? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain Avril;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il?



Jean Richepin

(1849—1926.)

1. La Glu.

Y avait un'fois un pauv'gas,
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Y avait un'fois un pauv'gas
Qu'aimait cell' qui n'l'aimait pas.

Ell'lui dit: Apport'-moi d'main,
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Ell'lui dit: Apport'-moi d'main,
L'cœur de ta mèr' pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue,
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit l'cœur et s'en courut.

Comme il courait, il tomba,
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Comme il courait, il tomba,
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Et pendant que l'cœur roulait
Entendait l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et loin lan laire,
Et lon lan la,
Et l'cœur disait en pleurant:
T'es-tu fait mal, mon enfant?

2. Le chemin creux.

Le long d'un chemin creux que nul arbre n'égaie,
Un grand champ de blé mûr, plein de soleil, s'endort,
Et le haut du talus, couronné d'une haie,
Est comme un ruban vert qui tient des cheveux d'or.

De la haie au chemin tombe une pente herbeuse
Que la taupe soulève en sommets inégaux,
Et que les grillons noirs à la chanson verbeuse
Font pétiller de leurs monotones échos.

Passe un insecte bleu vibrant dans la lumière,
Et le lézard s'éveille et file, étincelant,
Et près des flaques d'eau qui luisent dans l'ornière
La grenouille coasse un chant rauque en râlant.

Ce chemin est très loin du bourg et des grand'routes,
Comme il est mal commode, on ne s'y risque pas.
Et du matin au soir les heures passent toutes
Sans qu'on voie un visage ou qu'on entende un pas.

C'est là, le front couvert par une épine blanche,
Au murmure endormeur des champs silencieux,
Sous cette urne de paix dont la liqueur s'épanche
Comme un vin de soleil dans le saphir des cieux.

C'est là que vient le gueux, en bête poursuivie,
Parmi l'âcre senteur des herbes et des blés,
Baïgner son corps poudreux et rajeunir sa vie
Dans le repos brûlant de ses sens accablés.

Et quand il dort, le noir vagabond, le maroufle
Aux souliers éculés, aux haillons dégoutants,
Comme une mère émue et qui retient son souffle
La nature se tait pour qu'il dorme longtemps.

3. Achetez mes belles Violettes.

Adieu, mars! Déjà l'on peut voir
Le soleil dorer le trottoir;
Avril sourit dans les toilettes,
Et sur le devant des cafés
Les messieurs fument, décoiffés.
— Achetez mes belles violettes!

Le pierrot flâneur et bavard
Dit que le long du boulevard
Les arbres ne sont plus squelettes.
La feuille pousse, je l'entends.
La poussière sent le printemps.
— Achetez mes belles violettes!

Fleurissez-vous, les beaux messieurs!
Mes bouquets sont couleur des cieux,
Mesdames, levez vos voilettes.
Fleurez-moi ça, comme c'est doux!
Fleurez-moi ça, fleurissez-vous.
— Achetez mes belles violettes!

4. Oceano nox.

Dans le silence
Le bateau dort,
Et bord sur bord
Il se balance.

Puis, brusquement,
Il fuit, s'efface,
Et sur la face
Du firmament,

Seul à l'avant
Un petit mousse,
D'une voix douce
Siffle le vent.

Dans l'ombre claire,
On ne voit plus
Que le reflux
Crépusculaire.

Au couchant pâle
Et violet
Flotte un reflet
Dernier d'opale.

Les flots déteints
Ont sous la brise
La couleur grise
Des vieux étains.

Sur les flots verts,
Par la soirée
Rose et moirée
Déjà couverts,

Alors la veuve
Aux noirs cheveux
Se dit: «Je veux
Faire l'épreuve

Sa lueur joue
Comme un baiser
Vient se poser
Sur une joue.

De mes écrins
Dans cette glace.»
Et la Nuit place
Parmi ses crins,

Sous ses longs voiles
Aux plis dormants,
Les diamants
De ses étoiles.



Charles Baudelaire

(1821—1867.)

1. L'Albatros.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à coté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

2. Correspondances.

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

3. Elévation.

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaîment l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
S'élançer vers les champs lumineux et sereins!

Celui dont les penses, comme des alouettes,
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,
— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
Le langage des fleurs et des choses muettes!

4. Les Chats.

Les amoureux fervents et les savants austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux et comme eux sédentaires.

Amis de la science et de la volupté,
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres;
L'Erèbe les eût pris pour ses coursiers funèbres,
S'ils pouvaient au servage incliner leur fierté.

Ils prennent en songeant les nobles attitudes
Des grands sphynx allongés au fond des solitudes,
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin;

Leurs reins féconds sont pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi qu'un sable fin,
Etoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

5. La Cloche fêlée.

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver,
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.

Bienheureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui, malgré sa vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement son cri religieux,
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente!

Moi, mon âme est fêlée, et lorsqu'en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt, sans bouger, dans d'immenses efforts.

6. Que diras-tu ce soir . . .

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire,
Que diras-tu, mon cœur, cœur autrefois flétri,
A la très belle, à la très bonne, à la très chère,
Dont le regard divin t'a soudain refléuri?

— Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges,
Rien ne vaut la douceur de son autorité;
Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son œil nous revêt d'un habit de clarté.

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude,
Que ce soit dans la rue et dans la multitude,
Son fantôme dans l'air danse comme un flambeau.

Parfois il parle et dit: «Je suis belle, et j'ordonne
Que pour l'amour de moi vous n'aimiez que le Beau;
Je suis l'Ange gardien, la Muse et la Madone!»

7. Harmonie du soir.

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir;
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;
Valse mélancolique et langoureux vertige!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige . . .

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige!
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige . . .
Ton souvenir en moi luit comme un ostensor!

8. Hymne.

A la très chère, à la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie
Comme un air imprégné de sel,
Et dans mon âme inassouvie
Verse le goût de l'éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
L'atmosphère d'un cher réduit,
Encensoir oublié qui fume
En secret à travers la nuit.

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité?
Grain de musc qui gis, invisible,
Au fond de mon éternité!

A la très bonne, à la très belle
Qui fait ma joie et ma santé,
A l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité!

9. Recueillement.

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir; il descend; le voici:
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche!



Deux Chansonniers:

Pierre Dupont

(1821—1870.)

Les Bœufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs, marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx;
C'est par leur soin qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;

Ils gagnent dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid?
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait les vendre . . . etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont doux comme des moutons.
Tous les ans on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons.
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi gras, devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries.
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait les vendre . . . etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre Régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent.
Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.

S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme, eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.



Gustave Nadaud

(1821 — 1893.)

1. Les trois Hussards.

C'étaient trois hussards de la garde
Qui s'en revenaient en congé;
Ils chantaient de façon gaillarde
Et marchaient d'un air dégagé.
«Je vais revoir celle que j'aime:
C'est Margoton, dit le premier.
C'est Madelon, dit le deuxième.
C'est Jeanneton, dit le dernier.»
Un homme était sur leur passage:
«Hé! C'est Jean, le sonneur, je crois,
Quoi de nouveau dans le village?
Tout va toujours comme autrefois.
«Et Margoton, notre voisine?
J'ai sonné ses vœux l'an dernier,
Car elle est sœur, Visitandine,
Dans le couvent de Noirmoutier.
«Et Madelon! toujours bien sage?
Oui-dà. Pour elle, j'ai sonné,
Voilà dix mois, son mariage,
Voilà dix jours, son premier né.
«Et Jeanneton, dit le troisième,
Toujours heureuse? Ah! sûrement
Trois mois passés aujourd'hui même,
J'ai sonné son enterrement.
«Sonneur, si tu vois Marguerite
Dans le couvent de Noirmoutier,
Dis-lui que je la félicite
Et que je vais me marier».
«Sonneur, si tu vois Madeleine
Dans la maison de son époux,
Dis-lui que je suis capitaine
Et que je fais la chasse aux loups.»
«Sonneur, quand tu verras ma mère
Va la saluer chapeau bas;
Dis-lui que je suis à la guerre,
Et que je ne reviendrai pas.»

2. La Garonne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Quand elle sortit de sa source,
Diriger autrement sa course,
Et vers le midi s'épancher,
Qui donc eût pu l'en empêcher?
Tranchant vallon, plaine et montagne,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!

Elle allait arroser l'Espagne.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Pousser au nord sa marche errante,
Elle aurait coupé la Charente,
Coupé la Loire aux bords fleuris,
Coupé la Seine dans Paris,
Et, moitié verte, moitié blanche,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!

Elle se jetait dans la Manche,

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle aurait pu boire la Saône,
Boire le Rhin après le Rhône,
De là, se dirigeant vers l'est,
Absorber le Danube à Pesth,
Et puis, ivre à force de boire,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!

Elle aurait grossi la mer Noire.

Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!
Elle aurait pu, dans sa furie,
Pénétrer jusqu'en Sibérie,
Passer l'Oural et le Volga,
Traverser tout le Kamschatka,
Et d'Atlas déchargeant l'épaule,
Si la Garonne avait voulu,
Lanturlu!

Elle aurait dégelé le pôle.

La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu!
Humilier les autres fleuves,
Seulement, pour faire ses preuves,
Elle arrondit son petit lot:
Ayant pris le Tarn et le Lot,
Elle confisqua la Dordogne.
La Garonne n'a pas voulu,
Lanturlu!
Quitter le pays de Gascogne!

III. Le Symbolisme et les Poètes d'aujourd'hui.

I. Les Initiateurs.

Paul Verlaine

(1844—1896.)

1. Mon rêve familial.

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même,
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? — Je l'ignore.
Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore,
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

2. Soleils Couchants.

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants.
Et d'étranges rêves,
Comme des soleils
Couchants sur les grèves,
Fantômes vermeils,
Défilent, sans trêves,
Défilent, pareils
A des grands soleils
Couchants sur les grèves.

3. Chanson d'automne.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

4. Mandoline.

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Échangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

5. Avant que tu ne t'en ailles.

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin
— Mille cailles
Chantent, chantent dans le thym —

Tourne devers le poète,
Dont les yeux sont pleins d'amour,
— L'alouette
Monte au ciel avec le jour —

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur;
— Quelle joie
Parmi les champs de blé mûr! —

Puis fais luire ma pensée
Là-bas, — bien loin, oh, bien loin!
— La rosée
Gaïment brille sur le foin —

Dans le doux rêve où s'agite
Ma mie endormie encor . . .
— Vite, vite,
Car voici le soleil d'or. —

6. La Lune blanche.

La lune blanche
Luit dans les bois;
De chaque branche
Part une voix
Sous la ramée . . .
O bien-aimée.

L'étang reflète,
Profond miroir,
La silhouette
Du saule noir
Où le vent pleure . . .
Rêvons: c'est l'heure.

Un vaste et tendre
Apaînement
Semble descendre
Du firmament
Que l'astre irise . . .
C'est l'heure exquise.

7. Le bruit des cabarets . . .

Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir,
L'omnibus, ouragan de ferraille et de boues,
Qui grince, mal assis entre ses quatre roues,
Et roule ses yeux verts et rouges lentement,
Les ouvriers allant au club, tout en fumant
Leur brûle-gueule au nez des agents de police,
Toits qui dégouttent, murs suintants, pavé qui glisse,
Bitume défoncé, ruisseaux comblant l'égout,
Voilà ma route — avec le paradis au bout.

8. Ariette.

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

O doux bruit de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison,
Dans ce cœur qui s'écœure!
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

9. Un grand sommeil noir . . .

Un grand sommeil noir
Tombe sur ma vie:
Dormez, tout espoir,
Dormez, toute envie!

Je ne vois plus rien,
Je perds la mémoire
Du mal et du bien
O la triste histoire!

Je suis un berceau
Qu'une main balance
Au creux d'un caveau:
Silence, silence!

10. En Prison.

Le ciel est, par-dessus le toit
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit
Doucement tinte;
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.
Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.
— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà
De ta jeunesse?

Arthur Rimbaud

(1854—1891.)

1. Le Buffet.

C'est un large buffet sculpté; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens;
Le buffet est ouvert et verse dans son ombre,
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— O buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

2. Ophélie.

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles,
La blanche Ophélia flotte comme un grand lys,
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles . . .
— On entend dans les bois de lointains hallalis . . .

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses reins et déploie en corolle
Ses longs voiles bercés mollement par les eaux;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle;
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,
Quelque nid, d'où s'échappe un petit frisson d'aile.
— Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

3. Sensation.

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue:
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien:
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme

Stéphane Mallarmé

(1842—1898.)

1. Soupir.

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,
Un automne jonché de taches de rousseur,
Et vers le ciel errant de ton œil angélique,
Monte, comme dans un jardin mélancolique,
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'azur!
— Vers l'azur attendri d'Octobre pâle et pur
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie,
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

2. Apparition.

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles,
— C'était le jour béni de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.



2. La première génération symboliste.

Georges Rodenbach

(1855—1898.)

1. Les Lampes.

Douceur du soir et de la lampe qui s'allume!
C'est la fin d'un veuvage et la fin d'un exil;
Douceur! quand le soir vient, le jour au cœur naît-il?
Ah! créer à son gré chez soi ce clair de lune!

Douceur du soir et de la lampe calme et bonne;
On se sent tout à coup la face d'un élu;
L'âme s'éclaire; elle renonce et ne s'adonne
Qu'à démêler les écheveaux des angélus.

Qu'est-ce encor que ces bruits, au loin, qui continuent?
Le silence aux conseils de l'ombre cède enfin;
C'est l'heure tiède où l'on devient un peu divin
Des nénuphars sont nés parmi les glaces nues.

Un ecclésiastique amour de la douceur
Revêt comme de lin pascal et d'innocence;
On se semble approcher de la fin d'une absence,
Ou veiller le sommeil d'une petite soeur.

La lampe perce un peu les mystères; on voit
Des signes éclater dans la demeure obscure.
Est-ce qu'un oiseau blanc s'est posé sur le toit?
On dirait tout à coup qu'on habite une cure.

Douceur! La lampe met dans l'âme un temps de mai
Et des clartés d'argent fluide où l'âme trempe;
Le clair de lune fait les grands lys se pâmer;
L'âme, ce lys aussi, se pâme au clair de lampe.

2. Douceur du Soir.

Douceur du soir! Douceur de la chambre sans lampe!
Le crépuscule est doux comme une bonne mort
Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe
Se déroule en pensée au plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule,
Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu,
Il semble doucement que soi-même on recule,
Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Sur les tableaux aux murs, dans la mémoire
Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints,
Paysages de l'âme et paysages peints,
On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue
A la sourdine, aux sons de viole assoupis;
L'amant entend songer l'amante qui s'est tue
Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire;
Douceur! ne plus se voir distincts! N'être plus qu'un!
Silence! deux senteurs en un même parfum:
Penser la même chose et ne pas se le dire.

3. Les Cloches.

D'autres cloches sont des béguines,
Qui sortent l'une après l'autre, de leur clocher,
Tel que d'un couvent, à matines,
Et se hâtent en un cheminement frileux
Comme s'il allait neiger,
Cloches cherchant les coins de ciel qui restent bleus

Il en est, en robes de bronze,
Qui tintent, tintent;
Et s'éloignent, geignant des plaintes indistinctes,
Et des demandes sans réponse,

Il en est qui vivotent seules,
Comme des aïeules,
Dans la tristesse et le brouillard;
Et qui ont toujours l'air,
Dans l'air,
De suivre un corbillard.

D'autres encor sont des cloches épiscopales,
Qui, dans les brumes pâles,
Ont le mépris des carillons légers,
Trop frivoles vraiment, vraiment, trop passagers;
Et, pour les absorber, elles font violence
— En un grand tintement final —
A l'air qui tremble d'avoir mal
Et frappent, comme à coups de crosse, le Silence.

Emile Verhaeren

(1855—1916.)

1. Le Moulin.

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie;
Il tourne et tourne, et sa voile couleur de lie
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Autour d'un vieil étang, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond;
Une lampe de cuivre éclaire leur plafond
Et glisse une lueur aux coins de leur fenêtre.

Et dans la plaine immense, au bord du flot dormeur,
Ces torpides maisons, sous le ciel bas, regardent,
Avec les yeux fendus de leurs vitres hagardes,
Le vieux moulin qui tourne, et, las, qui tourne et meurt.

2. Les Complaintes.

Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
Sont plus tristes encor, les dimanches, le soir,
A l'heure où vont mourir les tons et les lumières.
Le village s'endort: la cloche des saluts
Tinte minablement et tinte; et les chaumières
Qu'on ferme, et les volets et leurs airs vermoulus
Poussent des cris souffrants, comme des voix humaines.
Parfois, dans les vergers, un très doux meuglement
S'entend au loin et réveille un écho. Les plaines
Se remplissent de nuit et de tressaillement.
Personne. A l'horizon, rien que la solitude
Et des nuages lents qui voyagent par tas.
Et dans cet infini d'ombre et de lassitude
Et dans cette douleur des campagnes, là-bas,
Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route,
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
Meurent, en cette fin de dimanche et de soir.

3. Décembre.

— Ouvrez, les gens, ouvrez la porte,
je frappe au seuil et à l'auvent,
ouvrez, les gens, je suis le vent,
qui s'habille de feuilles mortes.

— Entrez, monsieur, entrez, le vent,
voici pour vous la cheminée
et sa niche badigeonnée;
entrez chez nous, monsieur le vent.

— Ouvrez, les gens, je suis la pluie,
je suis la veuve en robe grise
dont la trame s'indéfinisse,
dans un brouillard couleur de suie.

— Entrez, la veuve, entrez chez nous,
entrez, la froide et la livide,
les lézardes du mur humide
s'ouvrent pour vous loger chez nous.

— Levez, les gens, la barre en fer,
ouvrez, les gens, je suis la neige,
mon manteau blanc se désagrège
sur les routes du vieil hiver.

— Entrez, la neige, entrez, la dame,
avec vos pétales de lys
et semez-les par le taudis
jusque dans l'âtre où vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants
qui habitent le Nord des régions désertes,
qui vous aimons—dites, depuis quels temps?
pour les peines que nous avons par vous souffertes.

4. Les Horloges.

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas;

Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres et camaïeux,
Lunes des corridors vides et blêmes,
Les horloges, avec leurs yeux;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix;

Gaines de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignotte le nombre,
Les horloges et leur effroi;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Tapant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

5. La Pluie.

Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Ligne les carreaux verts avec ses longs fils gris,
Infiniment, la pluie,
La longue pluie,
La pluie.

Elle s'effile ainsi, depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent,
Au ciel maussade et noir.
Elle s'étire, patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,
Sur les chemins et les venelles,
Continue.

Au long des lieues,
Qui vont des champs, vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,

En un profil d'enterrement,
Les attelages, bâches bombées;
Dans les ornières régulières
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau dégoutte, pendant des heures;
Et les arbres pleurent et les demeures,
Mouillés qu'ils sont de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

Les rivières, à travers leurs digues pourries,
Se dégonflent sur les prairies,
Où flotte au loin du foin noyé;
Le vent gifle aulnes et noyers;
Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
De grands bœufs noirs beuglent vers les cieux tors;
Le soir approche, avec ses ombres,
Dont les plaines et les taillis s'encombrent,
Et c'est toujours la pluie
La longue pluie
Fine et dense, comme la suie.

La longue pluie,
La pluie — et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,
Maille à maille, de dénûment,
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots:
Linges et chapelets de loques
Qui s'effiloquent,
Au long de bâtons droits;
Bleus colombiers collés au toit:
Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
Un emplâtre de papier bistre;
Logis dont les gouttières régulières
Forment des croix sur des pignons de pierre;
Moulins plantés uniformes et mornes,
Sur leur butte, comme des cornes;
Clochers et chapelles voisines,
La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, les assassine.

La pluie,
La longue pluie, avec ses longs fils gris,
Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
La longue pluie
Des vieux pays
Eternelle et torpide.

6. Le Vent.

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs:
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient.

Le vent raffe, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux;
Le vent râpe du fer
Et précipite l'avalanche,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre! —

Sur la butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour des vieux clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et les auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre;
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent, comme un grand vol
Qui se rabat contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre
Le vent,
L'avez-vous rencontré, le vent,
Le vent des peurs et des déroutes,
Au carrefour des trois cents routes?
L'avez-vous rencontré le vent,
L'avez-vous vu, cette nuit-là
Quand il jeta la lune à bas
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

7. Les Saints, les Morts, les Arbres.

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand'routes tracent des croix lointaines

A l'infini, à travers plaines;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'espace livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins;
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches,
Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
Oh! vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes.

Voici Novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu;
Oh! tous ces morts, sans feu ni lieu,
Oh! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh! tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire;
Oh! tous ces bras invocatoires,
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel Christ aux horizons perdu!

Voici Novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux sautant
A coups de bonds dans les bourdons
Jettent le deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et Novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
Qui brûlera combien de soirs, l'hiver:
Et Novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendrir le cœur mécanique des heures!

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tors
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini, parmi les plaines,
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois!

8. Un Matin.

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière,
Qui traversent champs et vergers,

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux;
C'est fête et joie en ma poitrine;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit sous mes talons poudreux;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

Oh! les pas voyageurs et clairs des anciens dieux!
Je m'enfouis dans l'herbe sombre
Où les chênes versent leurs ombres
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent;
Je me repose et je repars,
Avec mon guide: le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

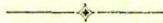
Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu
Que pour mourir et non pour vivre:
Oh! quels tombeaux creusent les livres
Et que de fronts armés y descendent vaincus!

Dites, est-il vrai, qu'hier il existât des choses,
Et que des yeux quotidiens
Aient regardé, avant les miens,
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses!

Pour la première fois, je vois les vents vermeils
Briller dans la mer des branchages,
Mon âme humaine n'a point d'âge;
Tout est jeune, tout est nouveau sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh! ces marches à travers bois, plaines, fossés,
Où l'être chante et pleure et crie
Et se dépense avec furie
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé!



Francis Vielé-Griffin

(Né en 1864.)

1. Ces heures-là . . .

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brumes noyées,
Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes?
Ah! chère, il est des heures pires
Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant —
De leurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs
Des heures de l'automne grises,
Dont la pénombre dans nos cœurs
Estompait les vieilles méprises
Et nous ne voyions plus nos pleurs.

2. Chanson.

J'ai pris de la pluie dans mes mains tendues,
— De la pluie chaude comme des larmes —
Je l'ai bue comme un philtre, défendu
A cause d'un charme;
Afin que mon âme en ton âme dorme.

J'ai pris du blé dans la grange obscure,
— Du blé qui choit comme la grêle aux dalles —
Et je l'ai semé sur le labour dur
A cause du givre matinal:
Afin que tu goûtes à la moisson sûre.

J'ai pris des herbes et des feuilles rousses,
— Des feuilles et des herbes longtemps mortes —
J'en ai fait une flamme haute et douce
A cause de l'essence des sèves fortes,
Afin que ton attente d'aube fût douce.

Et j'ai pris la pudeur de tes joues et ta bouche,
Et tes gais cheveux, et tes yeux de rire,
Et je m'en suis fait une aurore farouche
Et des rayons de joie et des cordes de lyre
— Et le jour est sonore comme un chant de ruche!

3. Octobre.

La brise, déjà brusque et de voix rude,
A poussé, devant nous, le vantaïl d'or
Du vieil Automne auguste aux yeux de solitude.

L'herbe est joyeuse encore
Et, dès le seuil,
Le regain vêt le pré de sa verdure neuve;
Regarde: la vallée s'élargit comme un fleuve;
L'arrière été, frileux sous son manteau de feuilles,
Se lève, au loin, souriant la bienvenue,
Et chante, comme au temps des cueilles
Et des oiseaux,
Alors qu'il cherchait l'ombre et riait nu
D'entre les grands lys d'eau et les roseaux . . .

L'été n'eut pas de gloire comme celle-ci:
Le verdoyant orgueil de son laurier
N'a pas valu les diadèmes d'or verdi
Que te voici cueillant au peuplier léger;
Et si des feuilles saignent sous nos pas
Comme une lie vive de vendange,
L'âme subtile et fauve de l'effeuillage
Monte sous bois, en griserie étrange
Entre les ormes tors,
Quand nous passons, riant tous deux, couronnés d'or
Et tout, autour de nous, est beau comme la mort.

Seules les feuilles bruissent,
Au sillage de ta jupe hâtive;
Arrête! écoute et retiens ton haleine:
Il n'est plus un murmure qui vive,
Le silence des rayons oblique et glisse
Furtif entre les chênes . . .
La brise meurt;
L'air est si calme qu'on entend son cœur
Qui bat la vieille peine . . .

La mort est belle comme ce soir, je crois
— Silencieuse et pâle, sans rêve et sans émoi —
Nulle douleur voilée ne guette entre les ifs
Ceux dont la voix s'éteint comme un chant qui s'éloigne
Et le geste crédule où les lèvres se joignent
Scelle d'un sceau d'enfant la loi grave du sort;
Saluons d'un baiser l'Automne aux yeux pensifs;
La Vie est un sourire aux lèvres de la Mort . . .

Si de la gaieté claire de ses guirlandes
J'ai fait comme un refrain au rêve de la vie,

La sente de verger ou le sentier des landes
Ondule au rythme égal de ma mélancolie;
On pleurerait, peut-être, à rêver l'ombre grande
Et le cri du tombeau où nul ne vient à l'aide;
Mais l'ombre grêle est douce sous la charmillle tiède,
Le rateau à tes pieds mord des feuilles crispées;
L'Été hésite, avec ses heures attroupées,
Au seuil de l'occident et sourit à la nuit . . .

. . . Que ferons-nous demain de ces roses coupées?
J'ai hâte du feu clair et de ta voix qui lit . . .



Albert Samain

(1859—1900.)

1. Soir.

Le ciel comme un lac d'or pâle s'évanouit;
On dirait que la plaine, au loin déserte, pense;
Et dans l'air élargi de vide et de silence
S'épanche la grande âme triste de la nuit.

Pendant que ça et là brillent d'humbles lumières,
Les grands boeufs accouplés rentrent par les chemins;
Et les vieux en bonnet, le menton sur les mains,
Respirent le soir calme aux portes des chaumières.

Le paysage, où tinte une cloche, est plaintif
Et simple comme un doux tableau de primitif,
Où le Bon Pasteur mène un agneau blanc qui saute.

Les astres au ciel noir commencent à neiger,
Et, là-bas, immobile au sommet de la côte,
Rêve la silhouette antique d'un berger.

2. Il est d'étranges soirs . . .

Il est d'étranges soirs, où les fleurs ont une âme,
Où dans l'air énervé flotte du repentir,
Où sur la vague lente et lourde d'un soupîr

Le coeur le plus secret aux lèvres vient mourir.
Il est d'étranges soirs où les fleurs ont une âme,
Et ces soirs-là, je vais tendre comme une femme.

Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Où l'âme a des gaités d'eaux vives dans les roches,
Où le coeur est un ciel de Pâques plein de cloches,
Où la chair est sans tache et l'esprit sans reproches.
Il est de clairs matins, de roses se coiffant,
Ces matins-là, je vais joyeux comme un enfant.

Il est de mornes jours où, las de se connaître,
Le coeur, vieux de mille ans, s'assied sur son butin,
Où le plus cher passé semble un décor déteint,
Où s'agite un vague et minable cabotin.
Il est de mornes jours las du poids de connaître
Et, ces jours-là, je vais courbé comme un ancêtre.

Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord,
Où l'âme, au bout de la spirale descendue,
Pâle et sur l'infini terrible suspendue,
Sent le vent de l'abîme, et recule éperdue!
Il est des nuits de doute où l'angoisse vous tord
Et, ces nuits-là, je suis dans l'ombre comme un mort.



Henri de Régnier

(Né en 1864.)

1. Vers le Passé.

Sur l'étang endormi palpitent les roseaux;
Et l'on entend passer en subites bouffées,
Comme le vol craintif d'invisibles oiseaux,
Le léger tremblement de brises étouffées;

La lune fait tomber sa divine pâleur
Sur le déroulement infini des prairies
D'où le vent, par instant, apporte la senteur
Des buissons verdoyants et des herbes fleuries;

Mais, voici que, tout bas, chuchote la chanson
Que chantent, dans la nuit, les plaintives fontaines.
Dans le cœur secoué d'un intime frisson
S'éveille le regret des tendresses lointaines,

Et, du fond du passé, monte le souvenir
Triste et délicieux de pareilles soirées,
Et de bien loin on sent aux lèvres revenir
Les paroles d'amour en l'ombre murmurées.

2. Le mauvais Soir.

La nuit se fait sereine et douce
Et tendre comme mon serment;
Mes larmes tombent lentement
Sur cette main qui me repousse;

La nuit se fait douce et sereine . . .
Une étoile est au fond des cieux;
Puisses-tu lire dans mes yeux
L'amour que ta froideur refrène;

La nuit se fait douce et sereine
Et ma voix t'implore tout bas.
Par pitié, ne m'écarte pas
De ton geste orgueilleux de reine.

La nuit se fait sereine et douce,
La lune luit sur le chemin,
Mes larmes tombent sur la main,
La main chère qui me repousse.

3. Scène au Crépuscule.

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
En allant vers la Ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes,
Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces,
Oh si douces avec leurs yeux de bonne route
Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices!
Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages,
Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.
Les ballerines ont croisé nos chemins
Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins
Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin . . .

Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées,
O cloches d'allégresse au silence des places,
Les clochers tremblent comme des fleurs balancées!

Nos espoirs entreront par les portes ouvertes
En vols de papillons légers aux vastes ailes,
Avec les hirondelles
Qui s'en viennent inertes,
Lasses d'avoir passé et repassé les mers,
Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs
Nos espoirs voletteront en ombres joyeuses
Comme des pétales de fleurs merveilleuses
Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

4. Odelette.

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain . . .
Ceux qui passent en leurs pensées,

En écoutant, au fond d'eux-mêmes
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli,
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer, un jour,
Sa face grave,
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau;
Et j'ai, du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

5. L'onde ne chante plus . . .

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines,
O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois !
Ta couronne ne porte plus, ô souveraine,
Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois!

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
Et le temps a terni sous le souffle des jours
Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins, endormis à l'ombre des grands arbres,
Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
Et leur tain, qui s'encadre aux bordures de marbre,
Ne reconnaîtrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire
Que visitent mes pas et que veulent mes yeux;
Et je ne monte pas les marches de l'histoire
Au-devant du Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête
Reposent dans leur ordre et leur tranquillité,
Sans que demeure rien en leur noble défaite
De ce qui fut jadis un spectacle enchanté.

Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade
Et que Neptune à sec ait brisé son trident,
Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade
Se soulève, une feuille morte entre les dents,

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux!



3. Un Romantique attardé:

Edmond de Rostand

(1868—1920.)

1. A Sarah Bernhardt.

En ce temps sans beauté, seule encor tu nous restes
Sachant descendre, pâle, un grand escalier clair,
Ceindre un bandeau, porter un lis, brandir un fer,
Reine de l'Attitude et Princesse des Gestes!

En ce temps sans folie, ardente, tu protestes!
Tu dis des vers. Tu meurs d'amour. Ton vol se perd.
Tu tends des bras de rêve, et puis des bras de chair,
Et quand Phèdre paraît, nous sommes tous incestes.

Avide de souffrir, tu t'ajoutas des cœurs;
Nous avons vu couler — car ils coulent, tes pleurs! —
Toutes les larmes de nos âmes sur tes joues.

Mais aussi tu sais bien, Sarah, que quelquefois
Tu sens furtivement se poser, quand tu joues,
Les lèvres de Shakspeare aux bagues de tes doigts.



2. Chanson de Joffroy Rudel.

C'est chose bien commune
De soupírer pour une
Blonde, châtaine ou brune
Maitresse,

Lorsque brune, châtain
Ou blonde, on l'a sans peine . . .
Moi, j'aime la lointainè
Princesse!

C'est chose bien peu belle
D'être longtemps fidèle,
Lorsqu'on peut baiser d'Elle
La traîne,
Lorsque parfois on presse
Une main qui se laisse . . .
— Moi, j'aime la Princesse
Lointaine.

Car c'est chose suprême
D'aimer sans qu'on vous aime,
D'aimer toujours, quand même,
Sans cesse,
D'une amour incertaine,
Plus noble d'être vaine . . .
Et j'aime la lointaine
Princesse.

Car c'est chose divine
D'aimer quand on devine,
Rêve, invente, imagine
A peine . . .
Le seul rêve intéresse,
Vivre sans rêve, qu'est-ce?
Et j'aime la Princesse
Lointaine!

3. Ballade du Duel.

Je jette avec grâce mon feutre,
Je fais lentement l'abandon
Du grand manteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon;
Élégant comme Céladon,
Agile comme Scaramouche,
Je vous préviens, cher Mirmidon,
Qu'à la fin de l'envoi, je touche!

(Premiers engagements de fer.)

Vous auriez bien dû rester neutre;
Où vais-je vous larder, dindon? . . .
Dans le flanc, sous votre maheutre? . . .
Au cœur, sous votre bleu cordon? . . .
— Les coquilles tintent, ding-don!
Ma pointe voltige: une mouche!
Décidément . . . c'est au bedon
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Il me manque une rime en eutre . . .
Vous rompez, plus blanc qu'amidon?
C'est pour me fournir le mot pleutre!
— Tac! je pare la pointe dont
Vous espérez me faire don; —
J'ouvre la ligne, — je la bouche . . .
Tiens bien ta broche, Laridon!
A la fin de l'envoi, je touche.

(Il annonce solennellement.)

Envoi

Prince, demande à Dieu pardon!
Je quarte du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte . . .

(Se fendant.)

Hé! là donc!

(Le vicomte chancelle; Cyrano salue.)

A la fin de l'envoi, je touche.

4. Les Cadets de Gascogne.

Ce sont les cadets de Gascogne
De Carbon de Castel-Jaloux;
Bretteurs et menteurs sans vergogne,
Ce sont les cadets de Gascogne!
Parlant blason, lambel, bastogne,
Tous plus nobles que des filous,
Ce sont les cadets de Gascogne
De Carbon de Castel-Jaloux:

Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dents de loups,

Fendant la canaille qui grogne,
Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Ils vont, — coiffés d'un vieux vigogne
Dont la plume cache les trous! —
Œil d'aigle, jambe de cigogne,
Moustache de chat, dents de loups!

Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux;
De gloire, leur âme est ivrogne!
Perce-Bedaine et Casse-Trogne,
Dans tous les endroits où l'on cogne
Ils se donnent des rendez-vous . . .
Perce-Bedaine et Casse-Trogne
Sont leurs sobriquets les plus doux!

Voici les cadets de Gascogne
Qui font cocus tous les jaloux!
O femme, adorable carogne,
Voici les cadets de Gascogne!
Que le vieil époux se renfrogne:
Sonnez, clairons! chantez, coucou!
Voici les cadets de Gascogne
Qui font cocus tous les jaloux!



4. Le Néo-Classicisme.

Jean Moreas

(1856—1910.)

1. Conte d'Amour.

Mon coeur est un cercueil vide dans une tombe;
Mon âme est un manoir hanté par les corbeaux.
— Ton coeur est un jardin plein de lis les plus beaux,
Ton âme est blanche ainsi que la blanche colombe.

Mon rêve est un ciel bas où sanglote le vent;
Mon avenir est un tertre en friche sur la lande.
— Ton rêve est pur ainsi que la plus pure offrande;
Ton avenir sourit comme un soleil levant.

Ma bouche a les venins des fauves belladones;
Mes sombres yeux sont pleins des haines des maudits.
— Ta bouche est une fleur éclosée au Paradis,
Tes chastes yeux sont bons comme ceux des madones.

2. Stances:

I.

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté!

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux:
J'écouterai gémir les mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah, le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis d'autres les ont coupés.

II.

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone,
Semblables aux voiliers sur le calme des mers;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace,
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

III.

La rose du jardin que j'avais méprisée
A cause de son simple et modeste contour,
Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée,
Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour.

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales,
Ayant fini d'éclorre et de s'épanouir,
Elle laissa tomber lentement ses pétales,
Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire,
Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui?
Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère;
Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

IV.

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes
Qui couvriront l'étang du moulin ruiné,
Quand le vent remplira le trou béant des portes
Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux encore aller m'asseoir sur cette borne,
Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil,
Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne
S'éteindre mon image et le pâle soleil.

V.

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille, qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau.

Ah! passe avec le vent, mélancolique feuille,
Qui donnais ton ombre au jardin!
Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

Fernand Gregh

(Né en 1873.)

1. Musique lointaine.

Il fait sombre et froid, et la pluie
Sans bruit comme un chagrin sans cris,
Bruine sur les arbres gris
Qu'une brise fiévreuse essuie . . .

Là-bas, dans le soir pluvieux,
Au fond du grand parc, sous le porche,
Un instrument lointain écorche
De vieux airs qui furent joyeux.

Pauvre instrument plaintif et triste,
Qui chante et pleure dans le vent;
Naïf comme une âme d'enfant,
Comme l'âme d'un vieil artiste . . .

Des fausses notes plein la voix,
Sous la pluie et le crépuscule,
Chante — ô le doux nom ridicule! —
Un accordéon d'autrefois.

Un accordéon vague, vague,
Pleure comme un enfant puni,
Et dans le mystère infini,
Je rêve à sa voix qui divague.

Son chant est pauvre, je le sais,
Mais je pleure presque d'entendre
Cette musique fausse et tendre
Que cahotent les doigts lassés.

Il fait froid et le cœur se serre
Ainsi qu'un pauvre oiseau frileux.
Il pleut: adieu, coins de ciels bleus!
Il pleut: on tremble de misère.

Et dans le gris universel,
Cette humble plainte inassouvie
Semble être la voix de la vie
Qui gémit sans fin sous le ciel.

Toute la détresse des choses,
Pleure dans ce sanglot heurté,
Toutes leurs tristesses moroses,
Toutes les automnes sans roses,
Toute la douleur sans beauté!

2. Menuet.

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets,
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin,
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant,
Et s'efface.

O chants troublés de pleurs secrets,
Chagrins qui s'ignorent, les vrais,
Pudeur tendre,
Sanglots que l'on cache au départ,
Et qui n'osent s'avouer, par
Orgueil tendre,

Comme vous meurtrissez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes!
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes!

3. Le Silence de l'Eau.

Le grand jet d'eau qui sanglotait
Nuit et jour, âme inconsolée,
Sous la voûte à demi croulée,
Est mort cette nuit et se tait,

Et le vent fou qui l'insultait,
Et chassait sa gerbe envolée,
Mêle les feuilles de l'allée
A son silence qui chantait . . .

Mais sa tristesse survit toute;
Tandis qu'autrefois goutte à goutte
Tressaillait l'écho de la voûte,

Maintenant l'eau qui remuait
Semble un lac de pleurs sourds . . . Écoute:
Il y rôde un sanglot muet.

4. Il pleut.

Il pleut,
Les vitres tintent.
Le vent de mai fait dans le parc un bruit d'automne.
Une porte, en battant sans fin, grince une plainte
Mineure et monotone.
Il pleut . . .

On dirait par moments qu'un million d'épingles
Se heurte aux vitres et les cingle.

Il pleut,
Les vitres tintent.

Le ciel cache un à un ses coins épars de bleu
Sous de rapides nuées grises.

Il pleut:
— La vie est triste!

N'importe!
Souffle le vent, batte la porte,
Tombe la pluie!
N'importe!

J'ai dans mes yeux une clarté qui m'éblouit;
J'ai dans ma vie un grand espace bleu;
J'ai dans mon cœur un jardin vert, ombré de palmiers
Que balancent en plein azur les brises calmes;
Je songe à elle!

Il pleut . . .
— La vie est belle!

5. Cloches d'Automne.

Des cloches, de lointaines cloches,
Dans le grand crépuscule immobile d'Automne
Eveillent un frisson sonore et monotone.

Des cloches, de lointaines cloches,
Bercent sur l'horizon leur plainte qui s'étonne,
Baissant soudain la voix comme pour des reproches.

Souviens-toi des matins où chantaient les clochers,
Et des longs soirs d'octobre assoupis de langueur
Où le vent, qui fait les feuilles se détacher
Avec des bruits pareils au battement d'un cœur,
Soudain apporte en le silence un chant de cloches . . .
Souviens-toi de ces jours si lointains et si proches
Où l'espoir te berçant de mystérieux chants,
Quand s'épandaient, comme des larmes retenues,
Les voix des cloches ou sombres comme les nues
Qui versent le soleil et l'ombre sur les champs . . .

Souviens-toi, souviens-toi des matins de dimanche
Où ton âme était grave et fière et toute blanche . . .

Les cloches boudonnaient comme un essaim d'abeilles,
Et les cloches comme une plainte qui s'éveille
Et s'endort et renaît plus forte, sursautaient,
Et se lamentaient doucement, et sanglotaient . . .

Et leurs voix sur les vents passaient comme de grandes ondes
Qui noyaient les forêts profondes
Et caressaient les plus secrètes fleurs,
Et comme des flots chargés de sanglots allaient se briser
Par les hameaux en joie et les champs apaisés
Aux grèves murmurantes de tous les cœurs . . .

Ces jours si lointains et si proches
Ces jours qu'ont évoqués les cloches
Du fond du passé sombre où s'endorment les jours,
Ces jours si lointains et si proches
Ont-ils fui pour toujours?
O passé! Souvenir doux-amer! ô regret!
Reviendrez-vous, matins des divines tristesses?
Le chant a-t-il menti des cloches prophétesses?
L'espoir qui me parlait en leur voix fut-il vrai?

Ou bien, comme ce soir en écoutant les cloches
Dois-je pleurer toujours,
En écoutant chanter, longs sanglots, doux reproches,
Les cloches incertaines,
Les cloches
Lointaines . . .

5. Le Néo-Symbolisme.

Paul Fort

(Né en 1872.)

Ballades françaises:

I. Si toutes les filles du monde . . .

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout
autour de la mer elles pourraient faire une ronde.
Si tous les gars du monde voulaient bien êtr'marins, ils l'raient
avec leurs barques un joli pont sur l'onde.
Alors, on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les
gens du monde voulaient s'donner la main.

II. Cette fille, elle est morte . . .

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont rev'nus gaïment, gaïment avec le jour.
Ils ont chanté gaïment, gaïment: «Chacun son tour.
Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.»
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours . . .

III. La mer de vague en vague . . .

La mer, de vague en vague, descend de l'horizon. Et tandis
que le vent descend de dune en dune, tantôt sur la mer, tantôt
sur les dunes, Phébé glisse sa traîne et monte et redescend.
Écoute sans causer la musique si frêle, qu'égrène sur les dunes
la lune avec sa traîne, et comprends sans causer la musique
des dunes, dont se berce la mer et se berce la lune.
Si dans cette harmonie ta voix trouble en nos âmes un silence
plus cher que l'âme, et si tu penses n'entendre dans le soir
qu'un inutile bruit, sens la haine pour toi de nos mélancolies.

IV. La grande Ivresse.

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales, Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles, le vent porte à ma lèvres un goût du ciel d'été! Je veux boire à l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue, je bois, comme le jus pressé d'une grenade, la fraîcheur étoilée qui se répand des nues.

Couché sur un gazon dont l'herbe est encore chaude de s'être prélassée à l'haleine du jour, oh! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde!

Suis-je Bacchus ou Pan? je m'enivre d'espace; et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi! Que je me fonde en lui!

V. Ballade de la Nuit.

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile, remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course . . . Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encore les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre: si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur la tige éternelle: l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, où ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux tes étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

VI. Le lien d'amour.

Pourquoi renouer l'amourette? C'est-y bien la peine d'aimer? Le câble est cassé, fillette. C'est-y toi qu'a trop tiré?

C'est-y moi? C'est-y un autre? C'est-y le bon Dieu des Chrétiens? Il est cassé: c'est la faute à personne; on le sait bien.

L'amour, ça passe dans tant de cœurs; c'est une corde à tant d'vaisseaux, et ça passe dans tant d'anneaux, à qui la faute si ça s'use?

Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l'même péché. C'est-y la faute à l'amour, si sa corde est si usée?

Pourquoi renouer l'amourette? C'est-y bien la peine d'aimer? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'a trop tiré.



Francis Jammes

(Né en 1868.)

1. La Salle à manger.

Il y a une armoire à peine luisante
qui a entendu les voix de mes grand'tantes,
qui a entendu la voix de mon grand-père,

qui a entendu la voix de mon père,
A ces souvenirs l'armoire est fidèle,
On a tort de croire qu'elle ne sait que se taire,
car, je cause avec elle.

Il y a aussi un coucou en bois.
Je ne sais pourquoi il n'a plus de voix.
Je ne veux pas le lui demander.
Peut-être bien qu'elle est cassée,
la voix qui était dans son ressort
tout bonnement comme celle des morts.

Il y a aussi un vieux buffet
qui sent la cire, la confiture,
la viande, le pain et les poires mûres,
C'est un serviteur fidèle qui sait
qu'il ne doit rien nous voler.

Il est venu chez moi bien des hommes et des femmes
qui n'ont pas cru à ces petites âmes.
Et je souris que l'on me pense seul vivant
quand un visiteur me dit en entrant;
— Comment allez-vous, monsieur Jammes?

2. Il y a un petit cordonnier.

Il y a un petit cordonnier naïf et bossu
qui travaille devant de douces vitres vertes.
Le Dimanche il se lève; et se lave, et met sur
lui du linge propre et laisse la fenêtre ouverte.

Il est si peu instruit que, bien que marié,
il ne parle jamais, paraît-il, sur semaine.
Je me demande si le Dimanche, quand ils promènent,
il parle à sa femme vieille et toute courbée.

Pourquoi fabrique-t-il des souliers, marchant peu?
Ah! il fait son devoir et fait marcher les autres.
Aussi il y a une pureté dans le petit feu
qui s'allume chez lui et luit comme de l'or.

Aussi, lorsqu'il mourra, les gens au cimetière
le porteront, lui qui les aura fait marcher.
Car Dieu aime bien les pauvres et les pierres
et lui donnera la gloire d'être porté.

Ne riez pas! Qu'est-ce que tu as fait de bon?
Tu n'as pas la douceur de cette lueur verte
qui passe doucement par la vitre entr'ouverte
où il taille le cuir et croise les cordons.

O petit cordonnier! cloue tes clous encore longtemps.
Les oiseaux qui passeront au doux printemps
ne regarderont pas plus les couronnes du roi
que ton vieux couteau qui coupe le pauvre pain noir.

3. Prière pour qu'un enfant ne meure pas.

Mon Dieu, conservez-leur ce tout petit enfant,
comme vous conservez une herbe dans le vent!
Qu'est-ce que ça vous fait, puisque la mère pleure,
de ne pas le faire mourir là, tout à l'heure,
comme une chose que l'on ne peut éviter?
Si vous le laissez vivre, il s'en ira jeter
des roses, l'an prochain, dans la Fête-Dieu claire.

Mais vous êtes trop bon. Ce n'est pas vous, mon Dieu,
qui, sur les joues en roses, posez la mort bleue,
à moins que vous n'ayez de beaux endroits où mettre
auprès de leurs mamans leurs fils à la fenêtre?
Mais pourquoi pas ici? Ah! puisque l'heure sonne,
rappelez-vous, mon Dieu, devant l'enfant qui meurt,
que vous vivez toujours auprès de votre Mère.

Paul Valéry

(Né en 1872.)

1. Les Grenades.

Dures grenades entr'ouvertes
Cédant à l'excès de vos grains,
Je crois voir des fronts souverains
Eclatés de leurs découvertes!

Si les soleils par vous subis
O grenades entrebâillées,
Vous ont fait d'orgueil travaillées
Craquer les cloisons de rubis,

Et que si l'or sec de l'écorce
A la demande d'une force
Crève en gemmes rouges de jus,

Cette lumineuse rupture
Fait rêver une âme que j'eus
De sa secrète architecture.

2. La Fileuse.

Assise la fileuse au bleu de la croisée
Où le jardin mélodieux se dodeline.
Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline
Chevelure, à ses doigts si faibles évasive,
Elle songe, et sa tête petite s'incline . . .

Un arbuste et l'air pur font une source vive
Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose
De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose
Courbe le salut vain de sa grâce étoilée
Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée
Mystérieusement l'ombre frêle se tresse
Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse
Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule
La chevelure ondule au gré de la caresse . . .

Tu es morte naïve au bord du crépuscule,
Fileuse de feuillage et de lumière ceinte.
Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
Parfume ton front vague au vent de son haleine
Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.



6. L'Abbaye.

Charles Vildrac

(Né en 1882.)

Les deux buveurs.

Ils sont attablés sous prétexte de boire;
Ils sont accoudés amplement, tous les deux;
Ils joignent leurs paroles et joignent leurs yeux
Et font rire leurs joues, leurs voix et les yeux
Par dessus la table,
En se racontant de bonnes histoires.

Ils sont heureux vraiment, en ce moment;
Ils sont vraiment heureux d'être ensemble;
Et cependant! . . .

Et cependant,
S'il leur faut demain franchir une porte
Où l'on ne peut pas être deux de front,
Où il faut que l'un passe après l'autre,
Devant cette porte ils s'arrêteront
Ayant un pli mauvais sur le front,
Ayant un œil mauvais pour s'épier,
Ayant un œil oblique vers la porte.

Tels des chiens avec un os entre eux,
Un os qu'à voix sourde ils s'interdisent,
Tels ils seront demain, ou ce soir,
Ces deux-là qui s'aiment sous prétexte de boire . . .



Jules Romains (Louis Farigoule)

(Né en 1885)

1. Le Violoniste.

I.

Mon cœur las du silence et des ombres intimes,
Où les vastes élans se cognent à des murs,
Sort de moi tout à coup. Ses battements sublimes
Font jaillir de l'air morne un ruisseau de sons purs.

Violon! Cœur visible, âme réalisée!
Qui pleure quand je souffre et clame quand je veux,
Sur tes cordes l'archet cueille avec mes aveux
Des fleurs de passion et des fleurs de pensée,

Puis les jette à l'espace en bouquet triomphal.
Tu me dis mes secrets, mes secrets que j'ignore;
Ce que je suis de grand, ce que je suis de mal,
Ce que je fus jadis ou ne suis pas encore.

Tu es moi beaucoup plus que moi-même, et bien mieux.
Si ta magique voix ne les eût évoquées,
Oh! que de mes splendeurs périssaient, suffoquées,
Dans le gouffre de l'être où ne vont pas les yeux!

II.

Sur le papier très blanc comme le sol des routes,
Où l'étréot lumignon projette un jour rêvé,
Les notes, sans bouger, sans bruire, attendent toutes
Le geste souverain de mon archet levé.

Je commande. On croirait un irréel cortège,
Une procession de sylphes, de lutins
— Pieds droits ou pieds fourchus, faces d'ombre ou de neige, —
Qui défilent en chantant à mi-voix les destins.

Voici, royalement séparés de la foule,
Deux voyageurs au pas majestueux et lent;
Entre leurs gravités un nain furtif se coule,
Que d'agiles démons poursuivent en sifflant.

Puis viennent derrière eux quatre notes voilées,
Douce vierges en pleurs qui se donnent la main;
Leurs vêtements de deuil, leurs voix inconsolées
Disent la pâle mort qui devance l'hymen.

Je distingue bientôt l'essaïm des folles filles
Qui bondissent parmi la poussière et les cris:
Un éblouissement d'arpèges et de trilles
S'envole et disparaît au seuil des lointains gris.

Maintenant rien n'accourt vers mon âme aux écoutes;
La solitude exhale un ronron de rouet,
Et l'étréot lumignon verse son jour muet
Sur le papier très blanc comme le sol des routes.

2. Je cesse lentement d'être moi.

Je cesse lentement d'être moi. Ma personne
Semble s'anéantir chaque jour un peu plus,
C'est à peine si je le sens et m'en étonne.

Les passants, les maisons, le bruit des omnibus
Et le scintillement des vitres, d'un coup brusque,
Se renvoient ma pensée et l'émiettent à force.

Bousculé par les apparences de la rue,
Je me suis tout vidé de vie intérieure.

Mon être diminue et se dissout. La ville
L'effleurant de sa langue avidement flatteuse
Le retourne, le suce et cherche à l'avalier.

Je suis comme un morceau de sucre dans ta bouche,
Ville gourmande. Mais je n'ai pas peur de toi;
Car pour ceux dont le vent gerce l'âme et la peau,
Et qu'un rêve a perclus de terreur, quelle joie
De fondre dans ton corps immense où l'on a chaud.

3. Ode.

Je sors de ma maison
Plein de sommeil encore;
Une petite pluie
Trottine sur mes mains.

Mais un reste d'aurore
Qui ne m'était pas dû
M'entoure et se mélange
Au dernier de mes songes;

Et comme le soupir
De quelque bouche heureuse
Un sifflement si pur
Se répand dans le ciel,

Que j'ai le cœur transi
Par la brusque mémoire
Des matins d'autrefois
Où je parlais ainsi.

Le temps de ma jeunesse
Est à demi passé.

Déjà bien des mensonges
N'abusent plus de moi.

Mais j'ai toujours le même
Emoi surnaturel
Lorsque cette lueur
Eclaire mon départ,

Et que ce même ciel
De matin pluvieux
Refait son cri d'espoir
Que je ne comprends pas.



7. Poésie féminine.

Anna de Noailles

(Né en 1876.)

1. Les Ombres.

Quand ayant beaucoup travaillé
J'aurai, le cœur de pleurs mouillé,
Cessé de vivre,
J'irai voir le pays où sont
Tous les bons faiseurs de chansons
Avec leur livre.

Chère ombre de François Villon
Qui, comme un grillon au sillon,
Te fis entendre,
Que n'ai-je pu presser tes mains,
Quand on voulait sur les chemins
Te faire pendre.

Verlaine qui vas titubant,
Chantant et semblable au dieu Pan
Aux pieds de laine,

Es-tu toujours simple et divin,
Ivre de ferveur et de vin
Bon saint Verlaine?

Et vous dont le destin fut tel
Qu'il n'en est pas de plus cruel,
Pauvre Heinrich Heine,
Ni de plus beau chez les humains,
Mettez votre front dans mes mains,
Pensons à peine.

Moi, par la vie et ses douleurs,
J'ai goûté l'ardeur et les pleurs
Plus qu'on ne l'ose . . .
Laissez que, lasse, près de vous,
O mes dieux si sages et fous,
Je me repose . . .

2. Le Temps de vivre.

Déjà la vie ardente incline vers le soir,
Respire ta jeunesse,
Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,
De l'aube au jour qui baisse,

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,
Aux mouvements de l'onde,
Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,
C'est la chose profonde;

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants
Au séjour solitaire
Sans avoir bu le miel ni respiré le vent
Des matins de la terre,

Combien s'en sont allés qui, ce soir, sont pareils
Aux racines des ronces,
Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil
Se déploie et s'enfonce,

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or
Dont leurs mains étaient pleines,
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort
Sans rêve et sans haleine;

— Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase,
Penche sur les chemins où l'homme doit servir
Ton âme comme un vase,

Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche;
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle . . .



8. Un Poète régionaliste.

Theodore Botrel

(1868—1925.)

1. Ma douce Annette.

Ma douce Annette a dix-sept ans
Depuis les dernières semailles;
C'est par une nuit de printemps
Que nous fimes nos accordailles:
Enlacés au pied de la Croix
Nous écoutions chanter la brise,
Qui chantait, de sa grande Voix,
Tout ainsi que l'orgue à l'église.

Le lin fleuri n'est pas si bleu
Que les yeux de ma Douce Annette;

En marchant, elle tangué un peu
Comme une fine goélette;
Sa joue est couleur des blés-nas*)
Et des fleurs d'Avril sur les branches,
De plus jolies, il n'en est pas
Dans le pays des coiffes blanches!

Le jour du départ du grand brick
Annaïk m'a dit, sur la grève:
«Mon souvenir, petit Yannik,
Chaque nuit hantera ton rêve . . .»
Et depuis trois ans, chaque soir,
De garde au bout de la grand'hune,
Je suis bien certain de la voir
Glisser sur un rayon de lune.

Si je ne dois pas revenir
O mon Dieu! de cette campagne
Vite, effacez mon souvenir
Du cœur qui m' «espère» en Bretagne.
Faites que ce cœur soit charmé
Par la chanson d'un autre mousse,
J'aime mieux n'être plus aimé
Que de faire pleurer ma «Douce».

*) Blés noirs qui, mûris, sont roses.

2. L'Echo.

Rôdant triste et solitaire,
Dans la forêt du Mystère,
J'ai crié, le cœur très las:
«La vie est triste ici-bas!»
— Bah!
. . . L'écho m'a répondu: Bah!

«Écho! plus rien ne m'enchanté!
Écho, la vie est méchanté!»
— Chanté!
L'écho m'a répondu: Chanté!

«Écho! écho des grands bois
Lourde, trop lourde est ma croix!»
— Crois!
L'écho m'a répondu: Crois!

«La haine en moi va germer:
Dois-je rire? ou blasphémer?»
— Aimer!
Et l'écho m'a dit: Aimer!

Comme l'écho des grands bois
Me conseilla de le faire:
J'aime, je chante et je crois . . .
. . . Et je suis heureux sur terre!

3. Le gai Retour.

Par ce gai matin, Bretagne,
Je refranchis donc ton seuil,
Et ta riieuse campagne
Me fait le plus tendre accueil.

Je te retrouve plus douce
Et plus enjôleuse encor
Dans ton costume vert mousse
Boutonné de boutons d'or;

Le long des avoines grises
Les merles et les pinsons
Me gazouillent des bêtises
Et me dictent des chansons;

La coquette pâquerette
Au milieu du vert gramen
Me montre sa collerette
De fille de Pont-Aven;

A ses pieds le muguet blême
Me fait des saluts exquis
Avec la grâce suprême
D'un muguet qui fut marquis;

D'une allure décidée
Le coquelicot moqueur
De sa bouche trop fardée
Rit de ma grave pâleur;

Mais, pour l'en blâmer sans doute,
Vers moi se haussant un peu,
Chaque bluet, sur ma route,
Me sourit de son œil bleu;

Les «cosses» d'ajonc rugueuses
— Honneur pour moi sans pareil —
Tirent des salves joyeuses
En éclatant au soleil;

Oubliant leurs grands airs dignes
Les digitales des bois
Me font de gais petits signes
Avec tous leurs petits doigts;

Et la bruyère ingénue
Qui fleurit tous nos enclos
Me sonne la bienvenue
De tous ses petits grelots!

4. Comme l'Alouette.

Du sein de la moisson dorée
S'élançant vers l'immensité,
L'alouette monte, enivrée
De Soleil et de Liberté;

Elle monte seule et sereine
Vers le grand ciel de pourpre et d'or,
Et son gai «tireli» l'entraîne
A monter, à monter encor;

Elle abandonne tout sur terre:
Son vieux nid, ses jeunes amours,
Pour monter, monter, solitaire,
Vers le Soleil, toujours, toujours

Et lorsque la Lumière aimée
La brûlera de ses rayons,
Elle retombera, pâmée,
Mais ravie, entre deux sillons!

* * *

Tâche de l'imiter, poète:
Monte en chantant un hymne pur;
Va, là haut, comme l'alouette
Te griser d'extase et d'azur;

Monte à la lumière jolie
En lui gazouillant tes chansons . . .
Car c'est en montant qu'on oublie
Les chagrins et les trahisons;

Monte aux régions éternelles;
Monte, libre, et seul, et joyeux,
Quitte à te briser les deux ailes,
Quitte à t'y brûler les deux yeux . . .

Et puis, retombe, hors d'haleine,
Ivre d'un bonheur sans pareil . . .
Parmi les taupes de la plaine
Qui n'ont jamais vu le Soleil!



PROSE.

François René Vicomte de Chateaubriand

(1768—1848.)

La vie au château de Combourg.

Chateaubriand eut une enfance triste. Il passa plusieurs années dans le château de Combourg, dans la solitude des landes bretonnes, en compagnie d'un père farouche et tyrannique, d'une mère frêle et malade et d'une sœur, la douce et mélancolique Lucile.

Quatre maîtres (mon père, ma mère, ma sœur et moi) habitaient le château de Combourg. Une cuisinière, une femme de chambre, deux laquais et un cocher, composaient tout le domestique: un chien de chasse et deux vieilles juments étaient retranchés dans un coin de l'écurie. Ces douze êtres vivants disparaissaient dans un manoir où l'on aurait à peine aperçu cent chevaliers, leurs dames, leurs écuyers, leurs varlets, les destriers, et la meute du roi Dagobert. . . .

Mon père se levait à quatre heures du matin, hiver comme été; il venait dans la cour intérieure appeler et éveiller son valet de chambre, à l'entrée de l'escalier de la tourelle. On lui apportait un peu de café à cinq heures; il travaillait ensuite dans son cabinet jusqu'à midi. Ma mère et ma sœur déjeunaient chacune dans leur chambre, à huit heures du matin. Je n'avais aucune heure fixe, ni pour me lever, ni pour déjeuner; j'étais censé étudier jusqu'à midi; la plupart du temps je ne faisais rien.

A onze heures et demie, on sonnait le dîner que l'on servait à midi. La grand'salle était à la fois salle à manger et salon: on dinait et l'on soupaît à l'une de ses extrémités du côté de l'est; après le repas, on se venait placer à l'autre extrémité du côté de l'ouest, devant une énorme cheminée. . . .

Le dîner fait, on restait ensemble jusqu'à deux heures. Alors, si, l'été, mon père prenait le divertissement de la pêche, visitait ses potagers, se promenait dans l'étendue du vol du chapon; si, l'automne et l'hiver, il partait pour la chasse, ma mère se retirait dans la chapelle, où elle passait quelques heures en prière. . . .

Mon père parti et ma mère en prière, Lucile, s'enfermait dans sa chambre: je regagnais ma cellule, ou j'allais courir les champs.

A huit heures, la cloche annonçait le souper. Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait des chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. Ma mère, Lucile et moi, nous regardions le ciel, les bois, les derniers rayons du soleil, les premières étoiles. A dix heures, l'on rentrait et l'on se couchait.

Les soirées d'automne et d'hiver étaient d'une autre nature. Le souper fini et les quatre convives revenus de la table à la cheminée, ma mère se jetait en soupirant sur un vieux lit de jour, de siamoise flambée; on mettait devant elle un guéridon avec une bougie. Je m'asseyais auprès du feu avec Lucile; les domestiques enlevaient le couvert et se retiraient. Mon père commençait alors une promenade qui ne cessait qu'à l'heure de son coucher. Il était vêtu d'une robe de ratine blanche, ou plutôt d'une espèce de manteau, que je n'ai vu qu'à lui. Sa tête, demi-chauve, était couverte d'un grand bonnet blanc qui se tenait tout droit. Lorsqu'en se promenant, il s'éloignait du foyer, la vaste salle était si peu éclairée par une seule bougie, qu'on ne le voyait plus; on l'entendait seulement encore marcher dans les ténèbres; puis il revenait lentement vers la lumière et émergeait peu à peu de l'obscurité, comme un spectre, avec sa robe blanche, son bonnet blanc, sa figure longue et pâle. Lucile et moi, nous échangeions quelques mots à voix basse quand il était à l'autre bout de la salle; nous nous taisions quand il se rapprochait de nous. Il nous disait en passant: «De quoi parliez-vous?» Saisis de terreur, nous ne répondions rien; il continuait sa marche. Le reste de la soirée, l'oreille n'était plus frappée que du bruit mesuré de ses pas, des soupirs de ma mère, et du murmure du vent.

Dix heures sonnaient à l'horloge du château: mon père s'arrêtait; le même ressort qui avait soulevé le marteau de l'horloge semblait avoir suspendu ses pas. Il tirait sa montre, la montait, prenait un grand flambeau d'argent surmonté d'une grande bougie, entrait un moment dans la petite tour de l'ouest, puis revenait, son flambeau à la main, et s'avancait vers sa chambre à coucher, dépendante de cette petite tour. Lucile et moi, nous nous tenions sur son passage; nous l'embrassions en lui souhaitant une bonne nuit. Il penchait vers

nous sa joue sèche et creuse sans nous répondre, continuait sa route et se retirait au fond de la tour, dont nous entendions les portes se refermer sur lui.

Victor Hugo

(1802—1885.)

Le deux petits Abandonnés.

Il y avait dans le jardin du Luxembourg deux enfants qui se tenaient par la main. L'un pouvait avoir sept ans, l'autre cinq. La pluie les ayant mouillés, ils marchaient dans les allées du côté du soleil; l'aîné conduisait le petit; ils étaient en haillons et pâles; ils avaient un air d'oiseaux fauves. Le plus petit disait: J'ai bien faim.

L'aîné, déjà un peu protecteur, conduisait son frère de la main gauche et avait une baguette dans sa main droite. . . .

Les deux petits abandonnés étaient parvenus près du grand bassin et tâchaient de se cacher; ils se tenaient derrière la baraque des cygnes. . . .

Presque au même instant que les deux enfants, un autre couple s'approchait du grand bassin. C'était un bonhomme de cinquante ans qui menait par la main un bonhomme de six ans. Sans doute le père avec son fils. Le bonhomme de six ans tenait une grosse brioche. . . .

Les petits pauvres regardèrent venir ce «monsieur» et se cachèrent un peu plus. . . .

Le père et le fils s'étaient arrêtés près du bassin où s'ébattaient les deux cygnes. Ce bourgeois paraissait avoir pour les cygnes une admiration spéciale. Il leur ressemblait en ce sens qu'il marchait comme eux.

Pour l'instant les cygnes nageaient, ce qui est leur talent principal, et ils étaient superbes. . . .

Cependant le fils mordit la brioche, la recracha, et brusquement se mit à pleurer.

«Pourquoi pleures-tu? demanda le père.

— Je n'ai plus faim, dit l'enfant. . . .

— On n'a pas besoin de faim pour manger un gâteau.

— Mon gâteau m'ennuie. Il est rassis.

— Tu n'en veux plus?

— Non.»

Le père lui montra les cygnes.

«Jette-le à ces palmipèdes.»

L'enfant hésita. On ne veut plus de son gâteau, ce n'est pas une raison pour le donner.

Le père poursuivit:

«Sois humain. Il faut avoir pitié des animaux.»

Et, prenant à son fils le gâteau, il le jeta dans le bassin.

Le gâteau tomba assez près du bord. . . .

«Rentrons,» dit le père. . . .

Cependant, en même temps que les cygnes, les deux petits errants s'étaient approchés de la brioche. Elle flottait sur l'eau. Le plus petit regardait le gâteau; le plus grand regardait le bourgeois qui s'en allait.

Le père et le fils entrèrent dans le labyrinthe d'allées qui mène au grand escalier du massif d'arbres du côté de la rue Madame.

Dès qu'ils ne furent plus en vue, l'aîné se coucha vivement à plat ventre sur le rebord arrondi du bassin, et, s'y cramponnant de la main gauche, penché sur l'eau, presque prêt à y tomber, étendit avec sa main droite sa baguette vers le gâteau. Les cygnes, voyant l'ennemi, se hâtèrent, et en se hâtant firent un effet de poitrail utile au petit pêcheur; l'eau devant les cygnes reflua, et l'une de ces molles ondulations concentriques poussa doucement la brioche vers la baguette de l'enfant. Comme les cygnes arrivaient, la baguette toucha le gâteau. L'enfant donna un coup vif, ramena la brioche, effraya les cygnes, saisit le gâteau, et se redressa. Le gâteau était mouillé; mais ils avaient faim et soif. L'aîné fit deux parts de la brioche, une grosse et une petite, prit la petite pour lui, donna la grosse à son petit frère, et lui dit:

«Colle-toi ça dans le fusil.»*)

Alfred de Musset

(1810—1857.)

Mademoiselle Ursule.

Dans une grande et gothique maison, rue du Perche, au Marais, habitait, en 1804, une vieille dame connue et aimée de

*) Expression d'argot signifiant «mange ça».

tout le quartier; elle s'appelaît Mme. Doradour. C'était une femme du temps passé, non pas de la cour, mais de la bonne bourgeoisie, riche, dévote, gaie et charitable. Elle menait une vie très retirée; sa seule occupation étoit de faire l'aumône et de jouer au boston avec ses voisins. On dînaît chez elle à deux heures, on soupaît à neuf. Elle ne sortoit guère que pour aller à l'église et faire quelquefois, en revenant, un tour à la place Royale. Bref, elle avoit conservé les mœurs et à peu près le costume de son temps, ne se souciant que médiocrement du nôtre, lisant ses heures plutôt que les journaux, laissant le monde aller son train et ne pensant qu'à mourir en paix.

Comme elle étoit causeuse et même un peu bavarde, elle avoit toujours eu, depuis vingt ans qu'elle étoit veuve, une demoiselle de compagnie. Cette demoiselle, qui ne la quittait jamais, étoit devenue pour elle une amie. On les voyoit sans cesse toutes deux ensemble, à la messe, à la promenade, au coin du feu. Mlle Ursule tenait les clefs de la cave, des armoires, et même du secrétaire. C'étoit une grande fille sèche, à tournure masculine, parlant du bout des lèvres, fort impérieuse et passablement acariâtre. Mme Doradour, qui n'étoit pas grande, se suspendait en babillant au bras de cette vilaine créature, l'appelaît sa toute bonne, et se laissait mener à la lisière. Elle témoignait à sa favorite une confiance aveugle; elle lui avoit assuré d'avance une large part dans son testament. Mlle Ursule ne l'ignoroit pas; aussi faisoit-elle profession d'aimer sa maîtresse plus qu'elle-même et n'en parloit-elle que les yeux au ciel et avec des soupirs de reconnaissance.

Il va sans dire que Mlle Ursule étoit la véritable maîtresse au logis. Pendant que Mme Doradour, enfoncée dans sa chaise longue, tricotoit dans un coin de son salon, Mlle Ursule, affublée de ses clefs, traversait majestueusement les corridors, tapait les portes, payait les marchands et faisoit damner les domestiques; mais dès qu'il étoit l'heure de dîner, et dès que la compagnie arrivoit, elle apparaissait avec timidité, dans un vêtement foncé et modeste; elle saluait avec componction, savoit se tenir à l'écart et abdiquer en apparence. A l'église, personne ne prioit plus dévotement qu'elle et ne baissait les yeux plus bas; il arrivoit à Mme Doradour, dont la piété étoit sincère, de s'endormir au milieu d'un sermon, Mlle Ursule lui poussaît le coude, et le prédicateur lui en savoit gré. Mme Doradour avoit des fermiers, des locataires, des gens d'affaires; Mlle Ursule vérifiait leurs comptes, et, en matière de chicane, elle se montrait incomparable. Il n'y avoit pas, grâce à elle,

un grain de poussière dans la maison; tout était propre, net, frotté, brossé, les meubles en ordre, le linge blanc, la vaisselle luisante, les pendules réglées; tout cela était nécessaire à la gouvernante pour qu'elle pût gronder à son aise et régner dans toute sa gloire.

Mme Doradour ne se dissimulait pas, à proprement parler, les défauts de sa bonne amie, mais elle n'avait su de sa vie distinguer en ce monde que le bien. Le mal ne lui semblait jamais clair; elle l'endurait sans le comprendre. L'habitude, d'ailleurs, pouvait tout sur elle; il y avait vingt ans que Mlle Ursule lui donnait le bras et qu'elles prenaient le matin leur café ensemble. Quand sa protégée criait trop fort, Mme Doradour quittait son tricot, levait la tête et demandait de sa petite voix flûtée: — Qu'est-ce donc, ma toute bonne? Mais la toute bonne ne daignait pas toujours répondre, ou, si elle entraînait en explication, elle s'y prenait de telle sorte que Mme Doradour revenait à son tricot en fredonnant un petit air, pour n'en pas entendre davantage.

Il fut reconnu tout à coup, après une si longue confiance, que Mlle Ursule trompait tout le monde, à commencer par sa maîtresse; non seulement elle se faisait un revenu sur les dépenses qu'elle dirigeait, mais elle s'appropriait, en anticipation sur le testament, des hardes, du linge et jusqu'à des bijoux. Comme l'impunité enhardit, elle en était enfin venue jusqu'à dérober un écrin de diamants dont, il est vrai, Mme Doradour ne faisait aucun usage, mais qu'elle gardait avec respect dans un tiroir depuis un temps immémorial. Mme Doradour ne voulut point livrer aux tribunaux une femme qu'elle avait aimée; elle se borna à la renvoyer de chez elle et refusa de la voir une dernière fois; mais elle se trouva subitement dans une solitude si cruelle qu'elle versa les larmes les plus amères. Malgré sa piété, elle ne put s'empêcher de maudire l'instabilité des choses d'ici-bas et les impitoyables caprices du hasard, qui ne respecte pas même une vieille et douce erreur.

Stendhal (Henri Beyle)

(1783—1842.)

La voix de la Conscience.

Le lieutenant Louaut raconte comment il a sauvé un batelier qui allait se noyer dans la Seine.

Avant-hier, je me promenais vers le pont d'Iéna, du côté du Champs-de-Mars; il faisait un grand vent; la Seine était houleuse et me rappelait la mer. Je suivais de l'œil un petit batelet rempli de sable jusqu'au bord, qui voulait passer sous la dernière arche du pont, de l'autre côté de la Seine, près du quai des Bons-Hommes.

Tout à coup le batelet chavire; je vis le batelier essayer de nager: mais il s'y prenait mal. «Ce maladroit va se noyer», me dis-je. J'eus quelque idée de me jeter à l'eau; mais j'ai quarante-sept ans et des rhumatismes; il faisait un froid piquant. «Quelqu'un se jettera de l'autre côté», pensai-je.

Je regardais malgré moi. L'homme reparut sur l'eau; il jeta un cri. Je m'éloignai rapidement: «Ce serait trop fou à moi aussi! me disais-je; quand je serai cloué dans mon lit, avec un rhumatisme aigu, qui viendra me voir? qui songera à moi? Je serai seul à mourir d'ennui, comme l'an passé. Pourquoi cet animal se fait-il marinier sans savoir nager? D'ailleurs son bateau était trop chargé.»

Je pouvais être déjà à cinquante pas de la Seine, j'entends encore un cri du batelier qui se noyait et demandait du secours. Je redoublais le pas: «Que le diable l'emporte!» me dis-je; et je me mis à penser à autre chose. Tout à coup je me dis: «Lieutenant Louaut (je m'appelle Louaut), tu es un misérable; dans un quart d'heure cet homme sera noyé, et toute ta vie tu te rappelleras son cri. — Misérable! misérable! dit le parti de la prudence, c'est bientôt dit; et les soixante-sept jours que le rhumatisme m'a retenu au lit l'an passé? . . . Que le diable l'emporte! il faut savoir nager quand on est marinier.»

Je marchais fort vite vers l'École militaire. Tout à coup une voix me dit: «Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche.» Ce mot me fit ressauter. «Ah! ceci est sérieux» me dis-je; et je me mis à courir vers la Seine. En arrivant au bord, jeter habit, bottes et pantalon ne fut qu'un mouvement. J'étais le plus heureux des hommes. «Non, Louaut n'est pas un lâche, non, non!» me disais-je, à haute voix.

Le fait est que je sauvai l'homme, sans difficulté, qui se noyait sans moi. Je le fis porter dans un lit bien chaud; il reprit bientôt la parole.

Alors je commençai à avoir peur pour moi. Je me fis mettre, à mon tour, dans un lit bien chauffé, et je me fis frotter tout le corps avec de l'eau-de-vie et de la flanelle. Mais en vain: tout cela n'a rien fait, le rhumatisme est revenu; à la vérité, pas aigu comme l'an passé. Je ne suis pas trop malade; le diable, c'est que personne ne venant me voir, je m'ennuie ferme . . .

Q'est-ce qui m'a fait faire ma belle action? Ma foi, c'est la peur du mépris, c'est cette voix qui me dit: Lieutenant Louaut, vous êtes un lâche! Ce qui me frappa, c'est que la voix, cette fois-là, ne me tutoyait pas. Vous êtes un lâche! Dès que j'eus compris que je pouvais sauver ce maladroit, cela devint un devoir pour moi. Je me serais méprisé moi-même, si je ne me fusse jeté à l'eau . . .



Honoré de Balzac

(1799—1850.)

1. La mort de l'avare.

Grandet, tonnelier et vigneron de Saumur, très riche et très avare a vécu chichement entre sa fille Eugénie et sa servante Nanon. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, il est pris par une paralysie qui fait de rapides progrès.

La mort de cet homme ne contrasta point avec sa vie. Dès le matin, il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le bâillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille et veillait à ce qu'elle plaçât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la

porte. Puis il revenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placé dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps. D'ailleurs, son vieil ami le notaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son neveu le président, si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions: il venait tous les jours se mettre aux ordres de Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux prés, aux vignes, vendait des récoltes, et transmutait tout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs empilés dans le cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon:

— Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas.

Quand il pouvait ouvrir les yeux, où toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors, en disant à sa fille:

— Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui dénotait une sorte de peur panique.

— Oui, mon père.

— Veille à l'or! . . . mets de l'or devant moi!

Eugénie lui étalait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

— Ça me réchauffe! disait-il quelquefois en laissant paraître sur la figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser l'image du Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir, et ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugénie, qu'il ne voyait pas, quoiqu'elle fût agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

— Mon père, bénissez-moi, demanda-t-elle.

— Aie bien soin de tout! Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il.

2. Une servante de province.

La grande Nanon, ainsi nommée à cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait à Grandet depuis trente-cinq ans.

A l'âge de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure était repoussante; et certes ce sentiment était bien injuste: sa figure eût été fort admirée sur les épaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'à propos. Forcée de quitter une ferme incendiée où elle gardait les vaches, elle vint à Saumur, où elle chercha du service, animée de ce robuste courage qui ne se refuse à rien. M. Grandet pensait alors à se marier, et voulait déjà monter son ménage. Il avisa cette fille, rebutée de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualité de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une créature femelle taillée en Hercule, plantée sur ses pieds comme un chêne de soixante ans sur les racines, forte des hanches, carrée du dos, ayant des mains de charretier et une probité rigoureuse. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'épouvantèrent le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'âge où le cœur tressaille. Il vêtit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la grande Nanon pleura secrètement de joie, et s'attacha sincèrement au tonnelier, qui, d'ailleurs, l'exploita féodalement. Nanon faisait tout: elle faisait la cuisine, elle faisait les buées, elle allait laver le linge à la Loire, le rapportait sur ses épaules; elle se levait au jour, se couchait tard; faisait manger à tous les vendangeurs pendant les récoltes, surveillait les halieboteurs; défendait, comme un chien fidèle, le bien de son maître; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obéissait sans murmure à ses fantaisies les plus saugrenues. Lors de la fameuse année 1811, dont la récolte coûta des peines inouïes, après vingt ans de service, Grandet résolut de donner sa vieille montre à Nanon, seul présent qu'elle reçut jamais de lui. Quoiqu'il lui abandonnât ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considérer le profit trimestriel des souliers de Grandet comme un cadeau, tant ils étaient usés. La nécessité rendit cette pauvre fille si avare, que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Nanon s'était laissé mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqûres ne la piquaient plus. Si Grandet

coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas; elle participait gaiement aux profits hygiéniques que procurait le régime sévère de la maison, où jamais personne n'était malade.

Puis la Nanon faisait partie de la famille: elle riait quand riait Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Combien de douces compensations dans cette égalité! Jamais le maître n'avait reproché à la servante ni l'alberge ou la pêche de vigne, ni les prunes ou les brugnonns mangés sous l'arbre.

— Allons, régale-toi, Nanon, lui disait-il dans les années où les branches pliaient sous les fruits, que les fermiers étaient obligés de donner aux cochons.



Gustave Flaubert

(1821—1880.)

1. Une noce en Normandie.

Charles Bovary médecin de campagne épouse Emma Rouault, fille d'un cultivateur aisé.

Les conviés arrivèrent de bonne heure dans des voitures, carrioles à un cheval, chars à bancs à deux roues, vieux cabriolets sans capote, tapissières à rideaux de cuir, et les jeunes gens des villages les plus voisins dans des charrettes où ils se tenaient debout, en rang, les mains appuyées sur les ridelles pour ne pas tomber, allant au trot et secoués dur. Il en vint de dix lieues loin, de Goderville, de Normánville et de Cany. On avait invité tous les parents des deux familles, on s'était raccommoé avec les amis brouillés, on avait écrit à des connaissances perdues de vue depuis longtemps.

De temps à autre, on entendait des coups de fouet derrière la haie; bientôt la barrière s'ouvrait: c'était une carriole qui entraît. Galopant jusqu'à la première marche du perron, elle s'y arrêtait court, et vidait son monde, qui sortait par tous les côtés en se frottant les genoux et en s'étirant les bras. Les dames, en bonnet, avaient des robes à la façon de la ville, des chaînes de montre en or, des pèlerines à bouts croisés dans la ceinture, ou de petits fichus de couleur attachés dans le dos

avec une épingle, et qui leur découvraient le cou par derrière. Les gamins, vêtus pareillement à leurs papas, semblaient incommodés par leurs habits neufs (beaucoup même étrennèrent ce jour-là la première paire de bottes de leur existence), et l'on voyait à côté d'eux, ne soufflant mot dans la robe blanche de sa première communion rallongée pour la circonstance, quelque grande fillette de quatorze ou seize ans, leur cousine ou leur sœur ainée sans doute, rougeaude, ahurie, les cheveux gras de pommade à la rose, et ayant bien peur de salir ses gants. Comme il n'y avait point assez de valets d'écurie pour dételer toutes les voitures, les messieurs retroussaient leurs manches et s'y mettaient eux-mêmes. Suivant leur position sociale différente, ils avaient des habits, des redingotes, des vestes, des habits-vestes; — bons habits, entourés de toute la considération d'une famille, et qui ne sortaient de l'armoire que pour les solennités; redingotes à grandes basques flottant au vent, à collet cylindrique, à poches larges comme des sacs; vestes de gros drap, qui accompagnaient ordinairement quelque casquette cerclée de cuivre à sa visière; habits-vestes très courts, ayant dans le dos deux boutons rapprochés comme une paire d'yeux, et dont les pans semblaient avoir été coupés à même un seul bloc, par la hache du charpentier. Quelques-uns encore (mais ceux-là, bien sûr, devaient dîner au bas bout de la table) portaient des blouses de cérémonie, c'est-à-dire dont le col était rabattu sur les épaules, le dos froncé à petits plis et la taille attachée très bas par une ceinture cousue.

Et les chemises sur les poitrines bombaient comme des cuirasses! Tout le monde était tondu à neuf, les oreilles s'écartaient des têtes, on était rasé de près; quelques-uns même qui s'étaient levés dès avant l'aube, n'ayant pas vu clair à se faire la barbe, avaient des balafres en diagonale sous le nez, ou, le long des mâchoires, des pelures d'épiderme larges comme des écus de trois francs, et qu'avait enflammées le grand air pendant la route, ce qui marbrait un peu de plaques roses toutes ces grosses faces blanches épanouies . . .

2. Les comices agricoles d'Yonville-l'Abbaye.

Ils arrivèrent, en effet, ces fameux comices! Dès le matin de la solennité, tous les habitants, sur leurs portes, s'entretenaient des préparatifs; on avait enguirlandé de lierres le fronton de la

mairie; une tente dans un pré était dressée pour le festin, et au milieu de la Place, devant l'église, une espèce de bombarde devait signaler l'arrivée de M. le Préfet et le nom des cultivateurs lauréats. La garde nationale de Buchy (il n'y en avait point à Yonville) était venue s'adjoindre au corps des pompiers, dont Binet était le capitaine. Il portait ce jour-là un col encore plus haut que de coutume; et, sanglé dans sa tunique, il avait le buste si roide et immobile, que toute la partie vitale de sa personne semblait être descendue dans ses deux jambes, qui se levaient en cadence, à pas marqués, d'un seul mouvement.

Plusieurs bourgeois, dès la veille, avaient lavé leurs maisons; des drapeaux tricolores pendaient aux fenêtres entr'ouvertes, tous les cabarets étaient pleins; et, par le beau temps qu'il faisait, les bonnets empesés, les croix d'or et les fichus de couleur paraissaient plus blancs que neige, miroitaient au soleil clair, et relevaient de leur bigarrure éparpillée la sombre monotonie des redingotes et des bourgerons bleus. Les fermières des environs retiraient, en descendant de cheval, la grosse épingle qui leur serrait autour du corps leur robe retroussée, de peur des taches; et les maris, au contraire, afin de ménager leurs chapeaux, gardaient par dessus des mouchoirs de poche, dont ils tenaient un angle entre les dents . . .

La foule arrivait dans la grande rue par les deux bouts du village. Il s'en dégorgeait des ruelles, des allées, des maisons, et l'on entendait de temps à autre retomber le marteau des portes, derrière les bourgeoises en gants de fil, qui sortaient pour aller voir la fête. Ce que l'on admirait surtout, c'étaient deux longs ifs couverts de lampions qui flanquaient une estrade où s'allaient tenir les autorités; et il y avait de plus, contre les quatre colonnes de la mairie, quatre manières de gaules, portant chacune un petit étendard de toile verdâtre, enrichi d'inscriptions en lettres d'or. On lisait sur l'un: «Au Commerce»; sur l'autre: «A l'Agriculture»; sur le troisième: «A l'Industrie»; et sur le quatrième: «Aux Beaux-Arts».

Le pré commençait à se remplir, et les ménagères vous heurtaient avec leurs grands parapluies, leurs paniers et leurs bambins. Souvent il fallait se déranger devant une file de campagnardes, servantes en bas bleus, à souliers plats, à bagues d'argent, et qui sentaient le lait quand on passait près d'elles. Elles marchaient en se tenant par la main, et se répandaient ainsi sur toute la prairie, depuis la ligne des trembles jusqu'à la tente du banquet. Mais c'était le moment de l'examen, et les cultivateurs, les uns après les autres,

entraient dans une manière d'hippodrome que formait une longue corde portée par des bâtons.

Les bêtes étaient là, le nez tourné vers la ficelle, et alignant confusément leurs croupes inégales. Des porcs assoupis enfonçaient en terre leur groin; des brebis bêlaient; les vaches, un jarret replié, étalaient leur ventre sur le gazon, et, ruminant lentement, clignaient leurs paupières lourdes sous les mouchérons qui bourdonnaient autour d'elles . . . Cependant, entre les deux rangées, des messieurs s'avançaient d'un pas lourd, examinant chaque animal, puis se consultaient à voix basse. L'un d'eux, qui semblait le plus considérable, prenait, tout en marchant, des notes sur un album. C'était le président du jury.



Edmond Goncourt . . . Jules Goncourt

(1822—1896.)

(1830—1870.)

L'hôpital.

La salle est haute et vaste. Elle est longue, et se prolonge dans une ombre où elle s'enfonce sans finir.

Il fait nuit. Deux poêles jettent par leur porte ouverte une lueur rouge. De distance en distance des veilleuses, dont la petite flamme décroît à l'œil, laissent tomber une trainée de feu sur le carreau luisant. Sous leurs lueurs douteuses et vacillantes, les rideaux blanchissent confusément à droite et à gauche contre les murs, des lits s'éclairent vaguement, des files de lits apparaissent à demi que la nuit laisse deviner. A un bout de la salle, dans les profondeurs noires, quelque chose semble pâlir, qui a l'apparence d'une vierge de plâtre.

L'air est tiède, d'une tiédeur moite. Il est chargé d'une odeur fade, d'un goût écœurant de cérat échauffé et de graine de lin bouillie.

Tout se tait. Rien ne bruit, rien ne remue. La nuit dort, le silence plane. A peine si, de loin en loin, il sort de l'ombre immobile et muette un frissement de draps, un bâillement étouffé, une plainte éteinte, un soupir . . . Puis la saïlle retombe dans une paix sourde et mystérieuse.

Là-bas, où une lampe à bec est posée, à côté d'un petit livre de prières, sur une chaise dont elle éclaire la paille, une grosse fille qui a les deux pieds appuyés au bâton de la chaise

se lève, les cheveux ébouriffés par le sommeil, du grand fauteuil recouvert avec un drap blanc, où elle se tenait somnolente. Elle passe, comme une silhouette, sur la lumière de la lampe, va à un poêle, prend la pointe de fer posée sur la cendre chaude, remue et tracasse deux ou trois fois le charbon de terre, revient à son fauteuil, repose ses pieds sur le bâton de la chaise, et s'allonge de côté.

Le feu, avivé, rayonne plus rouge. Dans leur godet de verre allongé, pendu à deux branches de fer arrondies, les veilleuses s'éteignent et se raniment. Leur lumignon se lève et s'abaisse, comme un souffle, sur l'huile lumineuse et transparente. Le fumivore, qui se balance à leur flamme mobile, projette sur les poutrelles du plafond une ombre énorme dont le cercle s'agite et remue sans cesse. Au-dessous, à droite et à gauche, la lumière coule mollement, du verre suspendu, sur le pied des lits, sur la bande de toile froncée qui les couronne, sur les rideaux dont elle jette l'ombre en écharpe au travers d'un corps pelotonné sous une couverture. Les formes, les lignes s'ébauchent en tremblant dans le demi-jour incertain qui les baigne, tandis qu'entre les lits, les fenêtres hautes, mal voilées par les rideaux, laissent passer la clarté bleuâtre d'une belle nuit d'hiver, sereine et glacée.

De veilleuse en veilleuse, la perspective s'éloigne, les images s'effacent et se confondent. Aux endroits où la clarté de l'une cesse et où la clarté de celle qui suit ne luit pas encore, de grandes ombres noires se lèvent toutes droites et se joignent au plafond, mettant la nuit aux deux côtés de la salle. Au delà, l'œil perçoit encore une confuse blancheur; puis la nuit revient, une nuit opaque où tout disparaît.

Au plus épais de l'ombre, au fond, tout au fond de la salle, une petite lueur tressaille, un point de feu paraît. Une lumière qui sort du lointain, marche et grandit, comme une lumière perdue dans une campagne noire vers laquelle on va la nuit. La lumière approche, elle est derrière la grande porte vitrée qui ferme la salle et la sépare d'une autre; elle en dessine l'arceau, elle en éclaire le vitrage; la porte s'ouvre: on distingue une chandelle, — et deux femmes toutes blanches.

«Ah! la ronde de la Mère . . .» murmure à demi-voix une malade à moitié endormie, qui ferme des yeux à la lumière et se retourne de l'autre côté.

Les deux femmes en blanc passent lentement et doucement. Elles vont d'un pas si léger que leur pied ne fait pas même sur

le carreau le bruit d'un glissement. Elles avancent, avec la chandelle devant elles, ainsi que des ombres dans un rayon.

Celle qui se tient du côté des lits marche les mains croisées devant elle. Elle est jeune. Sa figure a une douceur calme, un de ces sourires de paix que le rêve met en silence sur un visage qui dort. Elle porte sur la tête le voile blanc des novices. Sa robe molletonneuse, et que jaunissent à leur contraste les blancheurs froides de la percale et de la toile des lits, est la robe blanche des Sœurs de Saint-Augustin.

Emile Zola

(1840—1902.)

L'Émeute.

Une bande de grévistes s'en va aux fosses voisines pour tenter de débaucher les mineurs qui travaillent encore.

Les quatre kilomètres qui séparaient de Mirou furent franchis en une demi-heure, presque au pas de course, à travers la plaine interminable. Le canal, de ce côté, la coupait d'un long ruban de glace. Seuls les arbres dépouillés des berges, changés par la gelée en candélabres géants, en rompaient l'uniformité plate, prolongée et perdue dans le ciel de l'horizon, comme dans une mer. Une ondulation des terrains cachait Montsou et Marchiennes, c'était l'immensité nue. Ils arrivaient à la fosse, lorsqu'ils virent un porion se planter sur une passerelle du criblage, pour les recevoir. Tous connaissaient bien le père Guandieu, le doyen des porions de Montsou, un vieux tout blanc de peau et de poils, qui allait sur ses soixante-dix ans, un vrai miracle de belle santé dans les mines.

«Qu'est-ce que vous venez ficher par ici, tas de galvaudeux?» cria-t-il.

La bande s'arrêta. Ce n'était plus un patron, c'était un camarade; et un respect les retenait devant ce vieil ouvrier.

«Il y a des hommes au fond, dit Etienne, fais-les sortir.

— Oui, il y a des hommes, reprit le père Guandieu, il y en a bien six douzaines, les autres ont eu peur de vous, méchants bougres! . . . Mais je vous préviens qu'il n'en sortira pas un, ou que vous aurez affaire à moi!»

Des exclamations coururent, les hommes poussaient, les femmes avancèrent. Vivement descendu de la passerelle, le porion barrait la porte, maintenant.

Alors Maheu voulut intervenir.

«Vieux, c'est notre droit, comment arriverons-nous à ce que la grève soit générale, si nous ne forçons pas les camarades à être avec nous?» Le vieux demeura un moment muet. Evidemment, son ignorance en matière de coalition égalait celle du haveur. Enfin, il répondit:

«C'est votre droit, je ne dis pas. Mais moi, je ne connais que la consigne . . . Je suis seul, ici. Les hommes sont au fond pour jusqu'à trois heures, et ils y resteront jusqu'à trois heures.»

Les derniers mots se perdirent dans des huées. On le menaçait du poing, déjà les femmes l'assourdissaient, lui soufflaient leur haleine chaude à la face. Mais il tenait bon, la tête haute, avec sa barbiche et ses cheveux d'un blanc de neige; et le courage enflait tellement sa voix, qu'on l'entendait distinctement, par-dessus le vacarme.

«Vous ne passerez pas! . . . Aussi vrai que le soleil nous éclaire, j'aime mieux crever que de laisser toucher aux câbles . . . ne poussez donc plus . . .»

Il y eut un frémissement, la foule recula, saisie. Lui continuait.

« . . . Moi, je ne suis qu'un ouvrier comme vous autres. On m'a dit de garder, je garde.»

Et son intelligence n'allait pas plus loin, au père Guandieu, raidi dans son entêtement du devoir militaire, le crâne étroit, l'œil éteint par la tristesse noire d'un demi-siècle de fond. Les camarades le regardaient, remués, ayant quelque part en eux l'écho de ce qu'il leur disait, cette obéissance du soldat, la fraternité et la résignation dans le danger . . . Une grande secousse remporta la bande. Tous avaient tourné le dos, la galopade reprenait sur la route droite, filant à l'infini, au milieu des terres.

Guy de Maupassant

(1850—1893.)

1. Au bord de la mer.

La mer fouette la côte de sa vague courte et monotone. De petits nuages blancs passent vite à travers le grand ciel bleu,

emportés par le vent rapide, comme des oiseaux; et le village, dans le pli du vallon qui descend vers l'océan, se chauffe au soleil.

Tout à l'entrée, la maison des Martin-Lévesque, seule, au bord de la route. C'est une petite demeure de pêcheur, aux murs d'argile, au toit de chaume empanaché d'iris bleus. Un jardin, large comme un mouchoir, où poussent des oignons, quelques choux, du persil, du cerfeuil, se carre devant la porte. Une haie le clôt le long du chemin.

L'homme est à la pêche et la femme, devant la loge, répare les mailles d'un grand filet brun, tendu sur le mur ainsi qu'une immense toile d'araignée. Une fillette de quatorze ans, à l'entrée du jardin, assise sur une chaise de paille penchée en arrière et appuyée du dos à la barrière, raccommode du linge, du linge de pauvre, rapiécé, repris déjà. Une autre gamine, plus jeune d'un an, berce dans ses bras un enfant tout petit, encore sans gestes et sans parole; et deux mioches de deux ou trois ans, le derrière dans la terre, nez à nez, jardinent de leurs mains maladroites et se jettent des poignées de poussière dans la figure.

Personne ne parle. Seul, le moutard, qu'on essaie d'endormir, pleure d'une façon continue, avec une petite voix aigre et frêle. Un chat dort sur la fenêtre, et des giroflées épanouies font, au pied du mur, un beau bourrelet de fleurs blanches sur qui bourdonnent un peuple de mouches.

2. Une ferme normande.

I.

On entra dans la ferme. La cuisine, enfumée, était haute et vaste. Les cuivres et les faïences brillaient, éclairés par les reflets de l'âtre. Un chat dormait sur une chaise; un chien dormait sous la table. On sentait là dedans le lait, la pomme, la fumée, et cette odeur innommable des vieilles maisons paysannes, odeur du sol, des murs, des meubles, odeur des vieilles soupes répandues, des vieux lavages et des vieux habitants, odeur des bêtes et des gens mêlés, des choses et des êtres, odeur du temps, du temps passé.

II.

Je ressortis pour regarder la cour. Elle était très grande, pleine de pommiers antiques, trapus et tortus, et couverts de

fruits, qui tombaient dans l'herbe, autour d'eux. Dans cette cour, le parfum normand des pommes était aussi violent que celui des orangers fleuris sur les rivages du Midi.

Quatre lignes de hêtres entouraient cette enceinte. Ils étaient si hauts, qu'ils semblaient atteindre les nuages, à cette heure de la nuit tombante, et leurs têtes, où passait le vent du soir, s'agitaient et chantaient une plainte interminable et triste.

3. Deux pêcheurs.

Chaque dimanche, Morissot partait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. Il prenait le chemin de fer d'Argenteuil, descendait à Colombes, puis gagnait à pied l'île Marante. A peine arrivé en ce lieu de ses rêves, il se mettait à pêcher; il pêchait jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche, il rencontrait là un petit homme replet et jovial, M. Sauvage, mercier, rue Notre-Dame-de-Lorette, autre pêcheur fanatique. Ils passaient souvent une demi-journée côte à côte, la ligne à la main et les pieds ballants au-dessus du courant; et ils s'étaient pris d'amitié l'un pour l'autre.

En certains jours, ils ne parlaient pas. Quelquefois, ils causaient; mais ils s'entendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques.

Au printemps, le matin, vers deux heures, quand le soleil, rajeuni, faisait flotter sur le fleuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enragés pêcheurs une bonne chaleur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin: «Hein! quelle douceur!» Et M. Sauvage répondait: «Je ne connais rien de meilleur.» Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer.

A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel, ensanglanté par le soleil couchant, jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourrait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu les deux amis et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait, en souriant, Morissot, et prononçait: «Quel spectacle!» Et Morissot, émerveillé, répondait, sans quitter des yeux son flotteur: «Cela vaut mieux que le boulevard, hein?»

Alphonse Daudet

(1840—1897.)

1. La chèvre de M. Seguin.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire!

Comment! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser . . . Mais regarde-toi, malheureux garçon! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo . . . Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile! fais-toi chroniqueur! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant,*) et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette.

Non? Tu ne veux pas? . . . Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout . . . Eh bien, écoute, écoute un peu l'histoire de la chèvre de M. Seguin. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre. — —

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait:

— C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie, la petite chèvre de M. Seguin! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une huppelande! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda tu te rappelles, Gringoire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuëlle. Un amour de petite chèvre. . .

*) Nom d'un restaurateur bien connu à Paris.

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya. —

Un jour, elle se dit en regardant la montagne:

— Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou! . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos! . . . Les chèvres, il leur faut du large.

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant Mè! . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était. . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

— Ecoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu! . . . Elle aussi! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre:

— Comment Blanquette, tu veux me quitter!

Et Blanquette répondit:

— Oui, monsieur Seguin:

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh! non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde!

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut! qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne. . . Que feras-tu quand il viendra? . . .

— Je lui donnerai de coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi. . . Tu sais bien, la vieille

Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit. . . puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre! Pauvre Renaude! . . . Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine! . . . dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger. . . Eh bien, non, . . . je te sauverai malgré toi, coquinel! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla. . .

Tu ris, Gringoire? Parbleu! je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin. . . Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu. . . rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise. . . C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher! . . . Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes. . . C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc! . . . De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux! . . .

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes. . . Puis, tout à coup elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buisnières, tantôt sur un pic, tantôt, au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout. . . On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil. . . Une fois, s'avançant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit, dit-elle; comment ai-je pu tenir là dedans?

Pauvrette! de se voir si haut perchée, elle se croyait aussi grande que le monde. . .

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants. . . Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois, à pelage noir, eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui coulent invisibles dans la mousse. — —

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette; c'était le soir. . .

— Déjà! dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste. . . Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit, . . puis ce fut un long hurlement dans la montagne:

— Hou! hou!

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé. . . Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou! hou! . . . faisait le loup.

— Reviens! reviens! . . . criait la trompe.

Blanquette eut envie de rentrer, mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus. . .

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. . . C'était le loup. —

Enorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

— Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue. . . Un moment en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était. . . Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude. . .

Aloès le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; et puis elle retournait au combat, la bouche pleine. . . Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait:

— Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube. . .

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents. . . Une lueur pâle parut dans l'horizon. . . Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

— Enfin! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang. . .

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea. —
Adieu, Gringoire!

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de la chèvre de monsieur Seguin, qui se

battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin, le loup l'a mangée.

Tu m'entends bien, Gringoire :

Et puis le matin le loup l'a mangée.

Le Sous-Préfet aux Champs.

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre . . . Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées :

— Messieurs et chers administrés . . .

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite :

— Messieurs et chers administrés . . . la suite du discours ne vient pas.

La suite du discours ne vient pas . . . Il fait si chaud dans cette calèche! . . . A perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi . . . L'air est embrasé . . . et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre . . . Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

— Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet; pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres . . .

M. le sous-préfet est séduit; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine . . . Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette

en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon . . . Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

A voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent . . . Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

— C'est un artiste! dit la fauvette.

— Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il à une culotte d'argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

— Ni un artiste ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture . . . Je sais ce que c'est: c'est un sous-préfet!

Et tout le petit bois va chuchotant:

— C'est un sous-préfet! c'est un sous-préfet!

— Comme il est chauve! remarque une alouette à grande huppe.

Les violettes demandent:

— Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond:

— Pas du tout!

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là . . . Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie:

— Messieurs et chers administrés . . .

— Messieurs et chers administrés, dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie . . .

Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regard en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin:

— A quoi bon?

— Comment! à quoi bon? dit le sous-préfet, qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle:

— Messieurs et chers administrés . . .

— Messieurs et chers administrés . . ., a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement:

— Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon?

Et les sources lui font sous la mousse une musique divine; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours . . . M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois:

— Messieurs et chers administrés . . . Messieurs et chers admî . . . Messieurs et chers . . .

Puis il envoie les administrés au diable; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles! . . . Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur . . . M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas; . . . et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.



Pierre Loti

(1850—1923.)

Les Pêcheurs d'Islande.

Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Le gîte, trop bas pour leurs tailles, s'effilait par un bout, comme l'intérieur d'une grande mouette vidée; il oscillait faiblement, en rendant une plainte monotone, avec une lenteur de sommeil.

Dehors, ce devait être la mer et la nuit, mais on n'en savait trop rien : une seule ouverture coupée dans le plafond était fermée par un couvercle en bois, et c'était une vieille lampe suspendue qui les éclairait en vacillant.

Il y avait du feu dans un fourneau ; leurs vêtements mouillés séchaient, en répandant de la vapeur qui se mêlait aux fumées de leurs pipes de terre.

Leur table massive occupait toute leur demeure ; elle en prenait très exactement la forme, et il restait juste de quoi se couler autour pour s'asseoir sur des caissons étroits scellés aux murailles de chêne. De grosses poutres passaient au-dessus d'eux, presque à toucher leurs têtes ; et, derrière leurs dos, des couchettes qui semblaient creusées dans l'épaisseur de la charpente s'ouvraient comme les niches d'un caveau pour mettre les morts. Toutes ces boiseries étaient grossières et frustes, imprégnées d'humidité et de sel ; usées, polies par les frottements de leurs mains.

Ils avaient bu, dans leurs écuelles, du vin et du cidre, aussi la joie de vivre éclairait leurs figures, qui étaient franches et braves. Maintenant ils restaient attablés et devisaient, en breton, sur des questions de mariages.

Contre un panneau du fond, une sainte vierge en faïence était fixée sur une planchette, à une place d'honneur. Elle était un peu ancienne, la patronne de ces marins, et peinte avec un art encore naïf. Mais les personnages en faïence se conservent beaucoup plus longtemps que les vrais hommes ; aussi sa robe rouge et bleue faisait encore l'effet d'une petite chose très fraîche au milieu de tous les gris sombres de cette pauvre maison de bois. Elle avait dû écouter plus d'une ardente prière, à des heures d'angoisses ; on avait cloué à ses pieds deux bouquets de fleurs artificielles et un chapelet.

Ces cinq hommes étaient vêtus pareillement, un épais tricot de laine bleue serrant le torse et s'enfonçant dans la ceinture du pantalon ; sur la tête, l'espèce de casque en toile goudronnée qu'on appelle suroit (du nom de ce vent de sud-ouest qui dans notre hémisphère amène les pluies.)

Ils étaient d'âges divers. Le capitaine pouvait avoir quarante ans ; trois autres de vingt-cinq à trente. Le dernier, qu'ils appelaient Sylvestre ou Lurlu, n'en avait que dix-sept. Il était déjà un homme, pour la taille et la force ; une barbe noire, très fine et très frisée, couvrait ses joues ; seulement il

avait gardé ses yeux d'enfant, d'un gris bleu, qui étaient extrêmement doux et tout naïfs.

Très près les uns des autres, faute d'espace, ils paraissaient éprouver un vrai bien-être, ainsi tapis dans leur gîte obscur.

Anatole France

(1840—1924.)

La Fée Imagination.

(Monsieur Sylvestre Bonnard, vieux savant, est assis à sa table de travail. Tout à coup, il voit apparaître, assise sur la Chronique de Nuremberg qu'il essaye de déchiffrer, une étrange petite personne, vêtue d'une robe de brocart d'or et d'argent et d'un manteau de velours. A la main elle tient une baguette de coudrier. Cette petite personne est la fée Imagination.)

— Monsieur Sylvestre Bonnard, me dit-elle, vous n'êtes qu'un cuistre. Je m'en étais toujours doutée. Le plus petit des marmots qui vont par les chemins avec un pan de chemise à la fente de leur culotte me connaît mieux que tous les gens à lunettes de vos Instituts et de vos Académies. Savoir n'est rien, imaginer est tout. Rien n'existe que ce qu'on imagine. Je suis imaginaire. C'est exister cela, je pense. On me rêve et je parais! Tout n'est qu'un rêve, et, puisque personne ne rêve de vous, Sylvestre Bonnard, c'est vous qui n'existez pas. Je charme le monde; je suis partout, sur un rayon de lune, dans le frisson d'une source cachée, dans le feuillage mouvant qui chante, dans les blanches vapeurs qui montent, chaque matin, du creux des prairies, au milieu des bruyères roses, partout! . . . On me voit, on m'aime. On soupire, on frissonne sur la trace légère de mes pas qui font chanter les feuilles mortes. Je fais sourire les petits enfants, je donne de l'esprit aux plus épaisses nourrices. Penchée sur les berceaux, je lutine, je console et j'endors, et vous doutez que j'existe! Sylvestre Bonnard, votre chaude douillette recouvre le cuir d'un âne.

Elle se tut; l'indignation gonflait ses fines narines et, tandis que j'admirais, malgré mon dépit, la colère héroïque de cette petite personne, elle promena ma plume dans l'encrier, comme un aviron dans un lac, et me la jeta au nez le bec en avant.

Je me frottai le visage que je sentis tout mouillé d'encre. Elle avait disparu. Ma lampe s'était éteinte; un rayon de lune

traversait la vitre et descendait sur la Chronique de Nuremberg. Un vent frais, qui s'était élevé sans que je m'en aperçusse, faisait voler plumes, papiers et pains à cacheter. Ma table était toute tachée d'encre. J'avais laissé ma fenêtre entr'ouverte pendant l'orage. Quelle imprudence!

Maurice Barrès

(1862—1923.)

Il est des lieux où souffle l'esprit.

Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse . . .

La Lorraine possède un de ces lieux inspirés. C'est la colline de Sion-Vaudemont, faible éminence sur une terre la plus usée de France, sorte d'autel dressé au milieu du plateau qui va des falaises champenoises jusqu'à la chaîne des Vosges. Elle porte sur l'une de ses pointes le clocher d'un pèlerinage à Marie, et sur l'autre la dernière tour du château d'où s'est envolé jusqu'à Vienne l'alérion des Lorraine-Habsbourgs. Dans tous nos cantons, dès que le terrain s'élève, le regard découvre avec saisissement la belle forme immobile, soit toute nette, soit voilée de pluie, de cette colline, posée sur notre vaste plateau comme une table de nos lois non écrites, comme un appel à la fidélité lorraine. Et sa présence inattendue jette dans un paysage agricole, sur une terre toute livrée aux menus soins de la vie pratique, un soudain soulèvement de mystère et de solitaire fierté . . .

En automne, la colline est bleue sous un grand ciel ardoisé, dans une atmosphère pénétrée par une douce lumière d'un jaune mirabelle. J'aime y monter par les jours dorés de septembre et me réjouir là-haut du silence, des heures unies, d'un ciel immense où glissent les nuages et d'un vent perpétuel qui nous frappe de sa masse.

Une église, un monastère, une auberge qui n'a de clients que les jours de pèlerinage, occupent l'une des cornes du croissant; à l'autre extrémité, le pauvre village de Vaudémont, avec les deux aiguilles de son clocher et de sa tour, se meurt

dans les débris romains et féodaux de son passé légendaire, petit point très net et prodigieusement isolé dans un grand paysage de ciel et de terre. Au creux, et pour ainsi dire au cœur de cette colline circulaire, un troisième village, Saxon, rassemble ses trente maisons aux toits brunâtres qui possèdent là tous leurs moyens de vivre: champs, vignes, vergers, chènevières et carrés de légumes. Sur la hauteur, c'est un plateau, une promenade de moins de deux heures à travers des chaumes et des petits bois, que la vue embrasse et dépasse pour jouir d'un immense horizon et de l'air le plus pur. Mais ce qui vit sur la colline ne compte guère et ne fait rien qu'approfondir la solitude et le silence. Ce qui compte et ce qui existe, où que nous menions nos pas en suivant la ligne de faite, c'est l'horizon et ce vaste paysage de terre et de ciel.

Si vous portez au loin votre regard, vous distinguez et dénombrez les vallons des Vosges et de l'Alsace; si vous le ramenez plus près sur la vaste plaine, elle vous étonne et, selon mon goût, vous charme par ses superbes plissements, par de longs mouvements de terrains pareils à des dunes. C'est un pays sans eau en apparence, mais où l'eau sourd et circule invisible. Des prairies qui s'égouttent, un ruisseau se forme et se débrouille vivement dans les rides enchevêtrées du terrain. Au fond de ravins sinueux, le Madon, l'Uvry, le Brenon développent en secret les beautés les plus touchantes, cependant qu'ils rafraîchissent une multitude de champs bombés et diversement colorés, des pâturages, des vignobles clairs, les blés dorés, de petits bois, des labours bruns où les raies de la charrue font un grave décor, des villages ramassés, parfois un cimetière aux tombes blanches sous les verts peupliers élancés. Sur le tout, sur cet ensemble où il n'est rien que d'éternel, règne un grand ciel voilé. Les appels d'un enfant ou d'un coq apportés de la plaine par le vent, le vol plané d'un épervier, le tintement d'un marteau qui là-bas redresse une faucille, le bruissement de l'air animent seuls cette immensité de silence et de douceur. Ce sont de paisibles journées faites pour endormir les plus dures blessures. Cet horizon où les formes ont peu de diversité nous ramène sur nous-mêmes en nous rattachant à la suite de nos ancêtres. Les souvenirs d'un illustre passé, les grandes couleurs fortes et simples du paysage, ses routes qui s'enfuient composent une mélodie qui nous remplit d'une longue émotion mystique. Notre cœur périssable, notre imagination si mouvante s'attachent à ce coteau d'éternité. Nos sentiments y rejoignent ceux de nos prédécesseurs, s'en

accroissent et croient y trouver une sorte de perpétuité. Il étale sous nos yeux une puissante continuité, des mœurs, des occupations d'une médiocrité éternelle; il nous remet dans la pensée notre asservissement à toutes les fatalités, cependant qu'il dresse au-dessus de nous le château et la chapelle, tous les deux faiseurs d'ordre, l'un dans le domaine de l'action, l'autre dans la pensée et dans la sensibilité. L'horizon qui cerne cette plaine, c'est celui qui cerne toute vie: il donne une place d'honneur à notre soif d'infini, en même temps qu'il nous rappelle nos limites. Voilà notre cercle fermé, le cercle d'où nous ne pouvons sortir, la vieille conception du travail manuel, du sacrifice militaire et de la méditation divine.

Romain Rolland

(Né en 1866.)

Le Fleuve et les Cloches.

(Le musicien Jean Christophe a habité pendant son enfance une petite ville d'Allemagne située près du Rhin.)

Le Fleuve . . . Les Clochers . . . Si loin qu'il se souvienne, — dans les lointains du temps, à quelque heure de sa vie que ce soit, — toujours leurs voix profondes et familières chantent . .

La nuit, — à demi endormi — Une pâle lueur blanchit la vitre . . . Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante: elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil, et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle comme une bête enragée qui veut mordre. La vocifération s'apaise: c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins, comme de claires clochettes, comme des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle, qui ne s'endort jamais! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore quand il sera couché dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau, et que baigne le Rhin . . .

Les cloches . . . Voici l'aube! Elles se répondent, dolentes, un peu tristes, amicales, tranquilles. Au son de leurs voix lentes, montent des essaims de rêves, rêves du passé, désirs, espoirs, regrets des êtres disparus, que l'enfant ne connut point, et que pourtant il fut, puisqu'il fut en eux, puisqu'ils revivent en lui. Des siècles de souvenirs vibrent dans cette musique. Tant de deuils, tant de fêtes! — Et, du fond de la chambre, il semble, en les entendant, qu'on voit passer les belles ondes sonores qui coulent dans l'air léger, les libres oiseaux et le souffle tiède du vent.

André Gide

(Né en 1869)

La porte Etroite.

Entrevue de Jérôme et d'Alissa.

«La Porte Etroite» analyse l'état douloureux d'une âme qui renonce à un bonheur trop facilement obtenu. Toute la vie d'Alissa est un effort vers la perfection. C'est ce effort constant qui seul peut donner le bonheur. «O Seigneur! Gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre! Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à vous mon bonheur! Si bienheureux qu'il soit, je ne puis souhaiter un état sans progrès. Je me figure la joie céleste, non comme une confusion en Dieu, mais comme un rapprochement infini, continu . . .»

(Journal d'Alissa.)

Jérôme aime sa cousine Alissa Bucolin et lui propose de se fiancer avec elle. Alissa croyant remarquer que sa sœur Juliette aime Jérôme, écrit à son cousin et refuse sa proposition, prétextant qu'elle est trop âgée pour lui. Aussitôt cette lettre reçue, Jérôme part pour Fongueusemare près du Havre, où les Bucolin ont leur maison de campagne afin d'avoir une entrevue avec Alissa.

. . . . J'errai assez longtemps dans le jardin à la recherche d'Alissa. Elle était au fond du verger, cueillant au pied d'un mur bas les premiers chrysanthèmes qui mêlaient leur parfum à celui des feuilles mortes de la hêtraie. L'air était saturé

d'automne. Le soleil ne tiédissait plus qu'à peine les espaliers mais le ciel était orientalement pur. Elle avait le visage encadré, caché presque au fond d'une grande coiffe zélandaise qu'Abel lui avait rapportée de voyage et qu'elle avait mise aussitôt. Elle ne se retourna pas d'abord à mon approche; mais un léger tressaillement qu'elle ne put réprimer m'avertit qu'elle avait reconnu mon pas; et déjà je me raidissais, m'encourageais contre ses reproches et la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard. Mais lorsque je fus assez près et que déjà, craintivement, je ralentissais mon allure, elle, sans d'abord tourner le front vers moi, mais le gardant baissé comme fait un enfant boudeur, tendit vers moi, presque en arrière, la main qu'elle avait pleine de fleurs, semblant m'inviter à venir. Et comme, au contraire, par jeu, à ce geste je m'arrêtai, elle, se retournant enfin fit vers moi quelques pas relevant son visage et je le vis plein de sourire. Comme éclairé par son regard, tout me parut soudain de nouveau simple, aisé, de sorte que, sans effort et d'une voix non changée je commençai:

— C'est ta lettre qui m'a fait revenir.

— Je m'en suis bien doutée, dit-elle, puis, émuissant par l'inflexion de sa voix l'aiguillon de sa réprimande: — et c'est bien là ce qui me fâche. Pourquoi as-tu mal pris ce que je disais? c'était pourtant bien simple . . .

(Et déjà tristesse et difficulté ne m'apparaissaient plus en effet qu'imaginaires, n'existaient plus qu'en mon esprit.) Nous étions heureux ainsi, je te l'avais bien dit; pourquoi t'étonner que je refuse, lorsque tu me proposes de changer?

En effet, je me sentais heureux auprès d'elle, si parfaitement heureux que ma pensée allait chercher à ne différer plus en rien de la sienne; et déjà je ne souhaitais plus rien au delà de son sourire et que de marcher avec elle, ainsi, dans un tiède chemin bordé de fleurs, en lui donnant la main.

— Si tu le préfères, lui dis-je gravement, résignant d'un coup tout autre espoir, et m'abandonnant au parfait bonheur de l'instant — si tu le préfères, nous ne nous fiancerons pas. Quand j'ai reçu ta lettre, j'ai bien compris du même coup que j'étais heureux en effet, et que j'allais cesser de l'être. Oh! rends-moi ce bonheur que j'avais; je ne puis pas m'en passer. Je t'aime assez pour t'attendre toute ma vie; mais, que tu doives cesser de m'aimer ou que tu doutes de mon amour, Alissa, cette pensée m'est insupportable.

— Hélas! Jérôme, je n'en puis pas douter — et sa voix en me disant cela était à la fois calme et triste; mais le sourire qui l'illuminait restait si sereinement beau que je prenais honte de mes craintes et de mes protestations; il me semblait alors que d'elles seules vint cet arrière son de tristesse que je sentais au fond de sa voix. Sans aucune transition je commençai à parler de mes projets, de mes études et de cette nouvelle forme de vie de laquelle je me promettais tant de profit

Nous étions assis à présent sur le cadre des châssis ouverts qui laissaient déborder au hasard d'énormes tiges de concombres dont les derniers fruits étaient cueillis. Alissa m'écoutait, me questionnait; jamais encore je n'avais senti sa tendresse plus attentive, ni son affection plus pressante. Crainte, souci, même le plus léger émoi s'évaporait dans son sourire, se résorbait dans cette intimité charmante comme les brumes dans le parfait azur du ciel Le soir vint.

— Allons! dit Alissa en m'embrassant, au moment de notre départ, plaisantant à demi, mais pourtant avec cet air de sœur aînée que peut-être ma conduite inconsidérée l'invitait à prendre et qu'elle prenait volontiers — Promets-moi maintenant de n'être plus si romanesque désormais. —



Georges Duhamel

(Né en 1884)

Visage.

Large front au dessin presque gracieux, regard profond et puéril, menton à fossette, moustache orgueilleuse, allègre amertume de la bouche, je me souviens de vous, visage français, bien que je ne vous aie pu voir qu'une seule seconde, à la lueur bondissante d'une allumette.

Le train qui va de Châlons à Sainte-Menehould remontait, tous feux éteints, dans la nuit d'automne; c'était en 1916. Le front de Champagne, calme alors, somnolait sur notre gauche du sommeil des cratères: un sommeil plein de cauchemars, de

sursauts et d'éclairs. Nous divisions les ténèbres, pénétrant lentement dans une campagne misérable, que l'on devinait encore enlaidie par le hideux appareil guerrier. Le petit train clopinait, ahanait, un peu hésitant, comme un aveugle qui connaît son chemin.

Je revenais de permission, j'étais souffrant et allongé sur une banquette. En face de moi, trois officiers causaient. Leurs voix étaient celles de jeunes hommes, leur expérience, militaire celle de vieillard. Ils rejoignaient leur régiment.

— Ce secteur, dit l'un d'eux, est calme en ce moment.

— A coup sûr, dit l'autre, nous voici tranquilles pour jusqu'au printemps.

Une sorte de silence suivit, harcelé par le claquement des rails sous les roues. Alors une voix mordante, juvénile, rieuse, dit presque bas :

— Oh! on nous fera sans doute faire encore une bêtise avant le printemps. . . .

Puis, sans transition, l'homme qui venait de parler ajouta :

Ce sera la douzième fois que j'irai à l'assaut. Mais j'ai toujours de la veine; je n'ai encore été blessé qu'une fois.

Ces deux phrases retentissaient encore à mes oreilles quand celui qui les avait prononcées, fit flamber une allumette et se mit à fumer. La lueur éclaira furtivement un charmant visage. L'homme appartenait à un corps réputé. Les insignes des suprêmes récompenses que l'on peut accorder aux jeunes officiers, luisaient sur sa vareuse d'ocre. Toute sa personne respirait un courage tranquille et raisonneur.

La nuit reprit possession de l'espace. Mais y aura-t-il jamais nuit épaisse assez pour me ravir l'image entrevue dans cet éclair? Y aura-t-il jamais silence assez pesant pour étouffer l'écho des deux petites phrases murmurées dans le bourdonnement du train?

J'y ai souvent songé depuis, chaque fois que, comme ce soir-là, plein d'angoisse et d'amour, je me suis tourné tour à tour vers le passé et vers l'avenir de ces Français, mes frères qui, en si grand nombre, ont accepté de mourir sans renoncer à exprimer ce qui leur tenait au cœur, de ces Français dont le monde connaît trop mal et la grandeur d'âme, et l'indomptable intelligence et la touchante naïveté. . . .



ANHANG.

Jean de La Fontaine.

(1621—1695)

1. Le Gland et la Citrouille.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Un villageois, considérant

Combien ce fruit est gros et sa tige menue:

«A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela?

Il a bien mal placé cette citrouille-là!

Eh parbleu! je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà;

C'eût été justement l'affaire:

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton curé;

Tout en eût été mieux: car pourquoi, par exemple,

Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit?

Dieu s'est mépris; plus je contemple

Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.»

Cette réflexion embarrassant notre homme:

«On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.»

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe: le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille, et, portant la main sur son visage,

Il trouve encor le gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage.

«Oh! oh! dit-il, je saigne! Et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu; sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.»
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

2. Le Meunier, son Fils et l'Âne.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata:
«Quelle farce,» dit-il, «vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.»
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure,
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
«Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.»
«Messieurs,» dit le meunier, «il vous faut contenter.»
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand, trois filles passant, l'une dit: «C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,

Fait le veau sur son âne et pense être bien sage.»
«Il n'est,» dit le meunier, «plus de veaux à mon âge;
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.»
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit: «Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.»
«Parbleu!» dit le meunier, «est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout.» Ils descendent tous deux.
L'âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit: «Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours: car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets!» —Le meunier repartit:
«Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête.» Il le fit, et fit bien.

3. Le Bûcheron et Mercure.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée, et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avait pas des outils à revendre:
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée:
«O ma cognée! ô ma pauvre cognée!

S'écriait-il; Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.»
Sa plainte fut de l'Olympe entendue;
Mercure vient. «Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.»
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: «Je n'y demande rien.»
Une d'argent succède à la première:
Il la refuse. Enfin une de bois.
«Voilà, dit-il, la mienne cette fois;
Je suis content si j'ai cette dernière.»
«Tu les auras, dit le dieu, toutes trois:
Ta bonne foi sera récompensée.» —
«En ce cas-là je les prendrai,» dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée:
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre:
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt: «La voilà!»
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.
Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr: cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.



Jean-Pierre Claris De Florian.

(1755—1794)

Le Grillon.

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs:
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,
Prenant, et quittant les plus belles.
«Ah!» disait le grillon, «que son sort et le mien
Sont différents! Dame Nature
Pour lui fit tout, et pour moi, rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas;
Autant vaudrait n'exister pas.»
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper;
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
«Oh! oh!» dit le grillon, «je ne suis plus fâché:
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché.»

Antoine Vincent Arnault.

(1766—1834)

La Feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien;

De son inconstante haleïne,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

François Andrieux.

(1759—1833)

Un Trait de Louis XII.

Je vais, ami lecteur, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici vous conter une histoire.
De ce Père du peuple on chérit la mémoire:
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excellence,
De battre un laboureur avait eu l'insolence.
Il mande le coupable; et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à diner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit: «Vous a-t-on fait grand'chère?
— On m'a bien servi, Sire, un superbe festin;
Mais je n'ai point diné: pour vivre il faut du pain.
— Allez, répond Louis avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire:
Puisqu'il vous faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
Songez à bien traiter ceux qui le font venir.»

François-Juste-Marie Raynouard.

(1761—1836)

La Mort des Templiers.

(Le Connétable de Châtillon à Philippe le Bel.)

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier.
Mais le grand-maître arrive; il monte, il les devance:
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré;
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
«Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie;
Français, souvenez-vous de nos derniers moments;
Nous sommes innocents, nous mourons innocents!
L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste;
Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
Et j'ose t'y citer, ô Pontife romain!
Encor quarante jours! . . . Je t'y vois comparaître.»
Chacun, en frémissant, écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit: «O Philippe, ô mon maître, ô mon roi!
Je te pardonne en vain, ta vie est condamnée:
Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année!»
Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence;
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher;
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête . . . Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse.
Tout à coup le feu brille: à l'aspect du trépas,
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques;
Plus la flamme montait, plus ce concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.

Votre envoyé paraît, s'écrie . . . Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé . . .
Mais il n'était plus temps . . . les chants avaient cessé.

Casimir Delavigne.

(1793—1843)

La Mort de Jeanne d'Arc.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite . . .
D'où vient ce bruit lugubre? Où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits,
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais?
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter un bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
«Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie.»
Lâches! que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes;
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête;
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.

Ainsi qu'une source affaiblie,
Près du lieu même où naît son cours,
Meurt en prodiguant ses secours
Au berger qui passe et l'oublie;
Ainsi, dans l'âge des amours,
Finit ta chaste destinée,
Et tu pérís abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours.

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et les compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice.
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Éteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut de tonnerre, un chevalier français.
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élançe; . . .
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé:
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? son bras est désarmé.

La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore: «O France! ô mon roi bien-aimé!»
Que faisait-il ce roi? Plongé dans la mollesse,
Tandis que le malheur réclamait son appui,
L'ingrat, il oubliait, aux pieds d'une maîtresse,
La vierge qui mourait pour lui!

Ah! qu'une page si funeste
De ce règne victorieux,
Pour n'en pas obscurcir le reste,
S'efface sous les pleurs qui tombent de nos yeux!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès:
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!



Pierre Jean Béranger.

(1780—1857)

1. Ma Vocation.

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit;
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;

De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchanté,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse
Est ma tâche ici-bas:
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas?
Quand un cercle m'enchanté,
Quand on se divertit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

2. Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France:
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure

Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine:
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure:
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leur corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

3. Adieux de Marie Stuart.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France, etc.



Victor Hugo.

(1802—1886)

Waterloo.

Le soir tombait; la lutte était ardente et noire.

Il avait l'offensive et presque la victoire;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit: Grouchy! — C'était Blucher!
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La déroute apparut au soldat qui s'émeut
Et se tordant les bras, cria: Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, tous éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! — En un clin d'œil
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit que fut la Grande Armée,
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants.

Alphonse Daudet.

(1840—1897)

La Vierge à la Crèche.

Dans ses langes blancs, fraîchement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus.
Lui gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait, et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges . . .
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

Étonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

«Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc.
Dormez; il est tard, la lampe est éteinte.
Votre front est rouge et vos membres las;
Dormez, mon amour, et dormez sans crainte.»
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

«Si quelques instants vous vous endormiez,
Les songes viendraient, en vol de ramiers,
Et feraient leurs nids sur vos deux paupières,
Ils viendront; dormez, doux Jésus.» — Hélas!
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.
Et Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils un front désolé:
Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
Votre mère pleure, ô mon bel ami . . .»
Des larmes coulaient de ses yeux; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.



François Coppée.

(1842—1903)

La Grève de Forgerons.

Mon histoire, messieurs les juges, sera brève.
Voilà. Les forgerons s'étaient tous mis en grève.
C'était leur droit. L'hiver était très dur; enfin,
Cette fois, le faubourg était las d'avoir faim.
Le samedi, le soir du paiement de semaine,
On me prend doucement par le bras, on m'emmène
Au cabaret; et, là, les plus vieux compagnons
— J'ai déjà refusé de vous livrer leurs noms —
Me disent: «Père Jean, nous manquons de courage;
Qu'on augmente la paye, ou sinon, plus d'ouvrage!
On nous exploite, et c'est notre unique moyen.
Donc, nous vous choisissons, comme étant le doyen,
Pour aller prévenir le patron, sans colère,
Que, s'il n'augmente pas notre pauvre salaire,
Dès demain, tous les jours sont autant de lundis.
Père Jean, êtes-vous notre homme?» Moi, je dis:
«Je veux bien, puisque c'est utile aux camarades.»
Mon président, je n'ai pas fait de barricades;
Je suis un vieux paisible, et me méfie un peu
Des habits noirs pour qui l'on fait le coup de feu.
Mais je ne pouvais pas leur refuser, peut-être.
Je prends donc la corvée, et me rends chez le maître;
J'arrive, et je le trouve à table; on m'introduit.
Je lui dis notre gêne et tout ce qui s'ensuit:
Le pain trop cher, le prix des loyers. Je lui conte
Que nous n'en pouvons plus; j'établis un long compte
De son gain et du nôtre, et conclus poliment
Qu'il pourrait, sans ruine, augmenter le paiement.
Il m'écouta tranquille, en cassant des noisettes,
Et me dit à la fin: «Vous, père Jean, vous êtes
Un honnête homme; et ceux qui vous poussent ici
Savaient ce qu'ils faisaient quand ils vous ont choisi.
Pour vous, j'aurai toujours une place à ma forge.
Mais sachez que le prix qu'ils demandent m'égorge,
Que je ferme demain l'atelier, et que ceux
Qui font les turbulents sont tous des paresseux.
C'est là mon dernier mot, vous pouvez le leur dire.»

Moi, je réponds :

«C'est bien, monsieur.»

Je me retire,

Le cœur sombre, et m'en vais rapporter aux amis
Cette réponse, ainsi que je l'avais promis.
Là-dessus, grand tumulte. On parle politique,
On jure de ne pas rentrer à la boutique;
Et, dam! je jure aussi, moi, comme les anciens.
Oh! plus d'un, ce soir-là, lorsque devant les siens
Il jeta sur un coin de table sa monnaie,
Ne dut pas, j'en réponds, se sentir l'âme gaie,
Ni sommeiller sa nuit tout entière, en songeant
Que de longtemps peut-être on n'aurait plus d'argent,
Et qu'il allait falloir s'accoutumer au jeûne.
— Pour moi, le coup fut dur; car je ne suis plus jeune
Et je ne suis pas seul. — Lorsque, rentré chez nous,
Je pris mes deux petits-enfants sur mes genoux,
— Mon gendre a mal tourné, ma fille est morte en couches —
Je regardai, pensif, ces deux petites bouches
Qui bientôt connaîtraient la faim; et je rougis
D'avoir ainsi juré de rester au logis.
Mais je n'étais pas plus à plaindre que les autres;
Et, comme on sait tenir un serment chez les nôtres,
Je me promis encor de faire mon devoir.
Ma vieille femme alors rentra de son lavoir,
Ployant sous un paquet de linge tout humide;
Et je lui dis la chose avec un air timide.
La pauvre n'avait pas le cœur à se fâcher;
Elle resta, les yeux fixés sur le plancher,
Immobile longtemps, et répondit :

«Mon homme,

Tu sais bien que je suis une femme économe.
Je ferai ce qu'il faut; mais les temps sont bien lourds,
Et nous avons du pain au plus pour quinze jours.»
Moi, je repris :

«Cela s'arrangera peut-être!»

Quand je savais qu'à moins de devenir un traître
Je n'y pouvais plus rien, et que les mécontents,
Afin de maintenir la grève plus longtemps,
Sauraient bien surveiller et punir les transfuges.
Et la misère vint. — O mes juges, mes juges!
Vous croyez bien que, même au comble du malheur,

Je n'aurais jamais pu devenir un voleur,
 Que rien que d'y songer, je serais mort de honte;
 Et je ne prétends pas qu'il faille tenir compte,
 Même au désespéré qui du matin au soir
 Regarde dans les yeux son propre désespoir,
 De n'avoir jamais eu de mauvaise pensée.
 Pourtant, lorsqu'au plus fort de la saison glacée
 Ma vieille honnêteté voyait — vivants défis —
 Ma vaillante compagne et mes deux petits-fils
 Grelotter tous les trois près du foyer sans flamme,
 Devant ces cris d'enfants, devant ces pleurs de femme,
 Devant ce groupe affreux de froid pétrifié,
 Jamais — j'en jure ici par ce Crucifié —
 Jamais dans mon cerveau sombre n'est apparue
 Cette action furtive et vile de la rue,
 Où le cœur tremble, où l'œil guette, où la main saisit.
 — Hélas! si mon orgueil à présent s'adoucit,
 Si je plie un moment devant vous, si je pleure,
 C'est que je les revois, ceux de qui tout à l'heure
 J'ai parlé, ceux pour qui j'ai fait ce que j'ai fait.
 Donc on se conduisit d'abord comme on devait:
 On mangea du pain sec, et l'on mit tout en gage.
 Je souffrais bien. Pour nous, la chambre, c'est la cage,
 Et nous ne savons pas rester à la maison.
 Voyez-vous! j'ai tâté depuis de la prison,
 Et je n'ai pas trouvé de grande différence.
 Puis ne rien faire, c'est encore une souffrance.
 On ne le croirait pas. Eh bien, il faut qu'on soit
 Les bras croisés par force; alors on s'aperçoit
 Qu'on aime l'atelier, et que cette atmosphère
 De limaille et de feu, c'est celle qu'on préfère.
 Au bout de quinze jours nous étions sans un sou.
 — J'avais passé ce temps à marcher comme un fou,
 Seul, allant devant moi, tout droit, parmi la foule,
 Car le bruit des cités vous endort et vous soûle,
 Et mieux que l'alcool fait oublier la faim.
 Mais, comme je rentrais une fois, vers la fin
 D'une après-midi froide et grise de novembre,
 Je vis ma femme assise en un coin de la chambre,
 Avec les deux petits serrés contre son sein;
 Et je pensai: «C'est moi qui suis leur assassin!»
 Quand la vieille me dit, douce et presque confuse:

«Mon pauvre homme, le Mont-de-Piété refuse
Le dernier matelas, comme étant trop mauvais.
Où vas-tu maintenant trouver du pain? —

— J'y vais,»

Répondis-je; et, prenant à deux mains mon courage,
Je résolus d'aller me remettre à l'ouvrage;
Et, quoique me doutant qu'on m'y repousserait,
Je me rendis d'abord dans le vieux cabaret
Où se tenaient toujours les meneurs de la grève.
— Lorsque j'entrai, je crus, sur ma foi, faire un rêve:
On buvait là, tandis que d'autres avaient faim,
On buvait! — Oh! ceux-là qui leur payaient ce vin
Et prolongeaient ainsi notre horrible martyre,
Qu'ils entendent encore un vieillard les maudire!
— Dès que vers les buveurs je me fus avancé,
Et qu'ils virent mes yeux rouges, mon front baissé,
Ils comprirent un peu ce que je venais faire;
Mais, malgré leur air sombre et leur accueil sévère,
Je leur parlai:

«Je viens pour vous dire ceci:

C'est que j'ai soixante ans passés, ma femme aussi,
Que mes deux petits-fils sont restés à ma charge,
Et que dans la mansarde où nous vivons au large,
— Tous nos meubles étant vendus — on est sans pain.
Un lit à l'hôpital, mon corps au carabin,
C'est un sort pour un gueux comme moi, je suppose;
Mais pour ma femme et mes petits c'est autre chose.
Donc, je veux retourner tout seul sur les chantiers.
Mais, avant tout, il faut que vous le permettiez
Pour qu'on ne puisse pas sur moi faire d'histoires.
Voyez! j'ai les cheveux tout blancs et les mains noires,
Et voilà quarante ans que je suis forgeron.
Laissez-moi retourner tout seul chez le patron.
J'ai voulu mendier: Je n'ai pas pu. Mon âge
Est mon excuse. On fait un triste personnage
Lorsqu'on porte à son front le sillon qu'a gravé
L'effort continuel du marteau soulevé,
Et qu'on veut aux passants tendre une main robuste.
Je vous prie à deux mains. Ce n'est pas trop injuste
Que ce soit le plus vieux qui cède le premier.
— Laissez-moi retourner tout seul à l'atelier.
Voilà tout. Maintenant, dites si ça vous fâche.»

Un d'entre eux fit vers moi trois pas et me dit: «Lâchel»
Alors j'eus froid au cœur, et le sang m'aveugla.
Je regardai celui qui m'avait dit cela.
C'était un grand garçon, blême aux reflets des lampes,
Un malin, un coureur de bals, qui sur les tempes,
Comme une fille, avait deux gros accroche-cœurs.
Il ricanait, fixant sur moi ses yeux moqueurs;
Et les autres gardaient un si profond silence
Que j'entendais mon cœur battre avec violence.
Tout à coup j'étreignis dans mes deux mains mon front
Et m'écriai:

«Ma femme et mes deux fils mourront.
Soit! Et je n'irai pas travailler. — Mais je jure
Que toi, tu me rendras raison de cette injure,
Et que nous nous battons, tout comme des bourgeois.
Mon heure? Sur-le-champ. — Mon arme? J'ai le choix;
Et, parbleu! ce sera le lourd marteau d'enclume,
Plus léger pour nos bras que l'épée ou la plume;
Et vous, les compagnons, vous serez les témoins.
Or çà, faites le cercle et cherchez dans les coins
Deux de ces bons frappeurs de fer courverts de rouille.
Et toi, vil insulteur de vieux, allons! dépouille
Ta blouse et ta chemise, et crache dans ta main.»
Farouche et me frayant des coudes un chemin
Parmi les ouvriers, dans un coin des murailles
Je choisis deux marteaux sur un tas de ferrailles,
Et, les ayant jugés d'un coup d'œil, je jetai
Le meilleur à celui qui m'avait insulté.
Il ricanait encor; mais, à toute aventure,
Il prit l'arme, et gardant toujours cette posture
Défensive:

«Allons, vieux, ne fais pas le méchant!»
Mais je ne répondis au drôle qu'en marchant
Contre lui, le gênant de mon regard honnête
Et faisant tourner au-dessus de ma tête
Mon outil de travail, mon arme de combat.
Jamais le chien couché sous le fouet qui le bat,
Dans ses yeux effarés et qui demandent grâce,
N'eut une expression de prière aussi basse
Que celle que je vis alors dans le regard
De ce louche poltron, qui reculait, hagard,
Et qui vint s'acculer contre le mur du bouge.

Mais il était trop tard, hélas! Un voile rouge,
Une brume de sang descendit entre moi
Et cet être pourtant terrassé par l'effroi,
Et d'un seul coup, d'un seul, je lui brisai le crâne.
Je sais que c'est un meurtre et que tout me condamne;
Et je ne voudrais pas vraiment qu'on chicanât
Et qu'on prît pour un duel un simple assassinat.
Il était à mes pieds, mort, perdant sa cervelle;
Et, comme un homme à qui tout à coup se révèle
Toute l'immensité du remords de Caïn,
Je restais là, cachant mes deux yeux sous ma main.
Alors les compagnons de moi se rapprochèrent,
Et voulant me saisir, en tremblant, me touchèrent.
Mais je les écartai d'un geste, sans effort,
Et leur dis: «Laissez-moi. Je me condamne à mort.»
Ils comprirent. Alors, ramassant ma casquette,
Je la leur présentai, disant, comme à la quête:
«Pour la femme et pour les petiots, mes bons amis!»
Et cela fit dix francs, qu'un vieux leur a remis.
Puis j'allai me livrer moi-même au commissaire.
A présent, vous avez un récit très sincère
De mon crime, et pouvez ne pas faire grand cas
De ce que vous diront messieurs les avocats.
Je n'ai même conté le détail de la chose
Que pour bien vous prouver que, quelquefois, la cause
D'un fait vient d'un concours d'événements fatal.
Les mioches aujourd'hui sont au même hôpital
Où le chagrin tua ma vaillante compagne.
Donc, que pour moi ce soit la Prison ou le Bâgne,
Ou même le Pardon, je n'en ai plus souci;
Et si vous m'envoyez à l'échafaud, merci!



La harangue.

Certain jour, le bon roi Henri,
Revenant d'assez long voyage,
Allait entrer à Montlhéri.

Eh! vite, eh! vite, à son passage
Accourent tous les habitants.
Le curé s'est mis à leur tête.
A le haranguer il s'apprête;
Mais, n'ayant eu que peu d'instants
Pour préparer ce qu'il doit dire,
Il se présente, et lui dit: «Sire,
Les habitants de Montlhéri
Sont charmés de vous voir ici.

— Bien! dit le vainqueur de la Ligue,
Votre harangue me plaît fort;
Mais je voudrais l'entendre encor;
Bis, si cela ne vous fatigue.
— Point du tout, Sire» Et sur-le-champ,
D'une voix plus ferme et plus nette,
Notre bon curé lui répète
Son court et naïf compliment.
«Encor mieux! dit le roi, j'ordonne
Que, pour ses indigents, l'on donne
Cent écus au digne pasteur.
— Bis, Sire! répond l'orateur.
— Ventre Saint-Gris! j'aime cet homme,
Dit le bon monarque en riant;
Eh bien, soit! Je double la somme.»
L'ordre s'exécute à l'instant;
Et pour terminer mon histoire,
Le roi, le curé, l'auditoire,
Tout le monde s'en fut content.



Henri-Frédéric Amiel.

(1821—1881)

Le Bon Camarade.

J'avais un camarade,
Le meilleur d'ici-bas.
Le tambour de bataille
Roulait, de même taille
Nous marquions même pas.

Un boulet dans l'air passe,
Est-ce pour moi, pour toi?
Lui, c'est lui qui succombe,
A mes côtés il tombe
Comme un lambeau de moi.

Vers moi sa main mourante
Se tend, je faisais feu.
A bientôt, mon fidèle,
Dans la paix éternelle,
Va, camarade, adieu.



Joseph Rouget de Lisle.

(1760—1836)

La Marseillaise.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes!
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons:
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

II.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs.
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs (*bis*)
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accents:
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire!
Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons:
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

III.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus. (*bis*)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons:
Marchons (*bis*), qu'un sang impur abreuve nos sillons!

Zur Erklärung der Lauttafel:

Probe einer Lautanalyse der französischen Prosasprache, als sichtbare Ergänzung zur Doegen-Lautplatte Nr. 138: «La chèvre de Monsieur Seguin» (Anfang).

Ausgemessen und dargestellt von Wilhelm Doegen.

Die beigegefügte Tafel zum Studium des Tonfalles führt den Schüler in die charakteristische Satzmelodie der französischen Prosasprache ein. Sie ist das Ergebnis des zum ersten Male aus dem Klangbild der Lautplatte gewonnenen elektro-oszillographischen Verfahrens. Daher kann sie auf Exaktheit Anspruch machen.*)

Die Tonfallkurve ist einmal, dem Auge sichtbar, graphisch dargestellt und ergänzt dann für das Ohr die von der Lautplatte gesprochene Sprachmelodie. Die Tafel gliedert sich in sechs wesentliche Teile:

1. Text in der französischen Schriftsprache.
2. Text in der Lautschrift.
3. Tempo des Sprechers, dargestellt durch die Zeitmesserlinie in Sekunden (insgesamt 3,35 Sek.).
4. Zeitdauer der vokalischen Lautformen, in Dezimalen einer Sekunde berechnet.
5. Lautstärke der vokalischen Lautformen, die durch Zahlen — 1 gleich dem geringsten, 4 gleich dem höchsten Grad der Druckstärke — verkörpert werden.

*) Wissenschaftlich Interessierte mögen vergleichen im Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, Jahrgang 1927, letzter Band: «Klangbild des englischen Dialektwortes <man>, zum ersten Male aus der Lautplatte gewonnen nach dem elektro-oszillographischen Verfahren». Hergestellt und bearbeitet von Wilhelm Doegen.

6. Intonationskurve. Die Lautbewegung wird erklärt aus a) der Lauthöhe, b) der Lautlänge, c) der Lautstärke.

Zu 6 a). Die Lauthöhen der Kurven werden bestimmt durch den Stimmumfang des Sprechers. Der Stimmumfang unseres Sprechers liegt zwischen 160 und 256 Lautschwingungen in der Sekunde. Die Horizontallinien geben in den verschiedenen Höhenlagen die Lauthöhen der vokalischen Laute an, die man aus der senkrechten Höhenskala, links, ablesen kann. Auf die Höhenbestimmung der konsonantischen Laute wurde verzichtet, einmal, um das Kurvenbild nicht zu verwirren, dann aber, weil sie für den praktischen Unterricht geringere Bedeutung hat.

Zu 6 b). Die Länge der vokalischen Laute wird durch die Länge der Horizontallinien bestimmt. Um das Ausmessen der Längen dem Beobachter zu ersparen, steht unter jeder vokalischen Lautform die genaue Zeitdauer, in Dezimalen von Sekunden ausgedrückt. Sie bedeutet die Zeitdauer, in der unser Sprecher die vokalischen Laute spricht. Man vergleiche hierzu Nr. 4 auf der Lauttafel.

Zu 6 c). Die Lautstärke wird durch die schwarzen Kreise, die inmitten der Lauthöhenlinien gesetzt sind, bezeichnet. Es ist auf den ersten Blick zu erkennen, daß 4 Grade von Druckstärken bei unserem Sprecher vorherrschen. Man unterscheidet die geringste Druckstärke: 1, der kleinste Kreis; — die geringe Druckstärke: 2, der kleine Kreis; — die mittlere Druckstärke: 3, der große Kreis; — die höchste Druckstärke: 4, der größte Kreis. — Man vergleiche hierzu den unter jedem vokalischen Laut angegebenen Grad der Druckstärke in Zahlen.

Zur Benutzung der Intonationstafel verwende man die Lautplatte mit dem Doegen-Lauthalter. Dann wird dem nur wenig geschulten Beobachter und Hörer klanglich ganz deutlich zum Bewußtsein kommen, daß die Intonation zunächst steigend ist, dann abwechselnd fällt und steigt. Auf zwei in die Augen springende Momente ist durchaus zu achten: einmal beschließt Druckstärke 3 immer einen steigenden Arm. Und vor Schluß des fallenden Satzes tritt immer eine Lauthöhe auf: *ses chèvres*.

Auf das Studium besonderer Feinheiten der Intonation und der Sprachmelodie einzugehen, mußte an dieser Stelle verzichtet werden. Das gehört in das Gebiet der Sprachforschung.

6. Intonation

260

250

▼ 250

240

230

220

Der Lauthöhen-
umfang
der Intonation
liegt zwischen
160 und 256
Lautschwingungen

210

200

190

180

5. Lautstärke

4. Zeitdauer

3. Zeitmesser

2. Lautstärke

1. Schriftsp



DER LAUT G. m. b. H.

für Lautapparate und Lautwesen

Berlin W 35, Potsdamer Straße 123^b

Fernsprecher: Amt Lützow 9285

**Zentralstelle
des Lautwesens für Wissenschaft, Unterricht, Kultur
und Volksbildung**

Lautapparate für Sprache und Musik

Doegen-Lauthalter D.R.P. 447394

Sprachlehrplatten

Musiklehrplatten

Man verlange den Katalog
